Frontière·s

Revue d'Archéologie, Histoire
& Histoire de l'Art

OPEN ACCESS

Décembre 2021

N° 5. *Aux frontières des genres*



Frontière·s
Revue d'archéologie, histoire et histoire de l'art

Publiée avec le soutien de
Prairial, pôle éditorial Lyon Saint-Étienne

Nº 5
Aux frontières des genres

dir. Loubna AYEB et Élise PAMPANAY

LYON
DÉCEMBRE 2021



Frontière·s
MSH – Lyon – Saint-Étienne
14 avenue Berthelot
69363 LYON CEDEX 07

ISSN 2534-7535

frontiere-s@msh-lse.fr

Pour soumettre un article et consulter l'appel en cours :
https://publications-prairial.fr/frontiere-s

Direction du numéro
Loubna AYEB (Archéorient) et Élise PAMPANAY (HiSoMA)

Auteur·rice·s
Laura MARY (a.s.b.l., Paye ta Truelle)
Isabelle ALGRAIN (CReA-Patrimoine, Université libre de Bruxelles)
Alexia MORETTI (CeRAP EA 3551)
Adrien QUÉRET-PODESTA (Académie polonaise des sciences)
Yves PERRIN (HiSoMA UMR 5189)
Edwige LOVERGNE (AOrOc UMR 8546)

Photographie de couverture :
Bas relief recuay d'un personnage en apparence bisexué accompagné de deux félins. Provenance : Site archéologique de Chinchawas, Pérou (disparu aujourd'hui). Cliché : G. Lau (CC BY-NC-SA)



Sommaire du numéro

Dossier thématique
Aux frontières des genres

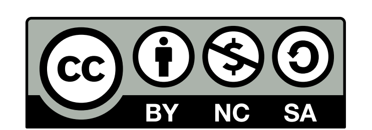
Varia

Comptes-rendus



Dossier thématique

Aux frontières des genres



Introduction

Les études sur le genre en archéologie, histoire et histoire de l’art

Introduction. Gender Studies in Archaeology, History and Art History

Loubna Ayeb

Doctorante en assyriologie, Université Lumière Lyon 2, Archéorient (UMR 5133)

Élise Pampanay

Docteure en épigraphie grecque, enseignante agrégée de lettres classiques, HiSoMA (UMR 5189)

Encore peu répandues en France, notamment chez les archéologues spécialistes de l’Antiquité et du Moyen-Âge[1], les études sur le genre[2] sont régulièrement accusées de saper les fondements de la société, voire de la civilisation, et de vouloir pervertir les enfants, provoquant ainsi des « paniques morales »[3] à répétition. Il demeure parfois encore une résistance institutionnelle à pérenniser ces problématiques dans les centres de recherches et universités françaises. La polémique prend même parfois un tour politique comme quand, en 2016, la région Île-de-France, présidée par Valérie Pécresse, décide de ne plus financer les doctorats d’études sur le genre[4]. Ces résistances françaises se font aussi plus largement à l’encontre de la pluralité des identités et orientations sexuelles, qualifiées à tort par certains médias d’« idéologie » dans des prises de position récentes[5]. Il faut cependant noter que de plus en plus d’universités proposent des masters et doctorats en études sur le genre (Lyon 2, Sorbonne, Paris 8, Nantes, Rennes 2, etc.) dans plusieurs disciplines (histoire, sociologie, lettres), accompagnés de postes d’enseignant·e·s-chercheur·euse·s spécialisé·e·s dans ces thématiques. Si le sujet semble également abordé ces derniers temps dans de nombreux travaux universitaires[6], sites inter-

1 Bien que plus largement répandues chez les historien·ne·s, voir notamment les travaux de Sandra Boehringer, Violaine Sébillotte Cuchet, ou encore Sandra Péré-Noguès (Boehringer 2005 ; Boehringer et Sébillotte Cuchet 2011 ; Sébillotte-Cuchet 2017 ; Péré-Noguès 2011).

2 Il convient de différencier le « genre » en tant qu’identité individuelle et le « genre/gender » comme objet heuristique. L’identité de genre désigne le sentiment d’être une femme, un homme, ou un autre genre, et se forme selon des facteurs sociaux et psychologiques complexes. Pour une discussion sur les différentes définitions données au « genre » (identité, rapports de pouvoir, outil théorique) voir Bereni *et al.* 2020.

3 Selon l’expression du sociologue Stanley Cohen « *moral panic* » (Cohen 1972, p. 9). À l’heure où nous écrivons ces lignes, c’est par l’entremise des termes « wokisme » et « théorie du genre » que se manifestent ces paniques morales. Voir l’article de France culture : https://www.franceculture.fr/societe/panique-morale-lorigine-dune-expression-pour-attiser-la-peur.

4 Daumas 2016.

5 Voir, notamment, la une du *Figaro Magazine* du 12/11/2021 : « Antiracisme, idéologie LGBT+, décolonialisme… Comment on endoctrine nos enfants à l’école ».

6 Voir bibliographie finale de cette introduction, ainsi que le projet Eurykleia qui rassemble de nombreux chercheur·euse·s en histoire des genres dans l’Antiquité du laboratoire ANHIMA. Ce projet a pour objectif de créer une base de données en ligne de textes et d’inscriptions sur les femmes de l’Antiquité grecque et latine depuis le VIII[e] siècle jusqu’au V[e] siècle av. J.-C. afin de donner une plus grande visibilité aux actes des femmes de l’Antiquité dans leurs sociétés : https://eurykleia.hypotheses.org/.

net[7] et conférences, ce n'est pas parce qu'il est « tendance », mais parce que la communauté scientifique prend aujourd'hui toute la mesure du critère des genres pour interroger les différentes pratiques culturelles, que l'on se situe dans une perspective strictement historique ou davantage dans une histoire des représentations.

Ce domaine de recherche n'est pourtant pas récent, puisque les études sur le genre en tant que discipline scientifique et académique se sont développées aux États-Unis durant la première moitié du xx[e] siècle. Nées de la sociologie et de l'anthropologie[8], développées par les courants féministes qui en proposent une approche critique, elles prennent ensuite pied dans les disciplines de l'histoire et de l'archéologie[9]. Ces études étaient à l'origine centrées sur l'histoire des femmes et, comme l'écrivent Georges Duby et Michelle Perrot dans leur introduction au premier volume de l'*Histoire des femmes en occident*, ont subi le même sort en matière d'invisibilisation :

> Lorsque, à la fin du xix[e] siècle, l'histoire positiviste s'organise comme discipline universitaire éprise de rigueur, elle exclut doublement les femmes : de son champ, puisqu'elle se voue au public et au politique ; de son écriture, puisque cette profession leur est fermée : métier d'hommes qui écrivent l'histoire des hommes, présentée comme universelle (…). Objet frivole, les femmes sont abandonnées aux amateurs de biographies pieuses ou scandaleuses, ou d'histoire anecdotique (…). Animée d'abord du désir de rendre visible, cette histoire [l'histoire des femmes, NDLR] est devenue [depuis les premiers travaux dans les années 60-70, NDLR] beaucoup plus problématique, moins purement descriptive et plus relationnelle. Au premier plan de ses préoccupations, elle met d'abord le Gender, à savoir la relation entre les sexes, non pas inscrits dans l'éternité d'une introuvable nature, mais produits d'une construction sociale qu'il importe justement de déconstruire[10].

L'un des articles fondateurs dans la définition académique et la problématisation du concept de genre est celui de l'historienne américaine Joan Scott, publié aux États-Unis en 1986[11] puis traduit et publié en France en 1988 avec le titre « Genre : une catégorie utile de l'analyse historique », et qui définit le genre comme un « élément constitutif des rapports sociaux fondé sur des différences perçues entre les sexes [et] une façon première de signifier les rapports de pouvoirs[12] ». Cet article se détache des précédentes approches descriptives pour introduire une approche constructiviste du genre, et permet ainsi le développement « d'une lecture sexuée des évènements historiques, l'histoire de la construction du masculin et du féminin, et une histoire relationnelle du rapport entre les hommes et les femmes[13] ». Un autre ouvrage pionnier, *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, de Judith Butler, paru en 1990[14] aux États-Unis et traduit en France en 2005[15], « invite à penser hors de la dichotomie du masculin-féminin et de l'hétérosexualité ». Cet ouvrage fait entrer les approches *queer* dans les sphères d'études sur le genre. Comme le présente Irène Jami :

> Gender Trouble associe à la démarche généalogique et antinaturaliste l'introduction de la notion de performativité du genre ; théorise l'identité comme dialectique, en construction permanente ; présente les identités homosexuelle et hétérosexuelle comme instables, et désigne la parodie, exemplifiée dans le drag queen, comme mode de subversion. À ce titre, il a constitué une précieuse boîte à outils pour la théorie queer naissante[16].

La « théorie *queer* » en tant qu'outil académique s'est développée dans les années 1980-1990. L'expression elle-même – en anglais *queer theory* – est due à Teresa de Lauretis[17], qui a proposé de déconstruire les identités de sexe et de genre, afin de proposer une « nouvelle lecture des différences et des identités sexuelles, désormais comprises à travers les effets de la performance du genre et de ses apparences[18] ». Les approches *queer* remettent en question la perception de l'identité de genre comme une catégorie immuable et aux contours fixes, indissociable du sexe biologique. L'essai de Gayle Rubin, *Thinking sex*[19], établit une critique de la sexualité, invitant à dépasser l'opposition masculin/féminin pour remettre en question les catégories

7 Voir par exemple le site Internet Musea, musée virtuel sur l'histoire des femmes et du genre, créé en 2004 par l'université d'Angers : http://musea.fr/.
8 Voir notamment Mead 1935 ; Ortner et Whitehead 1981 ; Oakley 1972.
9 Voir Scott 1988 ; Duby et Perrot 1991.
10 Duby 2002, p. 18-19.
11 Scott 1986.
12 Scott 1988, p. 141.
13 Zancarini-Fournel 2010, p. 213-214.
14 Butler 1990.
15 Butler 2005.
16 Jami 2008, p. 215.
17 Lauretis 1987 et 1991. Le terme « queer » est avant cela employé par Gloria Anzaldúa dans un texte de 1987 pour désigner un « sujet en dehors de la normativité de genre et de la sexualité », voir Anzaldúa 1987 et 2011, n. i.
18 Beatriz Preciado, intervention en juin 1999 à Beaubourg, voir Bourcier 2001, p. 195 ; Jami 2008, p. 215, n. 4.
19 Rubin 1984.



de genre elles-mêmes, ainsi que l'idée du sexe et du genre comme des phénomènes purement biologiques[20]. Enfin, l'ouvrage collectif édité par G. Herdt en 1996, *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*[21], introduit les notions de troisième genre et troisième sexe dans le champ académique. Les travaux publiés dans cet ouvrage questionnent le caractère supposément évident du dimorphisme sexuel et sa traduction en une dichotomie genrée[22]. Les premiers chapitres, des contributions historiques, examinent les vies et identités sociales d'individus qui échappaient à la classification sexuelle et genrée conventionnelle, et que leurs propres contemporains ne définissaient ni comme « homme » ni comme « femme » : les eunuques de Byzance[23], les lesbiennes du Londres du xviiie siècle[24], ou encore les vierges travesties des Balkans[25]. La seconde partie de l'ouvrage, consacrée aux contributions anthropologiques, s'intéresse à des sociétés non occidentales où l'on peut observer une construction et une institutionnalisation des catégories de troisième genre : Polynésie[26], Nouvelle-Guinée[27], les *hijras* d'Inde[28] ou encore les *Berdaches* des peuples amérindiens Navajo[29]. Ce type de représentations, celui des *Berdaches,* est cité en exemple par **Alexia Moretti** dans le présent numéro de *Frontière·s,* de même que les cas de travestissements par les vêtements dans certains contextes rituels, notamment des danses traditionnelles, caractéristiques dans les sociétés andines préhispaniques et toujours pratiquées aujourd'hui.

Aussi, les études sur le genre ne nient pas les différenciations sexuées et biologiques, mais viennent interroger leur place dans la sphère sociale et questionner la construction des identités sexuelles. Les nombreuses études sociologiques, anthropologiques, en histoire et en archéologie nous invitent donc à réfléchir aux concepts ontologiques de genre et de sexe selon les groupes sociaux et historiques, ainsi que la façon dont d'autres facteurs (origine ethnique, classe sociale, orientation sexuelle) peuvent entrer en ligne de compte dans la construction des identités et des rapports entre les genres.

Comme nous l'avons évoqué plus tôt, l'histoire et l'archéologie du genre se sont longtemps restreintes à écrire une histoire des femmes. Michelle Perrot le reconnaît dans son *Avertissement* à l'occasion de la réédition[30] de l'*Histoire des femmes en occident* :

> Parmi les critiques [il est possible de citer] celle d'être une histoire des images et des représentations plus qu'une histoire sociale des pratiques ; une histoire des femmes, plus que du genre[31].

Ce fut le cas notamment des premières études sur la place des femmes dans l'Antiquité[32]. Depuis lors, de nombreux travaux relevant de l'histoire du genre échappent au seul modèle « étude sur le genre = étude des femmes », afin d'aborder le masculin[33], la construction du genre selon les sociétés[34], et la diversité des identités et des sexualités[35]. Ce type d'études ne se limite pas à l'Antiquité, et des travaux récents abordent la question pour le Moyen Âge, comme Clovis·Chloé Maillet qui interroge la fluidité des genres au sujet de la figure de Jeanne d'Arc[36]. L'article d'**Adrien Quéret-Podesta** sur Cosmas de Prague, présenté dans ce numéro de *Frontière·s,* s'inscrit aussi dans cette tendance. L'auteur y aborde la question des critères retenus par Cosmas de Prague pour déterminer ce que sont les hommes et les femmes dans la société de la Bohême de la fin du ixe siècle, et ce que la transgression de ces critères induit.

Bien que les sources traitant de la non-binarité[37] des individus aient longtemps été ignorées ou passées sous silence, elles émergent de plus en plus du fait de la diffusion des méthodes d'étude des genres. Une telle approche nous permet de voir sous un nouveau jour les rapports de force et de hiérarchie dans les sociétés, de mieux connaître les principes de représentation des genres dans les arts et les textes, mais aussi de mieux

20 Roulston 2016.
21 Herdt 1996.
22 Rivera-Garza 1996.
23 Ringrose 1996.
24 Trumbach 1996.
25 Grémaux 1996.
26 Besnier 1996.
27 Herdt 1996.
28 Nanda 1996.
29 Roscoe 1996.
30 L'ouvrage, publié pour la première fois en 1991, a été réédité en format poche en 2002.
31 Perrot 2002.
32 Voir notamment le travail pionnier de Pomeroy 1975.
33 Foxhall et Salmon 1998a et 1998b ; Peled 2016.
34 Polignac 2003 ; Delamard et Mariaud 2007 ; Boehringer et Sebillotte-Cuchet 2011 ; Allison 2015 ; Sébillotte-Cuchet 2017 ; Algrain 2020 ; Coltofean-Arizancu *et al*. 2021.
35 Cantarella 1994 ; Sorkin Rabinowitz et Auanger 2002 ; Boehringer 2005 ; Yalçın 2016 ; Moral 2016 ; Coltofean-Arizancu *et al.* 2021.
36 Maillet 2020 et 2021.
37 Le terme de non-binarité, issu des sciences sociales, désigne le fait, pour un individu, de ne pas se reconnaître dans la distinction binaire homme/femme et de se définir comme un mélange des deux genres, un entre-deux ou aucun des deux : Matsuno et Budge 2017 ; on parle aussi de *genderqueer*.



comprendre les pratiques culturelles, comme les pratiques funéraires. Comme le rappelle Marcel Mauss, « la division par sexes est une dimension fondamentale qui a grevé de son poids toutes les sociétés à un degré que nous ne soupçonnons pas[38]. » Elle lève également le voile sur des aspects sociétaux très peu évoqués par les auteur·rice·s contemporain·e·s ou les historien·ne·s modernes, comme l'homoérotisme féminin dans l'Antiquité grecque[39]. D'aucuns souhaiteraient voir dans ce type d'analyse une approche anachronique des sociétés anciennes. Pourtant, comme le rappelle Sandra Boehringer en citant Nicole Loraux[40], appliquer des méthodes et du vocabulaire d'analyse moderne[41] ne revient pas à dire que ces notions étaient connues ou reconnues aux époques étudiées, qu'il s'agisse du genre ou d'un autre domaine d'étude :

> Les recherches portant sur le genre et le sexe, si elles semblent être toutes nouvelles ou directement venir d'outre-Atlantique, ne sont pas plus anachroniques que ne l'étaient en leur temps celles sur la représentation de l'étranger en Grèce, le statut de l'esclave à Rome ou le personnage-poète chez Properce. Ce qui est important, c'est que l'historien définisse ses outils d'analyse avec précision et les considère, non comme décrivant ce qu'il lui faut retrouver dans les sources, mais comme des catégories heuristiques, son objectif étant de définir comment des éléments cohérents pour nous, modernes, se répartissent dans d'autres ensembles, selon d'autres logiques, d'autres paradigmes, propres aux sociétés antiques[42].

Ce cinquième numéro de la revue *Frontière·s* offre ainsi un ensemble d'études portant sur des cultures antiques ou médiévales au travers du prisme des genres[43]. Ils démontrent par leur complémentarité la pertinence d'une telle approche et sans que cette dernière n'apparaisse anachronique. Les articles couvrent un cadre chronologique très ample et embrassent une vaste étendue géographique, témoignant que le genre n'est ni une donnée récente ni circonscrite à certaines cultures ou populations. Le cadre spatio-temporel s'étend ainsi des sociétés amérindiennes préhispaniques des premiers siècles de notre ère à la littérature tchèque du xiie siècle de notre ère. Les questionnements sur le genre trouvent des échos dans les sociétés anciennes à travers des cas d'hésitations et travestissements, aussi bien dans des pratiques culturelles que dans des questionnements plus individuels, comme l'illustre l'article d'**Yves Perrin** sur Néron qui se serait rendu coupable, selon les auteurs anciens, de bafouer la moralité de l'époque en outrepassant les frontières du genre par la comédie et le travestissement.

La diversité académique des chercheur·se·s représenté·e·s dans ce numéro montre aussi qu'il ne s'agit pas d'un sujet de niche, mais bien d'un enjeu important de la recherche sur les sociétés anciennes et médiévales. Les cinq articles traitent de représentations des sexes et des genres, aussi bien dans la littérature, dans l'art de la sculpture ou dans le choix de marqueurs funéraires. Les articles de **Laura Mary** et **Isabelle Algrain** portent ainsi sur l'archéologie funéraire[44], domaine dans lequel la question de l'identification du sexe et du genre des individus s'avère complexe, mais extrêmement instructive pour notre compréhension des représentations des individus. Les honneurs rendus aux défunt·e·s et à leurs dépouilles, les différents objets et offrandes qui les accompagnent dans la sépulture en disent long sur les représentations genrées et ont été interprétés pendant très longtemps de façon binaire et dichotomique. La correspondance entre le genre du défunt, tel que le mobilier archéologique le reflète, et son sexe biologique, parfois identifiable par le biais d'analyses génétiques ou ostéologiques, s'avère parfois problématique ou inopérante, car de nombreux paramètres se croisent[45]. Le récent article d'une équipe finlandaise au sujet de la tombe d'un individu non-binaire[46], très relayé dans les médias[47], montre à quel point les pratiques funéraires, mais aussi les analyses ADN des squelettes peuvent parfois induire plus d'hésitations que d'éclaircissements sur le genre des défunt·e·s, puisque, d'une part, l'anthropologie biologique ne donne que le sexe biologique de l'individu et que, d'autre part, l'archéologie matérielle, cherche à identifier le genre du défunt. **Laura Mary** présente ainsi l'exemple de deux tombes mérovingiennes découvertes en Belgique et datées du ve au viie siècle apr. J.-C. dans lesquelles les squelettes n'ont pas été conservés, rendant impossible l'identification du sexe morphologique des défunts. La difficulté étant que les autres données disponibles, comme le mobilier archéologique présent dans la tombe, ne per-

38 Mauss 1969, p. 15.
39 Sorkin Rabinowitz et Auanger 2002.
40 Loraux 1993.
41 On peut ainsi légitimement se demander si le terme d'« homosexualité » est pertinent pour parler de la relation entre éromène et éraste qui fait partie intégrante de la *paideia* grecque.
42 Boehringer 2005.
43 Les questions de genre ont déjà été abordées au fil de certains numéros parus précédemment dans la revue, puisqu'elles travaillent justement ces notions de frontière et de liminalité. Voir les articles de Pampanay 2019 ; Montbel 2020.
44 Archéothanatologie : Duday 2012.
45 Voir Bérard 2014 et 2017.
46 Moilanen *et al.* 2021.
47 Voir notamment l'article du Figaro du 20/08/2021 « Une tombe princière finnoise du Moyen Age pourrait avoir appartenu à une personne non binaire » : https://www.lefigaro.fr/culture/une-tombe-princiere-finnoise-du-moyen-age-pourrait-avoir-appartenu-a-une-personne-non-binaire-20210820 ainsi que le fil Twitter du blog d'histoire médiévale Actuel Moyen Age : https://twitter.com/AgeMoyen/status/1431523658066014211.



mettent de proposer que des hypothèses, dans la mesure où un individu identifié comme étant de sexe féminin pouvait être inhumé avec des objets généralement associés à la masculinité, tels des armes, et inversement. Il est intéressant d'envisager la méthode de la double aveugle, car la connaissance du sexe morphologique grâce à l'analyse ostéologique peut grandement influencer, voire fausser l'interprétation des offrandes et du mobilier associés aux défunt·e·s. **Isabelle Algrain** montre ainsi que certaines divinités grecques, mais aussi certaines catégories de la population athénienne, comme les acteurs, échappent parfois à une catégorisation binaire. Le cas de la tombe de Makareus, datant du IVe siècle av. J.-C. et découverte dans le cimetière du Céramique d'Athènes, pose ainsi la question du statut des acteurs, parfois assimilés par les auteurs anciens au genre féminin. Dans son article, l'autrice pose donc la question de l'assimilation de ce personnage à la catégorie du troisième genre. Cette question du troisième genre occupe aussi **Alexia Moretti** qui étudie les sculptures recuay, une culture des Andes préhispaniques, datant des premiers siècles de notre ère. Elle démontre dans son article à quel point les représentations anthropomorphiques de cette culture peuvent être ambiguës puisque certaines sont asexuées ou bisexuées, aussi bien du point de vue des organes génitaux que des attributs matériels figurés sur certaines sculptures. La présence ou non de tels éléments interroge donc sur la fonction de ces sculptures.

Adrien Quéret-Podesta et **Yves Perrin** traitent quant à eux de la réception dans la littérature médiévale d'éléments antiques. Il s'agit d'un récit mythique pour le premier, la Guerre des jeunes filles, et des extravagances de Néron pour le second. Dans les deux cas, on assiste à un renversement des valeurs et de brouillage des codes sociétaux définissant hommes et femmes. Comme le montre **Adrien Quéret-Podesta**, le récit de la Guerre des jeunes filles tel que l'a écrit Cosmas de Prague au XIIe siècle de notre ère montre un cas de transgression des valeurs admises comme proprement féminines et masculines dans la société tchèque médiévale, qui n'est pas sans rappeler le cas des Amazones dans la mythologie grecque. **Yves Perrin** s'intéresse également aux récits des historiens contemporains ou presque de l'empereur (Suétone, Plutarque) quant aux mœurs sexuelles et conjugales de ce dernier, jugées hors normes et dérangeantes dans la société romaine du Ier siècle apr. J.-C. Ainsi, la fascination de Néron pour le féminin, en particulier pour la maternité, et sa volonté de transformer son jeune affranchi Sporus en femme et de l'épouser en disent davantage sur les usages du pouvoir dans la société romaine que sur l'existence d'un troisième genre ou de personnes transgenres. Toutefois, comme l'exprime l'auteur, le rêve néronien de devenir femme révèle peut-être chez l'empereur une utopie : celle du retour à un genre primordial.



Bibliographie

Algrain I. (éd.) 2020, *Archéologie du genre : construction sociale des identités et culture matérielle*, Bruxelles.

Allison P.M. 2015, « Characterizing Roman Artifacts to Investigate Gendered Practices in Contexts Without Sexed Bodies », *American Journal of Archaeology* 119/1, p. 103-123.

Anzaldúa G. 1987, *Borderlands: the new mestiza*, San Francisco.

Anzaldúa G. 2011, « La conscience de la Mestiza. Vers une nouvelle conscience », *Les cahiers du Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes* 18, p. 5-96.

Bérard R.-M. 2014, « Le métal et la parure : identité ethnique et identité de genre dans les nécropoles de Grande Grèce et de Sicile », *in* C. Müller et A.-E Veïsse (éd.), *Culture(s) matérielle(s) et identités ethniques*, Dialogues d'histoire ancienne Supplément 10, 2014, p. 145-168.

Bérard R.-M. 2017, « Archeotanatologia: nuovi metodi e approcci per lo studio delle necropoli magno-greche », *in* M. Niola et G. Zuchtriegel (éd.), *Action painting. Rito & Arte nelle tombe di Paestum. Catalogo della mostra al Museo archeologico di Paestum*, 2017, p. 3-4.

Bereni L., Chauvin S., Jaunait A. et Revillard A. 2020, *Introduction aux études sur le genre*, 3e édition, Paris.

Besnier N. 1996, « Polynesian Gender Liminality Through Time and Space », *in* G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, 1996, New York-Cambridge MA, p. 285-328.

Boehringer S. 2005, « Sexe, genre, sexualité : mode d'emploi (dans l'Antiquité) », Kentron 21, p. 83-110, DOI : https://doi.org/10.4000/kentron.1801 [consulté en décembre 2021].

Boehringer S. et Sebillotte-Cuchet V. 2011, *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris.

Bourcier M.-H. 2001, *Queer zones : politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris.

Butler J. 1990, *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York.

Butler J. 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris (trad. fr. C. Kraus).

Cantarella E. 1994, *Bisexuality in the ancient world*, New Haven.

Cohen S. 1972, *Folk devils and moral panics*, Londres, 1972.

Coltofean-Arizancu L., Matić U. et Gaydarska B. (éd.) 2021, *Gender stereotypes in archaeology. A short reflection in image and text*, Leyde.

Daumas C. 2016, « Valérie Pécresse coupe les bourses au genre », *Libération* du 14 décembre 2016, en ligne https://www.liberation.fr/debats/2016/12/14/valerie-pecresse-coupe-les-bourses-au-genre_1535283/ [consulté en décembre 2021].

Delamard J. et Mariaud O. 2007, « Le silence des tombes ? Masculin et féminin en Grèce géométrique et archaïque d'après la documentation archéologique funéraire », *in* V. Sébillotte-Cuchet et N. Ernoult (éd.), *Problèmes du genre en Grèce ancienne*, 2007, Paris, p. 65-81, DOI : https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.33205 [consulté en décembre 2021].

Duby G. 2002, « Écrire l'histoire des femmes », *in* P. Schmitt-Pantel (dir.), *Histoire des femmes en Occident* 1. *L'Antiquité*, Paris, p. 11-24.

Duby G. et M. Perrot (éd.) 1991, *Histoires des femmes en Occident*, 5 vol., Paris.

Duday H. 2012, « L'archéothanatologie : Une manière nouvelle de penser l'archéologie de la Mort », *in* S.A. de Beaune et H.-P. Francfort (éd.), *L'archéologie à découvert : Hommes, objets, espaces et temporalités*, 2012, p. 62-71, DOI : https://doi.org/10.4000/books.editionscnrs.11213 [consulté en décembre 2021].



Foxhall L. et Salmon J. 1998a, *Thinking men: masculinity and its self-representation in the classical tradition*, Leicester-Nottingham studies in ancient society 7, Londres-New York.

Foxhall L. et J. Salmon 1998b, *When men were men: masculinity, power and identity in classical antiquity*, Leicester-Nottingham studies in ancient society 8, Londres-New York.

Grémaux R. 1996, « Woman Becomes Man in the Balkans », *in* G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, 1996, New York-Cambridge MA, p. 241-281.

Herdt G.H. 1996, « Mistaken Sex: Culture, Biology and the Third Sex in New Guinea », *in* G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, 1996, New York-Cambridge MA, p. 419-446.

Herdt G.H (éd.) 1996, *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, New York-Cambridge MA.

Jami I. 2008, « Judith Butler, théoricienne du genre », *Cahiers du Genre* 44/1, p. 205-228.

Lauretis T. de 1987, *Technologies of Gender: Essays on Theory, Film, and Fiction*, Bloomington IN.

Lauretis T. de 1991, *Queer theory: lesbian and gay sexualities*, Bloomington IN.

Loraux N. 1993, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain* 27, p. 23-39.

Maillet C. 2020, *Les genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Paris.

Maillet C. 2021, « Du travestissement à la question trans* au Moyen Âge : L'exemple d'Hildegonde-Joseph dans un monastère du xii[e] siècle à Schönau », *in* A. Castaing et F. Lignon (éd.), *Travestissements : Performances culturelles du genre*, 2021, Aix-en-Provence, p. 53-74.

Matsuno E. et Budge S.L. 2017, « Non-binary/ Genderqueer Identities: a Critical Review of the Literature », *Current Sexual Health Reports* 9/3, p. 116-120.

Mauss M. 1969, « La cohésion sociale dans les sociétés polysegmentaires », *in* M. Mauss, *Œuvres* 3. *Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, p. 11-27.

Mead M. 1935, *Sex and temperament in three primitive societies*, Londres.

Moilanen U., Kirkinen T., Saari N.-J., Rohrlach A.B., Krause J., Onkamo P. et Salmela E. 2021, « A Woman with a Sword? Weapon Grave at Suontaka Vesitorninmäki, Finland », *European Journal of Archaeology*, p. 1-19, DOI : https://doi.org/10.1017/eaa.2021.30 [consulté en décembre 2021].

Montbel E. 2020, « La centauresse, un exemple de remise en question de la frontière du genre à l'époque impériale », *Frontière·s* 2, p. 5-16, DOI : https://dx.doi.org/10.35562/frontieres.233 [consulté en décembre 2021].

Moral E. 2016, « Qu(e)erying Sex and Gender in Archaeology: a Critique of the "Third" and Other Sexual Categories », *Journal of Archaeological Method and Theory* 23/3, p. 788-809.

Nanda S. 1996, « Hijras: An Alternative Sex and Gender Role in India », *in* G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, 1996, New York-Cambridge MA, p. 372-418.

Oakley A. 1972, *Sex, gender and society*, Londres.

Ortner S.B. et Whitehead H. (éd.) 1981, *Sexual meanings, the cultural construction of gender and sexuality*, Cambridge.

Pampanay É. 2019, « Dialogues d'époux sur les stèles funéraires attiques. Dépasser la frontière de la mort », *Frontière·s* 1, p. 23-34, DOI : https://dx.doi.org/10.35562/frontieres.170 [consulté en décembre 2021].

Peled I. 2016, *Masculinities and third gender: the origins and nature of an institutionalized gender otherness in the ancient Near East*, Alter Orient und Altes Testament Band 435, Münster.



Péré-nogùès S. 2011, « Le genre au prisme de l'archéologie : quelques réflexions autour de la “Dame de Vix” », *Les Cahiers de Framespa* 7, DOI : https://doi.org/10.4000/framespa.660 [consulté en décembre 2021].

Perrot M. 2002, « Avertissement », *in* P. Schmitt-Pantel (éd.), *Histoire des femmes en Occident* 1. *L'Antiquité*, Paris, p. 1-10.

Polignac F. de 2003, « Sexe et genre dans les rites funéraires grecs : quelques aperçus », *in* L. Baray, P. Brun et A. Testard (éd.), *Pratiques funéraires et sociétés : nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale. Actes du colloque interdisciplinaire de Sens*, 2003, p. 351-358.

Pomeroy S.B. 1975, *Goddesses, whores, wives, and slaves: women in classical antiquity*, New York.

Ringrose K.M. 1996, « Living in the Shadows: Eunuchs and Gender in Byzantium », in G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, New York-Cambridge MA, p. 85-110.

Rivera-Garza C. 1996, « Review of *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History* », *Ethnohistory* 43/1, p. 177-180.

Roscoe W. 1996, « How to Become a Berdache: Toward a Unified Analysis of Gender Diversity », *in* G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, New York-Cambridge MA, p. 329-372.

Roulston C. 2016, « La théorie Queer : de ses origines aux débats actuels », *Loxias Online Journal* 53, en ligne : http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=8338 [consulté en décembre 2021].

Rubin G.S. 1984, « *Thinking Sex: Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality* », *in* R. Parker et P. Aggleton (éd.), *Culture, Society and Sexuality. A Reader*, Londres, p. 143-178 DOI : https://doi.org/10.4324/9780203966105 [consulté en décembre 2021].

Scott J.W. 1986, « Gender: A Useful Category of Historical Analysis », *The American Historical Review* 91/5, p. 1053-1075.

Scott J.W. 1988, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF* 37, p. 125-153, en ligne : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759 [consulté en décembre 2021].

Sébillotte-Cuchet V. 2017, « *Gender studies* et domination masculine les citoyennes de l'Athènes classique, un défi pour l'historien des institutions », *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 28, p. 7-30.

Sorkin Rabinowitz N. et Auanger L. (éd.) 2002, *Among women. From the homosocial to the homoerotic in the ancient world*, Austin.

Trumbach R. 1996, « London Sapphists. From Three Sexes to Four genders in the Making of Modern Culture », *in* G.H. Herdt (éd.), *Third sex, third gender beyond sexual dimorphism in culture and history*, New York-Cambridge MA, p. 111-136.

Yalçin S. 2016, « Men, Women, Eunuchs, Etc.: Visualities of Gendered Identities in Kassite Babylonian Seals (ca. 1470-1155 B.C.) », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 376, p. 121-150, DOI : https://doi.org/10.5615/bullamerschoorie.376.0121 [consulté en décembre 2021].

Zancarini-Fournel M. 2010, « Histoire des femmes, histoire du genre », *in* C. Delacroix F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt (éd.), *Historiographie. Concepts et débats* I, p. 208-219.

Pour aller plus loin

Asher-Greve J.M. et Goodnick Westenholz J. 2013, *Goddesses in context: on divine powers, roles, relationships and gender in Mesopotamian textual and visual sources*, Orbis biblicus et orientalis 259, Fribourg-Göttingen.

Blundell S. 1995, *Women in Ancient Greece*, Londres.

Cantarella E. 2013, *L'ambiguo malanno: condizione e immagine della donna nell'antichità greca e romana*, Milan.



Díaz-Andreu M. et Sorensen M.L.S. 2012, *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres.

Frontisi-Ducroux F. 2004, « Images grecques du féminin : tendances actuelles de l'interprétation », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 19, DOI : https://doi.org/10.4000/clio.650 [consulté en décembre 2021].

Garcia-Ventura A. et Zisa G. 2017, « Gender and Women in Ancient Near Eastern Studies: Bibliography 2002-2016 », *Akkadica* 138/1, p. 37-67.

Lefkowitz M.R. et Fant M.B. 2016, *Women's Life in Greece and Rome. A Source Book in Translation*, Baltimore.

Lion B. et Michel C. (éd.) 2016, *The role of women in work and society in the ancient Near East*, 4e édtion, Studies in ancient Near Eastern records volume 13, Boston-Berlin.

Lissarrague F. 1984, « Masculin/Féminin : le jeu des signes », *in* J.-L. Durand (éd.), *Lectures et pratiques de l'image. Actes de la table ronde réunie au Centre Thomas More les 29-30 janvier 1983*, Recherches et documents du Centre Thomas More 41, L'Arbresle, p. 26-33.

Macary-Garipuy P. 2006, « Le mouvement “queer” : des sexualités mutantes ? », *Psychanalyse YETU* 7, p. 43-52, DOI : https://doi.org/10.3917/psy.007.0043 [consulté en décembre 2021].

Minne S., « "Queer Readings" : lectures de la différence », *Fabula. La recherche en littérature*, en ligne : https://www.fabula.org/atelier.php?Queer_readings [consulté en décembre 2021].

Mossé C. 1983, *La femme dans la Grèce antique*, L'Aventure humaine 10, Paris.

Perrot M. 2014, « Histoire des femmes, histoire du genre », *Travail, genre et sociétés* 31, p. 29-33, DOI : https://doi.org/10.3917/tgs.031.0029 [consulté en décembre 2021].

Trémeaud C. 2015, « La richesse des femmes ou comment l'archéologie vient au genre », *Les nouvelles de l'archéologie* 140, p. 35-41, DOI : https://doi.org/10.4000/nda.2998 [consulté en décembre 2021].



Déstabiliser la binarité en archéologie : le cas des tombes 137 et 260 de la nécropole mérovingienne de Bossut-Gottechain

Destabilising binary in archaeology: the case of tombs 137 and 260 in the Merovingian necropolis of Bossut-Gottechain

Laura Mary

Archéologue, Recherches et Prospections archéologiques a.s.b.l., projet Paye ta Truelle

Résumé. *Le sexe est une « catégorie biologique, immuable et universelle ». Le genre est un « système socialement construit catégorisant de manière hiérarchique les sexes ». Depuis les premiers travaux se revendiquant de l'archéologie du genre dans les années 1980, les recherches récentes nous invitent à remettre en question ces définitions, à cesser de considérer le sexe comme une entité figée et à dépasser le modèle binaire du sexe et du genre. Ces réflexions peinent cependant à se frayer un chemin jusqu'à l'archéologie mérovingienne. En prenant pour point de départ deux sépultures particulières de la nécropole de Bossut-Gottechain (Belgique), cet article envisage de questionner la catégorisation binaire des sexes et des genres en archéologie.*

Mots-clés : époque mérovingienne, Belgique, Braban wallon, archéologie du genre, division sexuelle, archéologie funéraire, non-binarité, bicatégorisation, fluidité de genre

Abstract. *Sex is a 'biological, unchanging and universal category'. Gender is a 'socially constructed system that hierarchically categorizes the sexes'. Since the first studies in gender archaeology from the 1980s, recent research has invited us to question these definitions, to stop considering sex as a fixed entity and to go beyond the binary model of sex and gender. These reflections, however, still struggle to find their way into Merovingian archaeology. Starting with two specific graves in the necropolis of Bossut-Gottechain (Belgium), this article aims to question the binary categorization of sex and gender in archaeology.*

Keywords : Merovingian Period, Belgium, Walloon Brabant, gender archaeology, sexual division, funerary archaeology, non-binary, gender binary, gender fluidity

Merci à Olivier Vrielynck (AWAP) pour sa confiance, ses remarques avisées et ses conseils tout au long de la rédaction de cet article. Merci également à Isabelle Algrain (ULB), Hélène Blanpain, Cristel Cappucci (AWAP), Sylvie de Longueville (AWAP) et Benoît Fourneau pour leurs relectures attentives, leurs corrections pertinentes et leur soutien.



Introduction : de la difficulté de penser au-delà de la binarité

Depuis le xix[e] siècle, l'identité personnelle d'un·e mort·e est souvent définie en archéologie par le mobilier mis au jour à l'intérieur de sa tombe. Ce dernier est réparti selon les catégories « masculine » et « féminine ». Cependant, cette catégorisation binaire et cette attribution d'un genre aux objets sont le reflet d'une construction idéologique récente. Elles sont généralement approximatives, possiblement insuffisantes et contestées par la réalité des faits archéologiques[1].

Qu'est-ce que « le sexe » ? Qu'est-ce que « le genre » ? Dans nos sociétés occidentales, le système sexe/genre est envisagé de manière strictement binaire. Le sexe est présenté comme une catégorie biologique, immuable et universelle, dans laquelle les individus sont classés en deux groupes (« homme »/« femme »). Le genre est défini notamment comme un système socialement construit de bicatégorisation hiérarchisée entre les sexes. Depuis les années 1980, les recherches en archéologie se sont approprié avec plus ou moins de succès ces définitions. En bioarchéologie, le sexe est conceptualisé comme « une vérité inébranlable, une essence fixe, un fait observable[2]. » Les premières études sur la question du genre en archéologie tendent également vers cette distinction : le sexe est une catégorie biologique fixe, tandis que le genre est une construction sociale variable dans le temps et l'espace, « une manifestation physique des différences [naturelles] entre hommes et femmes[3] ». En archéologie funéraire, une confusion subsiste entre le sexe et le genre[4], qui peuvent dès lors parfois être considérés comme synonymes[5], et « bien trop souvent les chercheurs et chercheuses établissent un lien rapide et réducteur entre le sexe et le genre dans leurs interprétations, en ayant conscience ou non de l'amalgame[6] ». Pour la période mérovingienne, le « genre » est encore fréquemment employé comme « un simple substitut, marqueur de commentaires d'apparence flatteuse mais trompeuse sur les femmes », le mot « femmes » étant par ailleurs considéré comme une catégorie invariable[7].

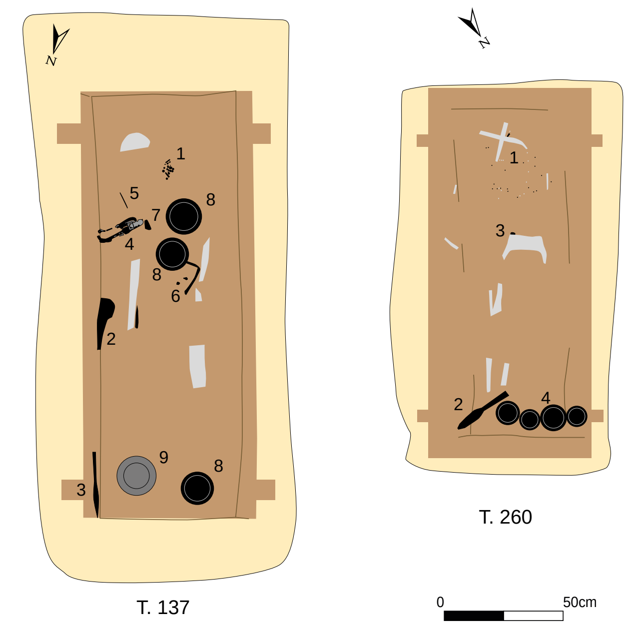


Figure 1. Cimetière mérovingien de Bossut-Gottechain. Plans des tombes 137 et 260
Tombe 137 : 1. Collier de perles. **2.** Hache. **3.** Lance. **4.** Plaque-boucle de ceinture et aumônière. **5.** Aiguille/Épingle en alliage de cuivre. **6.** Trois clefs. **7.** Indéterminé. **8.** Trois pots biconiques. **9.** Assiette en céramique sigillée. **Tombe 260 : 1.** Collier de perles. **2.** Lance. **3.** « Bouton » en alliage de cuivre. **4.** Quatre pots biconiques
DAO : O. Vrielynck, ©AWAP

Séparer le sexe et le genre n'est pas si simple. À côté de ces travaux et dans la lignée notamment des écrits de Judith Butler[8], des recherches récentes en archéologie invitent à démystifier le sexe comme entité figée et à dépasser le modèle binaire du sexe et du genre[9].Pour la question du sexe, Pamela Geller propose d'envisager le corps, et par extension le sexe, en termes de fluidité et de construction, plutôt qu'en matière de dualité stricte[10]. Il n'existe en effet pas une seule manière de déterminer le sexe, selon que l'on se base sur des critères morphologiques, chromosomiques, hormonaux, etc. tout comme il existe des variations au sein même de cette catégorie de sexe qui peinent à être reconnues (les personnes intersexes par exemple). Pour le

1 Arnold 2007, p. 107-140 ; Belard 2014, p. 22-25 ; Conkey et Spector 1984, p. 3-19 ; Effros 2000, p. 632-636.
2 Geller 2008, p. 115.
3 Gilchrist 1999, p. 9 ; Moen 2019, p. 217.
4 Díaz-Andreu 2005, p. 37-39.
5 Geller 2008, p. 117.
6 Geller 2008, p. 115.
7 Halsall 2020, p. 165.
8 Butler 1990, 1993 et 2004.
9 Entre autres : Geller 2008 et 2009 ; Ghisleni *et al.* 2016 ; Halsall 2020 ; Hollimon 2006 ; Joyce 2008 ; Moen 2019 ; Power 2020 ; Sofaer 2009.
10 Geller 2008, p. 114.



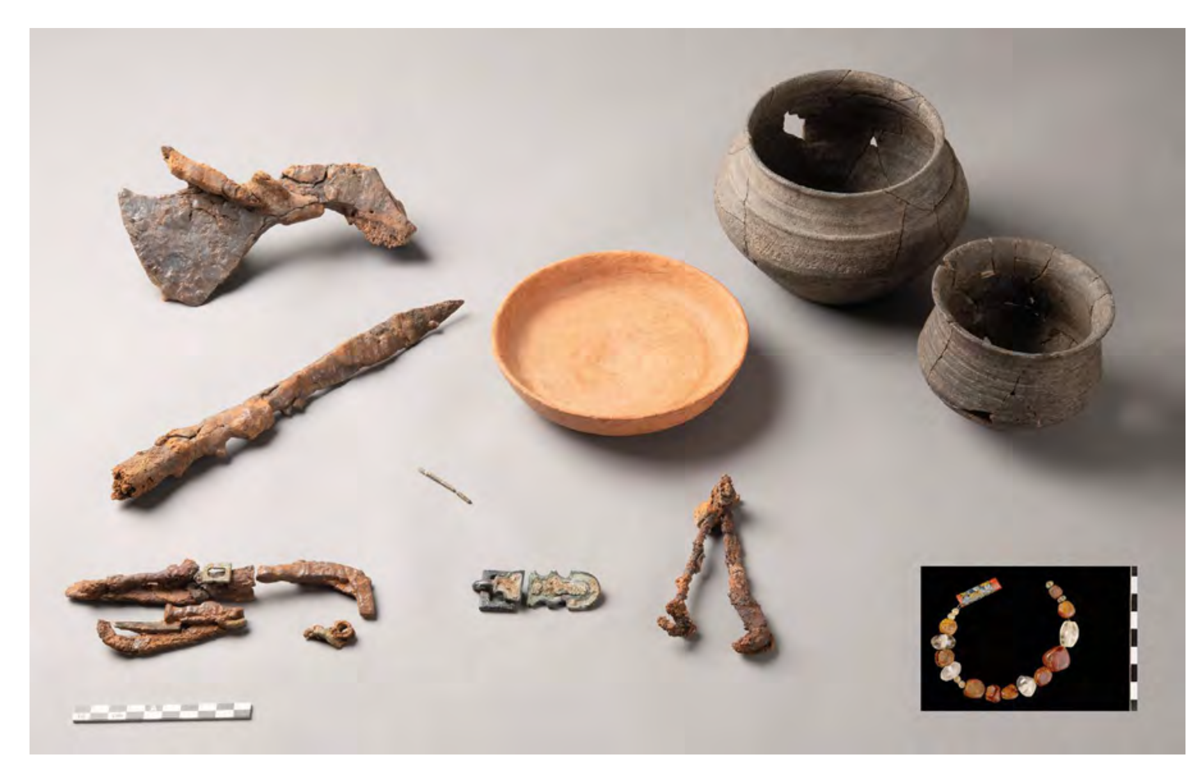


Figure 2. Mobilier de la tombe 137
Cliché : R. Gilles, ©AWAP

genre, Marianne Moen indique que concevoir le genre comme une expression de quelque chose de finalement « naturel » (le sexe) et uniquement de manière binaire est réducteur. Cela impose des limitations sur notre manière d'appréhender les vestiges matériels, crée des attentes vis-à-vis de ce matériel et façonne par conséquent largement notre compréhension et nos interprétations des sociétés du passé[11]. L'intersexuation et la non-binarité ont ainsi fait l'objet de recherches au sein des sociétés d'Amérique du Nord (Hollimon 2006 ; Walley 2019), de la Méditerranée néolithique (Tjahjadi 2020) et de la Rome antique (Power 2020) par exemple. Les réflexions menées sur les sépultures 137 et 260 de la nécropole mérovingienne de Bossut-Gottechain se rattachent à ces études.

Les tombes 137 et 260 de la nécropole mérovingienne de Bossut-Gottechain

Découverte en 2002 à la suite de sondages d'évaluation réalisés sur le tracé de la Nationale 25, la nécropole mérovingienne de Bossut-Gottechain est située dans le bassin de l'Escaut, à flanc de vallée entre les cours d'eau du Train et du Lambais, dans la commune de Grez-Doiceau. Elle a été en activité pendant approximativement deux siècles, du dernier quart du v[e] siècle au troisième quart du vii[e] siècle apr. J.-C. Composée de 437 tombes, elle compte parmi les plus grands cimetières mérovingiens fouillés en Belgique[12].

Au sein de cette nécropole, deux sépultures se détachent du lot de par leur mobilier funéraire. Il s'agit des tombes 137 et 260. L'intérieur du cercueil en bois de la tombe 137 a révélé un matériel funéraire riche et diversifié (fig. 1 et 2) : quatre céramiques dont une assiette en dérivée de terre sigillée et trois vases biconiques, une pointe de lance en fer, une hache, une lame en fer, une plaque-boucle de ceinture en alliage cuivreux, un trousseau de trois clefs en fer, un collier de perles, une aiguille ou une épingle en alliage de cuivre et une aumônière renfermant notamment un silex et un ensemble de petits objets en métal (couteau, briquet, fiche à bélière, crampon). Bien que la typologie de la plaque-boucle de ceinture indique davantage une datation au Mérovingien ancien 3 – Mérovingien récent 1 (520/30-560/70[13]), la position sur le site, la céramique ainsi que la hache suggèrent plutôt une datation de la sépulture au Mérovingien ancien 2. La tombe 260 comporte

11 Moen 2019, p. 217.
12 Vrielynck 2007 et 2008 ; Vanmechelen et Vrielynck 2009.
13 Legoux *et al.* 2016.



moins de matériel que la première (fig. 1) : quatre céramiques biconiques, une lance en fer, un « bouton » décoré en alliage de cuivre (tête de rivet de fourreau ou de scramasaxe ?) et un collier de perles dont quatre en cristal de roche et une en verre millefiori. Elle a été réouverte ou pillée anciennement, mais aucune fosse n'était clairement visible lors de la fouille. Son emplacement sur le site ainsi que le mobilier fixent la datation au Mérovingien récent 2 (630/40-660/70[14]).

Dans les deux cas, les squelettes n'ont été que très partiellement conservés en raison à la fois des nombreuses bioturbations, de l'acidité du sol, des variations d'humidité et des polluants[15]. Les ossements de la sépulture 137 n'étaient déjà que peu visibles au moment de la fouille. Deux ensembles de fragments d'émail dentaire correspondant aux deux mâchoires ont été dégagés. Les emplacements du crâne et de la colonne vertébrale étaient faiblement matérialisés par une couche de limon argileux brun foncé et de limon jaune pâle. Les autres traces (bassin, os longs ?) étaient incertaines. Concernant la tombe 260, le constat est identique. Une vingtaine de dents a pu être prélevée, ainsi que quelques fragments d'os et une masse de matière osseuse au niveau du bassin. Deux os longs croisés ont été identifiés derrière la tête. En raison de la présence de ceux-ci, les hypothèses d'une tombe à double inhumation ou d'une réduction avec réoccupation avaient été avancées, mais les dimensions du cercueil et les nombreuses perturbations internes plaident en faveur d'une inhumation unique, comme c'est le cas partout ailleurs sur le site. Les vêtements n'ont pas été préservés.

Ces deux tombes présentent un assemblage de mobilier funéraire atypique. Les autres sépultures du site dont le matériel a été entièrement préservé comportent en général soit des armes (épées, bouclier, hache, scramasaxe, fer de lance, pointe de flèche) et/ou d'autres objets usuels (aumônière, briquet, silex), soit des éléments de parure (fibule, anneau, bague, pendentif, collier de perles), de fixation (fibule, boucle de chaussure) et/ou encore de transport (châtelaine, coffret, sacoche). Ces deux catégories de mobilier ont traditionnellement été employées pour définir le sexe des défunt·e·s : « masculin » pour l'une, « féminin » pour l'autre. Or, les tombes 137 et 260 renferment ces deux ensembles de matériel, à côté de plusieurs autres artefacts non genrés (céramique, couteau). Cette configuration incite dès lors à se questionner sur l'identité personnelle de ces deux défunt·e·s, la « valeur genrée » attribuée à certains objets et la catégorisation binaire des sexes et des genres en archéologie.

L'identité personnelle des individus des tombes 137 et 260

En archéologie funéraire, nous identifions le sexe morphologique, dans de rares cas génétique, du ou de la défunt·e à partir de son squelette, mais il nous est par contre impossible de le déterminer par le biais de son matériel, car cela reviendrait à dire que « l'homme » est par essence viril et « la femme » féminine[16] et que l'identité du ou de la défunt·e est automatiquement liée au mobilier déposé dans sa tombe[17]. En revanche, ces artefacts nous permettent d'examiner, ou tout du moins envisager, la question des « effets matériels du genre »[18], c'est-à-dire les catégories d'objets employées par les vivants d'une communauté donnée pour expliciter les différences de genre[19]. Pour le reste, le genre n'est pas l'unique élément à prendre en compte. Le mobilier funéraire recouvrant plusieurs sens, ce paramètre doit être combiné avec d'autres aspects tels que l'âge, le statut social ou l'ethnicité[20].

En archéologie mérovingienne, les études anthropologiques ont pendant longtemps été influencées par les artefacts funéraires, notamment parce que, comme le note Clara Blanchard, de nombreux rapports de fouilles de nécropoles mérovingiennes restent sans étude anthropologique[21]. Bonnie Effros indique que ce biais méthodologique était d'autant plus récurrent pour les cas où une « irrégularité » était constatée, entre autres lors de la découverte d'ossements humains identifiés comme ceux d'une femme, associés à des armes[22]. Dans ce type de cas, il n'était pas rare qu'un rejet des conclusions anthropologiques soit constaté et que des appellations telles que « troisième genre », « travesti » ou « homosexuel » soient employées[23]. Pour pallier ce problème, Mary Whelan conseille de se concentrer avant tout sur les catégories d'objets enterrés avec le

14 Legoux *et al.* 2016.
15 Vrielynck 2007.
16 Belard 2014, p. 75 ; Nelson 2004, p. 3-5.
17 Blanchard 2020, p. 65 et 69.
18 Belard 2015, p. 24.
19 Arnold 1995, p. 153-154 ; Belard 2014, p. 256 ; Spector et Whelan 1991, p. 69-70 ; Sørensen 2000, p. 48.
20 Barbiera 2010, p. 123-155 ; Effros 2004, p. 165-184 ; Effros 2016, p. 83 ; Halsall 1996, p. 1-24 ; Halsall 2004, p. 25-32 ; Härke 1989, p. 144-148 ; Lucy 2005, p. 43-66 ; Sørensen 2000, p. 76-95.
21 Blanchard 2020, p. 67.
22 Effros 2003, p. 99-100 et 154-163 ; Effros 2016, p. 85.
23 Lucy 1977 ; Effros 2016, p. 85 ; Halsall 2016.



ou la défunt·e avant de considérer son sexe, afin d'éviter de recréer inconsciemment les arrangements genrés actuels[24]. Effros[25] propose des études en double aveugle à la fois des restes humains et du matériel funéraire couplées à des analyses ADN permettant dans un même temps un contrôle des anciennes données et un examen des nouvelles. Par rapport au mobilier, Chloé Belard suggère enfin de s'interroger sur la représentation d'un même objet au sein des ensembles sépulcraux des hommes et des femmes afin de pouvoir, notamment, déterminer et nuancer les critères indicatifs des genres masculin, féminin ou autre[26].

Dans le cas des tombes 137 et 260, nous ne pouvons appliquer ces méthodes. Le sexe morphologique comme génétique des défunt·e·s nous est inaccessible, car les squelettes n'ont pas été préservés, si ce n'est quelques fragments d'émail dentaire inexploitables. L'emplacement et le positionnement des sépultures nous apportent des renseignements de nature strictement chronologique, le développement de la nécropole s'étant effectué de manière centrifuge[27]. Quant aux dimensions des fosses (moyennes) et aménagements internes et externes (non préservés), ils ne nous donnent que peu d'informations sur le statut social des défunt·e·s. À Bossut-Gottechain, les sépultures les plus volumineuses sont généralement celles appartenant aux individus les plus aisés. Parmi celles-ci, seules trois tombes (86, 250 et 300) comportaient des aménagements extérieurs (trous de poteaux), mais leur rôle peut difficilement être déterminé[28]. D'autres tombes sont privilégiées par le dépôt d'objets rares tels qu'une épée, un bouclier, un récipient en verre, un bassin en bronze[29]. La sépulture 146, celle de la « Dame » de Grez-Doiceau, est la tombe la plus somptueuse du site et renfermait plus d'une vingtaine d'artefacts en matériaux divers, dont des bijoux en or, des récipients en métal (bassin en alliage de cuivre, seau luxueux en bois à cerclage en fer) et en verre (gobelet campaniforme), un couteau à manche en bois recouvert d'une feuille d'or, etc[30]. En ce qui concerne les tombes 137 et 260, nous aurions donc plutôt affaire à des individus d'un statut social sensiblement moins élevé que ceux des tombes 86, 146, 250 et 300[31]. La tombe 260 ayant possiblement été pillée, toute certitude à son sujet demeure exclue. Le matériel de la tombe 137 confirme néanmoins cette interprétation. La position, le nombre, la qualité et la diversité des objets entrent dans les standards de la nécropole. La tombe 137 est cependant une des trois seules tombes du cimetière – dont fait également partie la tombe 260 – pourvues de quatre céramiques. Les autres en comptent en moyenne une à deux.

Pour revenir à la question du genre, le cas des sépultures 137 et 260 demeure intéressant à soulever. En ce qui concerne la période mérovingienne, les exemples d'hommes ou de femmes enterré·e·s avec des objets corrélés au genre féminin pour les premiers, masculin pour les secondes, et attestés par les études anthropologiques sont rarissimes dans la littérature[32]. Il en est de même pour les cas de matériel mixte au sein d'une même tombe. Les questions de non-binarité, fluidité de genre et intersexuation sont également très peu envisagées[33]. Une fibule aviforme et constituée d'une feuille d'or fixée sur une platine en bronze a été découverte dans une sépulture non pillée d'un homme de la nécropole mérovingienne de Goudelancourt-lès-Pierrepont[34]. Un glissement inverse peut être observé en Italie et en Slovénie au cours du ve siècle où des fibules dites masculines ont été portées par des femmes[35]. Quelques exemples de broches mises au jour dans des tombes d'hommes sont également à signaler en Allemagne[36]. Un collier de perles a également été trouvé dans la tombe d'un adulte, probablement un homme, du cimetière mérovingien d'Obbicht-Oude Molen. Dans ce cas, les indicateurs du sexe morphologique sont ambigus étant donné le mauvais état de conservation du squelette. Seuls quelques morceaux du crâne et une partie de la mandibule ont été préservés[37]. Des analyses anthropologiques et génétiques ont indiqué que les tombes 26 du site de Straubing et 292 de celui de Sindelsdorf appartiennent à des hommes inhumés avec des bijoux[38]. Un autre cas est attesté pour la tombe 32 du cimetière d'Ennery, dans laquelle le défunt portait également des vêtements dits féminins[39]. Dans ses écrits, Grégoire de Tours relate l'histoire d'une personne nommée Poitevin qui avait dû comparaître devant le tribunal de la Sainte-Croix, car « il » avait pour habitude de revêtir des habits de femme. À son sujet, Guy Halsall note

24 Whelan 1995, p. 58 ; Nelson 2004, p. 43.
25 Effros 2003, p. 100.
26 Belard 2014, p. 76 ; Belard 2015, p. 23-26 ; Belard 2020, p. 25-27.
27 Vrielynck 2007, p. 99.
28 Vrielynck 2007, p. 99-100.
29 Vanmechelen et Vrielynck 2009.
30 Vrielynck 2008, p. 358.
31 Voir notamment Longueville 2007.
32 Halsall 2010a, p. 323-356 ; Halsall 2010b, p. 357-381.
33 Halsall 2020 ; Blanchard 2020.
34 Nice 2008, p. 132-133.
35 Barbiera 2010, p. 153-155.
36 Gartner 2017, p. 110.
37 Kars *et al.* 2016, p. 153-154, 187 et 436-437.
38 Gartner 2017, p. 116.
39 Halsall 1995, p. 78-94 ; Halsall 2010c, p. 315-322 ; Halsall 2016.



« que Poitevin ait vécu sa vie en tant que femme ou en tant qu'homme habillé en femme est impossible à dire[40]. » Du point de vue de l'armement, la sépulture d'une femme de la nécropole de Posterhold-Achterste Voortst renfermait un scramasaxe[41]. Dans le complexe funéraire de Saint-Servatius à Maastricht, une hache en fer a été mise au jour dans la tombe d'un individu de sexe féminin. Il n'est cependant pas certain qu'elle appartienne à la tombe[42]. En Angleterre à la même époque, la présence d'armes dans des tombes de femmes est davantage courante. À Spong Hill, deux femmes ont été enterrées avec des épées[43]. Un cas est également référencé à Stretton-on-Fosse[44]. Des lances et des boucliers ont aussi été identifiés dans un peu moins d'une soixantaine de sépultures de femmes provenant d'une série de 56 cimetières du haut Moyen Âge[45]. Les exemples sont épars, mais bien présents.

Conclusion

En l'absence de possibilité d'étude anthropologique et d'analyses ADN, le cas des tombes 137 et 260 ne pourra jamais être résolu. Il demeure impossible de préciser le sexe et le genre des individus en question. D'un point de vue statistique, le nombre de sépultures atypiques dans cette nécropole n'indique pas la présence d'un troisième genre dans la société mérovingienne. La possibilité d'individus de sexe masculin enterrés avec des éléments de parure ou de personnes de sexe féminin inhumées avec des armes n'est cependant pas à écarter. Par ailleurs, le genre chez les mérovingien·ne·s ne se basait peut-être pas uniquement sur le mobilier placé dans les sépultures et il ne se pensait pas forcément de manière strictement binaire.

Ces deux exemples nous permettent de rappeler la nécessité d'abandonner les généralisations, les suppositions et les jugements essentialistes et androcentriques. Un réexamen des acquis, un changement des paradigmes et la mise en place de nouveaux questionnements permettront d'envisager avec nuance et prudence l'identité personnelle des mérovingien·ne·s dans toute sa variabilité.

40 Halsall 2020, p. 165.
41 De Haas et Theuws 2013, p. 234-237.
42 Theuws et Kars 2017, p. 474-475.
43 Effros 2016, p. 85 ; Hills et Lucy 2013, p. 69.
44 Effros 2016, p. 85 ; Ford 2003, p. 64.
45 Effros 2016, p. 85.



Bibliographie

Arnold B. 1995, « ‘Honorary males’ or women of substance? Gender, status, and power in Iron-Age Europe », *Journal of European archaeology* 3/2, p. 153-168.

Arnold B. 2007, « Gender and archaeological mortuary analysis », *in* S.M. Nelson (éd.), *Women in Antiquity. Theoretical Approaches to Gender and Archaeology*, Walnut Creek, p. 107-140.

Barbiera I. 2010, « Le dame barbare e i loro invisibili mariti: le trasformazioni dell’identità di genere nel v secolo », *in* P. Delogu et S. Gasparri (éd.), *Le transformazioni nel v secolo*, Turnhout, p. 123-155.

Belard C. 2014, *Les femmes en Champagne durant l’âge du Fer et la notion de genre en archéologie funéraire*, Thèse de doctorat, École pratique des hautes études (inédit).

Belard C. 2015, « La notion de genre ou comment problématiser l’archéologie funéraire », *Nouvelles de l’Archéologie* 140, p. 23-27.

Belard C. 2020, « Genre, corps, sexe… et matérialité : quand les sciences sociales questionnent l’objet “féminin” ou “masculin” en archéologie », *in* I. Algrain (éd.), *Archéologie du genre. Construction sociale des identités et culture matérielle*, Bruxelles, p. 21-40.

Blanchard C. 2020, « Pratiques funéraires, mobilier funéraire et genre : état des lieux des études mérovingiennes dans le bassin parisien », *in* I. Algrain (éd.), *Archéologie du genre. Construction sociale des identités et culture matérielle*, Bruxelles, p. 61-72.

Butler J. 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York.

Butler J. 1993, *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of ‘Sex’*, New York.

Butler J. 2004, *Undoing Gender*, New York.

Conkey M.C. et Spector J.D. 1984, « Archaeology and the Study of Gender », *Advances in Archaeological Method and Theory* 7, p. 1-38.

De Haas M.V. et Theuws F.C.J.W. 2013, *The Merovingian cemetery of Posterholt-Achterste Voorst*, Bonn.

Díaz-Andreu M. 2005, « Gender Identity », *in* M. Dìaz-Andreu, S.J. Lucy, S. Babic et D. Edwards (éd.), *The Archaeology of Identity: Approaches to Gender. Age, Status, Ethnicity and Religion*, Londres, p. 13-42.

Effros B. 2000, « Skeletal Sex and Gender in Merovingian Mortuary Archaeology », *Antiquity* 74, p. 632-639.

Effros B. 2003, *Merovingian Mortuary Archaeology and the Making of the Early Middle Ages*, Berkeley, p. 98-100.

Effros B. 2004, « Dressing Conservatively: Women’s Brooches as Markers of Ethnic Identity? », *in* L. Brubaker et J.H.M. Smith (éd.), *Gender and the Transformation of the Roman World: Women, Men and Eunuchs in Late Antiquity and After, 300–900 CE*, Cambridge, p. 165-184.

Effros B. 2016, « Peur du genre ? Oublier les Amazones pour mieux connaître les femmes du haut Moyen Âge », *Bulletin de liaison de l’Association française d’archéologie mérovingienne* 40, p. 83-89.

Gartner 2017, « Female Warriors and ‘cross-dressing’ in Early Medieval Bavaria? Some critical comments », *Archeologické rozhledy* 69, p. 109–120.

Geller P. 2008, « Conceiving sex. Fomenting a feminist bioarchaeology », *Journal of Social Archaeology* 8/1, p. 113-138.

Geller P. 2009, « Identity and Difference: Complicating Gender in Archaeology », *Annual Review of Anthropology* 38, p. 65-81.

Ghisleni L., Jordan A.M. et Fioccoprile E. 2016, « Introduction to ‘binary binds’: Deconstructing sex and gender dichotomies in archaeological practice », *Journal of Archaeological Method and Theory* 23/3, p. 765-787.

Gilchrist R. 1999, *Gender and archaeology: Contesting the past*, Londres.



Halsall G. 1995, *Settlement and Social Organization. The Merovingian Region of Metz*, Cambridge.

Halsall G. 1996, « Female Status and Power in Early Medieval Central Austrasia: The Evidence », *Early Medieval Europe* 5/1, p. 1-24.

Halsall G. 2004, « Gender and the End of Empire », *Journal of Medieval and Early Modern Studies* 34/1, p. 17-39.

Halsall G. 2010a, « Material culture, sex, gender and transgression in sixth-century Gaul: Some reflections in the light of recent archaeological debate », *in* G.Halsall, Cemeteries and Society in Merovingian Gaul: Selected Studies in History and Archaeology. 1993–2009, Leyde, p. 323-356.

Halsall G. 2010b, « Medieval Masculinities », *in* G. Halsall, *Cemeteries and Society in Merovingian Gaul: Selected Studies in History and Archaeology. 1993–2009*, Leyde, p. 357-381.

Halsall G. 2010c, « Commentary Five: Grave-Goods, Female Status and the Cemetery of Ennery », *in* G. Halsall, *Cemeteries and Society in Merovingian Gaul: Selected Studies in History and Archaeology. 1993-2009*, Leyde, p. 315-322.

Halsall G. 2016, *Classical Gender in Deconstruction*, disponible sur : https://edgyhistorian.blogspot.be/2015/09/classical-gender-in-deconstruction.html [consulté en janvier 2021].

Halsall G. 2020. « Gender in Merovingian Gaul », *in* B. Effros et I. Moreira (éd.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World*, Oxford, p. 164-185.

Härke H. 1989, « Knives in Early Saxon Burials: Blade Lengh and Age at Death », *Medevial Archaeology* 33, p. 144-148.

Hills C. et Lucy S.J. 2013, *Spong Hill* IX*: chronology and synthesis*, Cambridge.

Hollimon S. 2006, « The Archaeology of Nonbinary Genders in Native North American Societies », *in* S.M. Nelson (éd.), *Handbook of Gender in Archaeology*, Walnut Creek, p. 435-450.

Joyce R.A. 2008, *Ancient Bodies, Ancient Lives: Sex, Gender, and Archaeology*, New York.

Kars M., Theuws F. et De Haas M. 2016, *The Merovingian cemeteries of Sittard-Kemperkoul, Obbicht-Oude Molen and Stein-Groote Bongerd*, Bonn.

Legoux R., Périn P. et Vallet F. 2016, *Chronologie normalisée du mobilier funéraire mérovingien entre Manche et Lorraine*, 4e édition, Saint-Germain-en-Laye.

Longueville S. de 2007, « Interprétation des contextes funéraires. Principes d'analyse des critères associés à la définition des tombes dites privilégiées », *in* L. Verslype (dir.), *Villes et campagnes en Neustrie. Sociétés – Économies – Territoires – Christianisation, actes des XXV*e *Journées internationales d'archéologie mérovingienne de l'AFAM*, Montagnac, p. 103-120.

Lucy S.J. 1977, « Housewives, Warriors and Slaves? Sex and Gender in Anglo-Saxon Burials », *in* J. Moore et E. Scott (éd.), *Invisible Peoples and Processes: Writing Gender and Sexuality Into European Archaeology*, Londres, p. 150-168.

Lucy S.J. 2005, « The archaeology of age », *in* M. Díaz-Andreu et al., *The Archaeology of Identity: Approaches to Gender, Age, Status, Ethnicity and Religion*, Londres, p. 43-66.

Moen M. 2019, « Gender and Archaeology. Where are we now? », *Archaeologies* 15/3, p. 206-226.

Nelson S.M. 2004, *Gender in archaeology. Analyzing Power and Prestige*, Plymouth.

Nice A. 2008, « Les objets de parure », *Revue archéologique de Picardie. Numéro spécial* 25/1, p. 133-166.

Power M. 2020, « Non-Binary and Intersex Visibility and Erasure in Roman Archaeology », *Theoretical Roman Archaeology Journal* 3, art. 11.

Sofaer J.R. 2009, « Gender, Bioarchaeology and Human Ontogeny », *The Social Archaeology of Funerary Remains* 1, p. 155-167.



Sørensen M.L.S. 2000, *Gender archaeology*, Cambridge.

Spector J.D. et Whelan M.K. 1991, « Incorporating gender into archaeology courses », *in* S. Morgan (éd.), *Gender and Anthropology*, Washington, p. 65-94.

Theuws F. et Kars M. 2017, *The Saint-Servatius Complex in Maastricht. The Vrijthof excavations (1969–1970)*, Bonn.

Tjahjadi J. 2020, « Beyond Adam and Eve. Supra-binary and Non-binary Representations and Bodies in the Mediterranean Neolithic Period », *Young Anthropology–Undergraduate Student Journal of Anthropology* 2, p. 22-28.

Vanmechelen R. et Vrielynck O. 2009, « Bossut-Gottechain et Haillot (Belgique) : deux cimetières mérovingiens, deux expressions de la sépulture privilégiée », *in* A. Alduc-Le Bagousse (dir.), *Inhumations de prestige ou prestige de l'inhumation ?*, Caen, p. 23-67.

Vrielynck O. 2007, « La nécropole mérovingienne de Grez-Doiceau (Brabant wallon – Belgique) », *in* L. Verslype (dir.), *Villes et campagnes en Neustrie, actes des 25*e *journées internationales d'Archéologie mérovingienne de l'AFAM*, p. 97-102.

Vrielynck O. 2008, « La "Dame" de Grez-Doiceau (Belgique) », *in* J.-J. Aillagon (dir.), *Rome et les Barbares. La naissance d'un nouveau monde*, Venise, p. 358-359.

Walley M. 2019, *Incorporating Nonbinary Gender Into Inuit Archaeology: Oral Testimony and Material Inroads*, New York-Londres.

Whelan M.K. 1995, « Beyond Heart and Home on the Range: Feminist Approaches to Plains Archaeology », *in* P. Duke et M. C. Wilson (éd.), *Beyond Subsistence: Plains Archaeology and Postprocessual Critique*, Tuscaloosa, p. 46-65.



Un exemple de genre fluide dans la nécropole du Céramique ?

A case of gender fluidity in the Kerameikos Necropolis?

Isabelle Algrain

Collaboratrice scientifique au Centre de Recherches en Archéologie et Patrimoine (CReA-Patrimoine) de l'Université libre de Bruxelles.

Résumé. *Si la question de l'identification d'un troisième genre ou de la fluidité de genre dans les contextes archéologiques a déjà fait l'objet de recherches dans d'autres régions du monde et pour d'autres époques, les spécialistes de la Grèce classique, et en particulier d'Athènes, ne se sont pour l'instant pas emparés de ce sujet. Pourtant, même si l'Athènes classique semble donner l'image d'une société strictement binaire, il existe des divinités et des individus qui ont pour particularité de brouiller les frontières des genres. C'est notamment le cas des acteurs et, dans cet article, nous nous intéresserons à la tombe de l'acteur Makareus, découverte dans la nécropole du Céramique et datée du* IV*e siècle av. J.-C. À partir du matériel de cette tombe, et en envisageant les données relatives aux acteurs dans les sources anciennes, nous reviendrons sur l'idée, proposée par plusieurs chercheurs, que les acteurs appartiendraient au genre féminin, avant de proposer une autre interprétation, basée sur la fluidité de genre.*

Mots-clés : époque classique grecque, Athènes, théâtre, archéologie funéraire, archéologie du genre, fluidité de genre, cross-dressing, troisième genre

Abstract. *The question of identifying a third gender or gender fluidity in archaeological contexts has already been explored for many geographical areas and time periods. However, scholars studying Classical Greece, and Athens especially, have not so far taken up this subject. Yet, even if classical Athens seems to portray a strictly binary society, some deities and individuals have the distinctive feature of blurring the gender boundaries. This is particularly the case with actors, and this paper will focus on the burial of the actor Makareus, discovered in the Kerameikos Necropolis and dated to the 4th century BC. On the basis of the material from this grave, and considering the data related to actors in the ancient sources, we will reconsider the idea proposed by several researchers that the actors belonged to the female gender, before suggesting an alternative interpretation, based on gender fluidity.*

Keywords: Classical Greece, Athens, theatre, funerary archaeology, gender fluidity, cross-dressing, third gender

Introduction

L'étude des catégorisations de sexe et de genre dans les sociétés antiques est complexe. Tributaires de sources lacunaires, il nous faut envisager avec beaucoup de prudence la reconstitution du système sexe/genre des cités de la Grèce classique, sur lequel, comme dans tant d'autres cas, les chercheurs ont longtemps projeté leurs propres valeurs et représentations[1]. La compréhension du système sexe/genre d'une société ancienne implique non seulement de comprendre comment le genre – en tant que système de domination – affecte la vie des hommes et des femmes du passé au travers de normes socioculturelles, mais également de déterminer quels sont les différents genres – en tant que caractéristique identitaire individuelle – acceptés par cette

1 Herdt 2003, p. 34.

société[2]. Le nombre de sexes et de genres envisagés au sein d'une société donnée dépend d'une construction culturelle et sociale, comme le précise Gilbert Herdt :

> *Certain* individuals *in certain times and places transcend the categories of male and female, masculine and feminine, as these have been understood in Western culture since at least the later nineteenth century. The bodies and ontology of such persons diverge from the sexual dimorphism model found in science and society –in the way they conceive their being and/or their social conduct. Furthermore, in some traditions –cultures and/or historical formations– these persons are collectively classified by others in third or multiple cultural-historical categories. (…) such persons and categories are more common in the human condition than was once thought*[3].

Ainsi, il est désormais établi que le dimorphisme de sexe et de genre des sociétés occidentales modernes a été imposé par les colonisateurs dans les Amériques, en Asie et en Afrique, et a supplanté, voire effacé, des systèmes différents où le sexe pouvait être dissocié du genre et où il existait un troisième, voire un quatrième genre[4]. Face à des individus de sexe masculin, mais assumant une identité de genre féminine, des tâches féminines et portant des vêtements de l'autre sexe, la réaction des colons a souvent été double : pathologiser et stigmatiser ces individus dont l'« orientation sexuelle » était considérée comme déviante[5]. Qu'en est-il pour les sociétés de l'Antiquité ?

Pour autant que l'on puisse en juger à partir des sources, l'Athènes classique n'inclut pas une catégorie supplémentaire, structurée et structurante, au-delà du genre masculin et du genre féminin, comme ce sera par exemple le cas avec les eunuques qui constituent un troisième genre à l'époque byzantine[6]. Néanmoins, à côté de cultures qui reconnaissent des transformations de genre ou de sexe et les catégorisent de manière formelle, il existe d'autres sociétés pour lesquelles ces transformations sont envisagées de manière individuelle. Des individus dont le genre est fluide, oscillant entre le féminin et le masculin, apparaissent ainsi de manière ponctuelle dans les sources, à commencer par le panthéon grec où Dionysos et Athéna sont les représentants de cette fluidité leur permettant d'endosser les attributs ou les tâches de l'autre sexe[7]. En dehors des cas issus de la mythologie, les exemples connus par les sources littéraires sont plus rares et mettent surtout en exergue la stricte binarité et l'imperméabilité des genres, tout comme la suspicion face aux individus qui n'appartiennent pas clairement à une des deux catégories : les sources valorisent ainsi la transformation de femmes en hommes, perçue comme une élévation sociale, mais rapportent que les individus intersexes, dont les organes génitaux sont ambigus, sont persécutés et tués[8].

Dans la société grecque, où le genre – en tant que système – produit *a priori* une catégorisation binaire stricte des sexes, y a-t-il une place pour les individus transgenres, non-binaires ou *genderfluid*, ou qui transgressent simplement les normes de genre ? Est-il possible d'identifier ces individus dans les contextes funéraires ? À notre connaissance, il n'existe pour l'instant pas d'étude sur les questions de fluidité ou de non-binarité de genre dans les contextes funéraires athéniens aux époques archaïque et classique. Dans cet article, nous nous aventurerons aux frontières du système sexe/genre de l'Athènes classique au travers de l'étude de la tombe de l'acteur Makareus, datée du milieu du IVe siècle av. J.-C., et testerons les limites de notre compréhension de ces frontières. En effet, le troisième genre, le genre fluide ou non-binaire va à l'encontre de l'alignement attendu dans le monde occidental moderne entre le sexe et le genre : cette frontière est-elle celle des anciens Athéniens ou la nôtre ?

2 Bien que la définition sociologique du genre (au singulier) précise qu'il s'agit d'« un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) », selon Bereni *et al.* 2020, p. 8, les acceptions récentes du terme incluent également l'utilisation du mot au pluriel comme synonyme d'« identité de genre » et renvoient alors non plus à un phénomène systémique mais à une caractérisation identitaire individuelle (cisgenre, transgenre, genre fluide, genre non-binaire, *queer*).

3 Herdt 2003, p. 21.

4 Lugones 2007.

5 Herdt 2003, p. 46. C'est notamment le cas de la bispiritualité (anciennement dénommés berdaches mais qui jugent le terme stigmatisant) dans les populations autochtones d'Amérique du Nord.

6 Sur la question des eunuques, définis au sens large par les Byzantins jusqu'au IXe siècle apr. J.-C. comme des individus incapables de procréer, ce qui inclut également les hommes stériles ou sans désir sexuel, ainsi que les hommes et les femmes qui ont embrassé le célibat dans un cadre religieux, voir Ringrose 2003.

7 Surtees et Dyer 2020, p. 8-14.

8 Ajootian 1995 ; Shannon-Henderson 2020.



Figure 1. Une partie du matériel découvert dans la tombe 24, attribuée à l'acteur Makareus, nécropole du Céramique
© Deutsches Archäologisches Institut Athen, Gösta Hellner, D-DAI-ATH-Kerameikos 12525

La tombe de Makareus

Entre 1979 et 1982, les archéologues du Deutsches Archäologisches Institut mirent au jour plusieurs sépultures sur la terrasse funéraire située à l'angle de la voie ouest et de la voie sud dans la nécropole du Céramique à Athènes. Les plus anciennes sépultures de cette terrasse datent du début du IVe siècle av. J.-C. et ont été établies à cet endroit peu après le réaménagement du Céramique subséquent aux destructions de la guerre du Péloponnèse. La tombe d'un jeune homme, cataloguée sous le numéro 24 dans la publication finale de la fouille, fut datée par le contexte et le matériel du deuxième quart du IVe siècle av. J.-C. Le sarcophage en *poros* renfermait des offrandes funéraires au nombre desquelles se trouvaient notamment deux pyxides corinthiennes en céramique et une pyxide en marbre, deux petites lékanés corinthiennes, trois alabastres en marbre et quatre en albâtre, un miroir en bronze, un couteau en fer, deux coquillages, onze perles en céramiques recouvertes d'or, et un objet en ivoire, décoré de représentations de lions, de panthères et de griffons affrontés, qui, selon les fouilleurs, servait à enrouler la laine, mais identifié par la suite avec raison par Reinhard Stupperich à un peigne dont les dents ont aujourd'hui disparu (fig. 1)[9].

La sépulture fut associée à un monument funéraire inscrit, situé dans le même enclos. Il s'agit d'un naïskos dont l'épistyle porte l'inscription suivante[10] : Μακαρεὺς Λακιάδης ; et plus à droite : Ἀρχέβιος. Sur la base :

> εἴ σε Τύχη προὔπεμψε καὶ ἡλικίας ἐπέβησεν |
> ἐλπίδι γ' ἦσθα μέγας τῷ τε δοκεῖν, Μακαρεῦ |
> ἡνίοχος τέχνης τραγικῆς Ἕλλησιν ἔσεσθαι· |
> σωφροσύνῃ δ' ἀρετῇ τε οὐκ ἀκλεὴς ἔθανες.

L'épigramme, qui se rapporte à Makareus, du dème de Lakiadai, nous dit ceci :

> Ah ! si le sort seulement s'était montré favorable et s'il t'avait fait parvenir à la maturité ! Car tu étais grand dans notre espoir, Makareus, et tu promettais d'être l'aurige de l'art tragique chez les Hellènes. Ta sagesse et tes dons ne t'auraient pas laissé mourir inconnu[11].

L'inscription présente déjà un élément intéressant puisque le terme σωφροσύνη (*sôphrosunè*), traduit par Ghiron-Bistagne par « sagesse » – mais qui recouvre également des notions de modération et de tempérance – est une vertu beaucoup plus fréquemment associée aux défuntes qu'aux défunts dans les épitaphes[12]. Ce mot se distingue de la σοφία, sagesse masculine par excellence, qui aurait pourtant été plus appropriée dans le cas de Makareus puisque σοφία (*sophia*) « peut se traduire par "maîtrise" lorsqu'elle met en lumière divers talents artistiques, exercés soit à titre professionnel, soit à titre de loisir érudit[13] », comme c'est le cas pour les acteurs. Il convient toutefois de préciser que cette stèle ne se trouve pas immédiatement au-dessus de la sépulture et que leur association n'est donc pas complètement certaine.

Dès lors, l'association de la stèle mentionnant un acteur tragédien avec la tombe s'est faite notamment sur la base du matériel, en particulier du maquillage. En effet, parmi le matériel funéraire, les deux lékanés corinthiennes contenaient du *psimythion*, du blanc de céruse, sous forme de pastilles blanches d'environ 3 cm de diamètre. La pyxide corinthienne miniature renfermait non seulement des pastilles blanches mais éga-

9 Kovacsovics 1990, p. 32-33 ; p. 36-38 ; pl. 9.2, p. 34-35 ; Stupperich 1994.
10 *IG* II² 6626.
11 Traduction de Ghiron-Bistagne 1976, p. 112. La mention de Makareus comme un « aurige de l'art tragique » n'est pas incongrue, car les acteurs sont à plusieurs reprises comparés dans les textes à des serviteurs de la tragédie et sont définis comme des techniciens dotés de compétences spécifiques comme les sculpteurs ou les bronziers cf. Lightfoot 2002, p. 212.
12 Je remercie Élise Pampanay pour m'avoir signalé les deux autres inscriptions funéraires attiques associant le terme σωφροσύνη à un défunt de sexe masculin à l'époque classique : celle d'Antiphon, fils d'Euphanès (*SEG* 13:181) et celle de Dèmètrios (*IG* II² 11103).
13 Bielman 2003, p. 82-83.



lement rouges (composées d'un mélange de blanc de céruse et de cinabre), tandis que l'autre pyxide corinthienne servait de contenant pour de la poudre rose (fig. 2)[14]. Ce maquillage pourrait être associé au métier d'acteur, car Thespis, crédité de l'invention de cette profession à la fin du vie siècle av. J.-C., aurait introduit l'usage du maquillage, du masque et des costumes dans le théâtre[15]. Il a donc été suggéré que le maquillage aurait pu être utilisé par Makareus pour peindre les masques utilisés sur scène ou se grimer en femme en s'enduisant le corps ou le visage de blanc de céruse[16]. En effet, les femmes étaient valorisées pour leur peau claire, signe d'une vie passée à l'intérieur de l'*oikos*, loin des travaux pénibles, et étaient souvent représentées sur la céramique athénienne archaïque et classique avec une peau blanche, réalisée au moyen de rehauts de couleurs[17].



Figure 2. Pyxide en marbre renfermant des pastilles blanches et rouges, tombe 24, nécropole du Céramique
© Deutsches Archäologisches Institut Athen, Gösta Hellner, D-DAI-ATH-Kerameikos 12535,1

De manière générale, les travaux de Sanne Houby-Nielsen, qui a étudié les tombes du Céramique et la répartition genrée des offrandes funéraires, tendent à montrer que les objets attendus comme discriminants ne le sont pas forcément. Par exemple, les vases à parfum, notamment les alabastres, sont souvent associés aux femmes dans l'iconographie, mais pas dans les tombes. Dans les contextes funéraires, ils entrent dans la catégorie des objets utilisés pour prendre soin du cadavre au moyen des huiles parfumées qu'ils renferment et sont donc neutres, ni masculins, ni féminins[18]. Toutefois, le maquillage appartient à la catégorie des offrandes que l'on retrouve habituellement dans les tombes dont l'occupante est une femme. Un autre élément intéressant est la présence de savon dans un des vases à couvercle de la tombe de Makareus. Le savon, en opposition au strigile, fait également partie des marqueurs associés aux rôles de genre de la femme adulte, à l'instar du maquillage[19]. Toutefois, Houby-Nielsen note également un changement à la fin du ve siècle av. J.-C. À partir de cette période, et donc peu avant l'enterrement de Makareus, le matériel funéraire ne semble plus uniquement symboliser les rôles de genres liés à l'âge du·de la défunt·e (enfant, mariée, soldat, éphèbe…), mais plutôt représenter une vie luxueuse, idéale et idéalisée, notamment passée aux soins du corps et au bain[20].

La présence de coquillages dans la tombe de Makareus semble constituer une singularité supplémentaire par rapport au matériel que l'on pourrait s'attendre à trouver dans la tombe d'un homme. En effet, Jutta Stroszeck précise que :

> *Sea shells are found either in graves of neonates or of very young infants, or in graves of women, or persons who are gendered female (actors). Sea shells are thus –based on their presence in child and adult burials– both an age- as well as a gender-specific gift. The sea shells are connected to the female sphere, to the cult of Aphrodite and the nymphs, and in particular to the paraphernalia of the bride*[21].

Si l'identification de la tombe et du sexe du squelette sont correctes, on peut dès lors s'interroger sur la présence d'objets associés aux rôles de genre féminin dans la tombe d'un jeune homme. Que recouvre la présence de ces offrandes ? S'agit-il d'une allusion à une identité de genre particulière et spécifique à Makareus ? Est-ce que, comme le suggèrent Braund et Hall[22] ou Stroczeck, tous les acteurs étaient considérés comme étant de genre féminin ? Ou faut-il plutôt leur associer une certaine forme de fluidité de genre en raison de leur profession ?

14 Les pastilles blanches de *psimythion* ont fait l'objet d'analyses : Katsaros *et al.* 2010 ; Photos-Jones *et al.* 2020.
15 Mais les sources qui précisent cela sont particulièrement tardives cf. Horace, *L'art poétique* 275 ; Suidas, *s.v.* « Θέσπις » ; Meineck 2013.
16 Bardiès-Fronty *et al.* 2009, p. 128-129 ; Katsaros *et al.* 2010.
17 Eaverly 2013, p. 83-130.
18 Algrain 2014, p. 178-185.
19 Houby-Nielsen 1995, p. 165-172.
20 Houby-Nielsen 1996, p. 254.
21 Stroszeck 2012, p. 71
22 Braund et Hall 2014, p. 11.



Genre occupationnel ou fluidité de genre des acteurs ?

La théorie selon laquelle les acteurs pourraient être de genre féminin et donc constituer un genre occupationnel, lié à leur profession, n'est pas sans précédent dans les sociétés anciennes et modernes. Sandra Hollimon mentionne pour l'Amérique du Nord l'exemple des shamans qui n'appartiennent ni à un troisième ni à un quatrième genre mais bien à genre « shaman » qui découle de leur activité[23]. D'après les sources grecques, et ce dès Hérodote, il pourrait en être de même pour les Scythes qui « *seem to have revered gender-diverse individuals as shaman-type religious figures* », sans qu'il soit toutefois possible de déterminer si l'épithète *androgynos* accolés aux Énarées se rapporte à des individus intersexes ou à des femmes transgenres[24]. Toutefois, les Grecs eux-mêmes considéraient de manière suspecte, voire négative, les transgressions de genre, bien que celles-ci aient été acceptées dans le cadre très codifié des rituels et des représentations théâtrales[25].

Ainsi, dans le cadre professionnel, ce sont les acteurs qui pratiquaient de la manière la plus récurrente le *cross-dressing* dans l'Antiquité grecque, à savoir la pratique d'endosser les vêtements et les attributs de l'autre sexe[26]. En effet, tous les acteurs devaient être des adultes mâles et jouaient donc aussi bien les rôles masculins que les rôles féminins. Certains acteurs, comme le célèbre Théodoros à Athènes au IVe siècle av. J.-C., s'étaient spécialisés dans l'interprétation des rôles de femmes[27]. Par ailleurs, une équipe composée tout au plus de trois acteurs était chargée de l'ensemble de la distribution d'une pièce à l'époque classique : par conséquent, chaque acteur passait d'un rôle à l'autre et d'un genre à l'autre lors d'une représentation théâtrale en enfilant un autre costume et un autre masque[28]. Rappelons également que Dionysos, dont le culte a favorisé le développement du théâtre, est une divinité présidant aux liminalités puisqu'il est à la fois masculin et féminin, jeune et vieux, grec et non grec, divin et mortel et que son arrivée dans le panthéon grec a pu poser « *some potential threat (…) to Athenian masculinity* »[29].

Les pratiques de *cross-dressing* forment en outre un des ressorts comiques ou dramatiques les plus fréquents, à l'exemple des *Bacchantes* d'Euripide où Dionysos pousse le roi Penthée à se déguiser en ménade, le conduisant à la mort. Du côté de la comédie, Aristophane emploie notamment le *cross-dressing* dans les *Thesmophories* lorsqu'Euripide envoie un de ses parents déguisé en femme pour espionner les Athéniennes qui complotent contre lui. On rencontre également dans cette pièce le personnage d'Agathon, poète tragique dont la caractérisation est également intéressante. Présenté comme un émule d'Anacréon, il est habillé en femme à l'arrivée d'Euripide et décrit comme un jeune homme au beau visage, rasé, au teint blanc et à la voix féminine[30]. Si la beauté du dramaturge est également mentionnée par Platon[31], il est difficile de démêler ce qui relève de la réalité ou de l'intention comique dans la description d'Aristophane, mais ce passage rappelle que « *the disguised body represents a threat to the ontological integrity of the normative male*[32] ».

Cela peut-il signifier pour autant que les acteurs appartenaient à un genre occupationnel ou étaient de genre féminin ? Gilbert Herdt, prenant l'exemple des *two-spirits* des tribus amérindiennes, identifie plusieurs caractéristiques liées à l'existence d'un troisième genre dans une société donnée[33]. Ainsi, pour qu'un troisième genre existe, une société doit reconnaître une ontologie distincte associée à un groupe d'individus, qui s'exprime notamment par leurs préférences pour certaines tâches, normalement associées à l'autre sexe, et par une métamorphose sociale (changement de pronom par exemple). De plus, la communauté légitime le rôle de ces individus en leur attribuant un pouvoir d'ordre spirituel. Elle ne stigmatise pas et ne discrimine pas ces individus ni leurs partenaires. L'institution d'un troisième genre est par ailleurs sanctifiée sur le plan symbolique par un mythe d'origine. Chez les Scythes, les Énarées peuvent être considérés comme un troisième genre, de type occupationnel, puisque ces prêtres transcendent leur genre et adoptent les vêtements et les activités des femmes, détiennent un pouvoir spirituel de type chamanique, ne sont pas stigmatisés et doivent leur existence, selon leur mythe d'origine, à la déesse Aphrodite qui les aurait affligées d'une maladie

23 Hollimon 2006.
24 Penrose 2020, p. 29-42 (p. 29 pour la citation). Hérodote IV, 67, 2 mentionne ces individus, appelés Énarées, tout comme Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, 22, 1.
25 Carlà-Uhink 2017.
26 Un élément qui apparaît également de manière récurrente dans le culte de la divinité : Tommasi 2017.
27 Démosthène, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 246 ; Plutarque, *Moralia*, 737 ; Ghiron-Bistagne 1976, p. 157 ; Hall 2002, p. 12. Théodoros avait fait ériger son tombeau au Céramique : Pausanias I, 37, 3 et une autre tombe d'acteur, celle de Hiéronymos, se trouve également dans la zone où a été découvert la tombe de Makareus : Ghiron-Bistagne 1976, p. 112.
28 Csapo 2009.
29 Surtees et Dyer 2020, p. 10-11 ; Bassi 1999, p. 10 pour la citation.
30 Aristophane, *Les Thesmophories*, 191-192 ; Snyder 1974.
31 Platon, *Le banquet*, 174a.
32 Bassi 1999, p. 10.
33 Herdt 2003, p. 65-66.



féminine pour les punir d'avoir pillé son temple à Ascalon[34]. Aucune des sources écrites relatives aux acteurs, qui sont nombreuses en raison du prestige et de la fortune dont certains acteurs jouissent[35], ne mentionne ce type de caractéristiques et il est donc difficile d'envisager que l'ensemble de la profession ait été considéré comme un troisième genre dans l'Athènes classique ou comme étant de genre féminin.

Qu'en est-il de la tombe de Makareus ? La présence de matériel associé préférentiellement aux femmes dans la sépulture pourrait indiquer que Makareus, de par son identité ou en raison des transitions de genres qui ont émaillé sa pratique professionnelle, a été associé à une certaine fluidité de genre. On peut d'ailleurs se demander s'il n'avait pas, à l'instar de Théodoros, une prédilection pour les rôles féminins. L'ambiguïté de genre des acteurs, naviguant entre le masculin et le féminin, se manifeste notamment à travers les inscriptions que l'on retrouve sur deux vases à figure rouge. Dans un article paru en 2014, David Braund et Edith Hall étudient un fragment de cratère à figure rouge découvert à Olbia et représentant une performance théâtrale sous la forme d'un chœur tragique. Un aulète est entouré d'un personnage de petite taille, qui lui sert peut-être d'assistant, et de deux choreutes en train de danser, habillés en femmes, et dont le visage est recouvert d'un masque de couleur blanche. Plusieurs inscriptions apparaissent également dans le champ de l'image : le terme *kalos* est inscrit au-dessus de la tête de l'aulète et sa forme féminine, *kalè*, apparaît à deux reprises au-dessus des figures des danseurs. Étant donné que les participants du chœur, tout comme les acteurs, étaient nécessairement de sexe masculin, le terme *kalè* semble donc renvoyer aux rôles féminins endossés par les danseurs[36].

À l'inverse, sur une hydrie à figure rouge du Peintre de la Phiale conservée au Vatican, on retrouve une représentation de Thamyras[37]. Sa mère Argiope est à côté de lui et semble le couronner ; au-dessus d'elle apparaît l'inscription *Euaion kalos*. L'image pourrait faire référence à la pièce *Thamyras* de Sophocle et l'inscription renvoyer au fils d'Eschyle, un acteur tragique du nom d'Euaion[38]. Si l'inscription *kalos* est bien associée au personnage d'Argiope, elle renverrait donc ici à l'acteur et non pas au personnage féminin qu'il joue. On voit donc avec ces deux vases qu'une certaine ambiguïté apparaît en lien avec les acteurs : tantôt l'inscription semble faire référence à l'acteur, tantôt au personnage qu'il interprète ; tantôt l'acteur est loué en tant qu'homme, tantôt en que femme.

On peut également se poser la question de l'apparence des acteurs dans la vie quotidienne. À partir d'un fragment de céramique de Gnathia[39] daté de 350-340, Green estime que la professionnalisation des acteurs, qui se fait de manière progressive depuis la fin du ve s., atteint son pic dans le courant du ive siècle av. J.-C. En effet, selon le chercheur, les vases attiques décorés de scènes de théâtre, par exemple à la fin du ve siècle et notamment le célèbre vase de Pronomos, montreraient des acteurs amateurs ou semi-professionnels, car ceux-ci portent une barbe comme c'est la coutume chez les hommes adultes dans le monde grec avant Alexandre le Grand[40]. Le fragment de Gnathia montre un acteur, son masque à la main, avec une barbe de trois jours, trop courte selon les usages de l'époque. Dans le cadre professionnel, une barbe plus courte aurait été plus confortable qu'une barbe normale puisque l'acteur était amené à porter régulièrement un masque englobant l'ensemble de la tête avec une perruque, et une barbe pour interpréter les personnages masculins. Or, l'importance de la barbe dans la construction des rôles de genre de l'homme grec adulte est telle que Plutarque rapporte que les Spartiates pouvaient forcer les hommes qui faisaient preuve de lâcheté à raser la moitié de leur barbe[41]. Si le fragment représente une pratique courante chez les acteurs, du moins en Italie du Sud, on peut se demander quelle impression des hommes adultes rasés de près auraient produite auprès de leurs concitoyens. Y auraient-ils vu une transgression de genre ?

Conclusion

Ainsi, divers éléments semblent associer une certaine fluidité de genre aux acteurs, à commencer par leur association avec une divinité *genderfluid* telle que Dionysos et la pratique du *cross-dressing* dans les représentations théâtrales. Il n'est donc pas surprenant de retrouver cette même fluidité dans la sépulture d'un

34 Penrose 2020, p. 35-36. Hérodote I, 105.

35 Caspo 2009. Certains acteurs étaient particulièrement riches : l'acteur athénien Théodoros a ainsi versé 70 drachmes au sanctuaire de Delphes en 362 av. J.-C., ce qui représente autant que le montant offert par certaines cités cf. Ghiron-Bistagne 1976, p. 158 ; d'autres ont notamment exercé des fonctions d'ambassadeurs cf. Villacèque 2019, p. 30.

36 Braund et Hall 2014.

37 Rome, Museo Gregoriano Etrusco Vaticano, inv. 16549 ; Beazley Archive Pottery Database n° 214272 : http://www.beazley.ox.ac.uk/record/A9AA5A85-5361-4915-948B-ECA908C13013 [consulté en novembre 2021].

38 Hall 2002, p. 9.

39 Fragment de cratère en cloche par le Peintre de Konnakis, Würzburg H 4600 (L832) ; Beazley Archive Pottery Database n° 1007014 : http://www.beazley.ox.ac.uk/record/DFB92050-F74B-4452-9056-6FB1AACCC520 [consulté en novembre 2021].

40 Green 2002, p. 99-100, fig. 16. Sur la professionnalisation du métier d'acteur, voir Csapo 2009, 2010 et Easterling 2002.

41 Plutarque, *Vie d'Agésilas*, 30, 3.

acteur. Comme l'ont montré les travaux de Houby-Nielsen, en corrélant les données ostéologiques permettant l'identification du sexe du défunt avec les offrandes funéraires, il est possible de déterminer la présence d'objets préférentiellement associés aux femmes, d'objets préférentiellement associés aux hommes ou d'objets neutres (associés aux deux sexes). Néanmoins, cette analyse est sous-tendue par une binarité des genres (masculin ou féminin) qui est dans certains cas réductrice. L'exemple de la tombe de Makareus illustre ainsi une singularité à la fois par la mention d'une vertu spécifiquement féminine dans l'inscription (σωφροσύνη) et par la présence de matériel souvent associé aux femmes, comme le savon, le maquillage et les coquillages, alors qu'il s'agit de la sépulture d'un jeune homme. Houby-Nielsen rappelle bien son caractère remarquable : « *The burial is certainly an unusual one, but it is a nice example of how grave contexts express gender roles (here "actor"), which sometimes cannot be categorized as strictly female or male*[42]. » Alors que la fluidité de genre est, de manière générale, difficilement appréhendable en archéologie, la tombe de Makareus – si l'association du monument funéraire à la tombe est correcte – renvoie ainsi à la liminalité du métier d'acteur, oscillant d'une identité à l'autre et d'un genre à l'autre, et repousse les frontières strictes et binaires des genres de l'Athènes classique.

42 Houby-Nielsen 1995, p. 140.



Bibliographie

Abréviations

IG = *Inscriptiones Graecae*.

SEG = *Supplementum Epigraphicum Graecum*.

Sources anciennes

Hérodote, *Histoires. Tome I, Livre I : Clio*, éd. et trad. P.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1932.

Hérodote, *Histoires. Tome IV, Livre IV : Melpomène*, éd. et trad. P.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1945.

Hippocrate, *Tome II, 2e partie : Airs, eaux, lieux*, éd. et trad. J. Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

Aristophane, *Comédies. Tome IV : Les Thesmophories - Les Grenouilles*, éd. V. Coulon, trad. H. van Daele, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

Platon, *Œuvres complètes. Tome IV, 2e partie : Le Banquet*, éd. et trad. P. Vicaire, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

Démosthène, *Plaidoyers politiques. Tome III : Sur les forfaitures de l'Ambassade*, éd. et trad. G. Mathieu, Paris, Les Belles Lettres, 1946.

Horace, *Épîtres. Suivi de l'Art poétique*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

Plutarque, *Œuvres morales. Tome IX, 3e partie : Traité 46. Propos de Table (Livres VII-IX)*, éd. et trad. F. Frazier et J. Sirinelli, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

Plutarque, *Vies. Tome VIII : Sertorius-Eumène. Agésilas-Pompée*, éd. V. Coulon, trad. É. Chambry, R. Flacelière, Paris, Les Belles Lettres, 1973.

Sources juridiques

Soudas, *Suidae Lexikon*, éd. A. Adler, Leipzig, Teubner, 1928-1938.

Sources épigraphiques

IG II² 6626.

IG II² 11103.

SEG 13:181.

Travaux

Ajootian A. 1995, « Monstrum or Daimon: Hermaphrodites in Ancient Art and Culture », *in* B. Berggreen et N. Marinatos (éd.), *Greece and Gender*, Bergen, p. 93-108.

Algrain I. 2014, *L'alabastre attique. Origine, forme et usages*, Études d'archéologie 7, Bruxelles.

Bardiès-Fronty I., Bimbenet-Privat M. et Walter P. (dir.) 2009, *Le Bain et le Miroir. Soins du corps et cosmétiques de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris.

Bassi K. 1999, *Acting Like Men. Gender, Drama, and Nostalgia in Ancient Greece*, Ann Arbor.

Bereni L., Chauvin S., Jaunait A. et Revillard A. 2020, *Introduction aux études sur le genre* (3e éd.), Louvain-la-Neuve.

Bielman A. 2003, « Une vertu en rouleau ou comment la sagesse vint aux grecques », *in* A. Bielman, R. Frei-Stolba et O. Bianchi (éd.), *Les femmes antiques entre sphère privée et publique : Actes du diplôme d'études avancées, Universités de Lausanne et Neuchâtel, 2000-2002*, Echo 2, Berne, p. 77-107.

Braund D. et Hall E. 2014, « Gender, Role and Performer in Athenian Theatre Iconography: a Masked Tragic Chorus with *kalos* and *kale* Captions from Olbia », *Journal of Hellenic Studies* 134, p. 1-11.

Carlà-Uhink F. 2017, « "Between the human and the divine". Cross-dressing and transgender dynamics in the Graeco-Roman world », *in* D. Campanile, F. Carlà-Uhink et M. Facella (éd.), *TransAntiquity. Cross-dressing and Transgender Dynamics in the Ancient World*, Abingdon-New York, p. 3-37.



Csapo E. 2009, « Actors and Acting », *in* M. Gagarin et E. Fantham (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Ancient Greece and Rome*, Oxford-New York, p. 10-13.

Csapo E. 2010, *Actors and Icons of the Ancient Theater*, Chichester-Malden.

Easterling P. 2002, « Actor as Icon », *in* P. Easterling et E. Hall (éd.), *Greek and Roman Actors. Aspects of an Ancient Profession*, Cambridge, p. 327-341.

Eaverly M.A. 2013, *Tan Men/Pale Women: Color and Gender in Archaic Greece and Egypt. A Comparative Approach*, Ann Arbor.

Ghiron-Bistagne P. 1976, *Recherches sur les acteurs dans la Grèce antique*, Paris.

Green R. 2002, « Towards a Reconstruction of Performance Style », *in* P. Easterling et E. Hall (éd.), *Greek and Roman Actors. Aspects of an Ancient Profession*, Cambridge, p. 93-126.

Hall E. 2002, « The singing actors of Antiquity », *in* P. Easterling et E. Hall (éd.), *Greek and Roman Actors. Aspects of an Ancient Profession*, Cambridge, p. 3-38.

Herdt G. 2003, « Introduction: Third Sexes and Third Genders », *in* G. Herdt (éd.), *Third Sex, Third Gender. Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History* (1re éd. 1993), New York, p. 21-81.

Hollimon S. 2006, « The Archaeology of Nonbinary Genders in Native North American Societies », *in* S.M. Nelson (éd.), *Handbook of Gender in Archaeology*, Lanham, p. 435-450.

Houby-Nielsen S. 1995, « “Burial language” in Archaic and Classical Kerameikos », *Proceedings of the Danish Institute at Athens* 1, p. 129-191.

Houby-Nielsen S. 1996, « Women and the Formation of the Athenian City-State. The Evidence of Burial Customs », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 11, p. 233-260, DOI : 10.3406/metis.1996.1057 [consulté en avril 2021].

Katsaros T., Liritzis I. et Laskaris N. 2010, « Identification of Theophrastus’ Pigments *egyptios yanos* and *psimythion* from Archaeological Excavations », *ArcheoSciences* 34, DOI : 10.4000/archeosciences.2632 [consulté en février 2021].

Kovacsovics W.K. 1990, *Kerameikos. Band 14. Die Eckterrasse an der Gräberstrasse des Kerameikos: Ergebnisse der Ausgrabungen*, Berlin.

Lightfoot J.L. 2002, « Nothing to do with the *technītai* of Dionysus? », *in* P. Easterling et E. Hall (éd.), *Greek and Roman Actors. Aspects of an Ancient Profession*, Cambridge, p. 209-224.

Lugones M. 2007, « Heterosexualims and the Colonial/Modern Gender System », *Hypatia* 22/1, p. 186-209.

Meineck P. 2013, *The Encyclopedia of Greek Tragedy*, Chichester, *s.v.* « Masks », DOI : 10.1002/9781118351222.wbegt4670 [consulté en mai 2021].

Penrose W.D. Jr 2020, « Gender Diversity in Classical Greek Thought », *in* A. Surtees et J. Dyer (éd.), *Exploring Gender Diversity in the Ancient World*, Édimbourg, p. 29-42.

Photos-Jones E., Bots P., Oikonomou E., Hamilton A. et Knapp C.W. 2020, « *On metal and ‘spoiled’ wine:* analysing psimythion (synthetic cerussite) pellets (5th-3rd centuries BCE) and hypothesising gas-metal reactions over a fermenting liquid within a Greek pot », *Archaeological and Anthropological Sciences* 12, 243, DOI : 10.1007/s12520-020-01184-1 [consulté en décembre 2021].

Ringrose K.M. 2003, *The Perfect Servant: Eunuchs and the Social Construction of Gender in Byzantium*, Chicago.

Shannon-Henderson K.E. 2020, « Life after Transition: Spontaneous Sex Change and Its Aftermath in Ancient Literature », *in* A. Surtees et J. Dyer (éd.), *Exploring Gender Diversity in the Ancient World*, Édimbourg, p. 67-78.

Snyder J. 1974, « Aristophanes’ Agathon as Anacreon », *Hermes* 102/2, p. 244-246.



Stroszeck J. 2012, « Grave Gifts in Child Burials in the Athenian Kerameikos: The Evidence of Sea Shells », *in* A. Hermary et C. Dubois (dir.), *L'enfant et la mort dans l'Antiquité III. Le matériel associé aux tombes d'enfants : Actes de la table ronde internationale organisée à la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) d'Aix-en-Provence, 20-22 janvier 2011*, Arles, disponible sur http://books.openedition.org/pccj/1362 [consulté en mars 2021].

Stupperich R. 1994, « Ein Prachtkamm aus dem Kerameikos »,*Thetis* 1, p. 63-68.

Surtees A. et Dyer J. 2020, « Introduction: Queering Classics », *in* A. Surtees et J. Dyer (éd.), *Exploring Gender Diversity in the Ancient World*, Édimbourg, p. 1-25.

Tommasi C.O. 2017, « Cross-dressing as Discourse and Symbol in Late Antique Religion and Literature », *in* D. Campanile, F. Carlà-Uhink et M. Facella (éd.), *TransAntiquity. Cross-dressing and Transgender Dynamics in the Ancient World*, Abingdon-New York, p. 121-133.

Villacèque N. 2019, *Dictionnaire du corps dans l'Antiquité*, Rennes, *s.v.* « Acteur », p. 29-31.



Au-delà de la frontière binaire du genre : les personnages sculptés recuay (100-700 apr. J.-C., sierra nord-centrale du Pérou)

Beyond the boundary of binary gender: the Recuay carved figures (AD 100-700, North Central Peruvian Sierra)

Alexia Moretti

Docteure en archéologie préhispanique, Faculté des Lettres Sorbonne université, CeRAP (EA 3551)

Résumé. *Longtemps étudiées et comprises à partir de schémas conceptuels calqués sur les modèles ethnocentristes de l'Ancien Monde, les sociétés anciennes du Nouveau Monde ont souvent été observées à travers un système binaire et invariable du sexe et du genre. Néanmoins, il est aujourd'hui reconnu que de nombreuses sociétés amérindiennes anciennes et documentées par l'ethnographie perçoivent le sexe et le genre de manière plus ouverte et muable, comme un continuum de possibilités dépassant la frontière binaire du genre. Les chercheurs sont ainsi invités à réfléchir aux possibilités qu'offre cette conception fluide et dynamique du genre et à en tenir compte dans leurs travaux, afin de proposer une restitution de ces sociétés anciennes plus en phase avec le système de pensée préhispanique. C'est précisément le but de cette étude sur les sculptures en pierre anthropomorphes appartenant à la tradition andine préhispanique recuay. Cette contribution interroge la manière dont la fluidité du genre intervient au sein de l'iconographie des sculptures, cela afin de permettre de mieux appréhender l'essence des personnages représentés.*

Mots-clés : Amérique préhispanique, Áncash, Pérou, Andes Mt, culture recuay, sculpture, iconographie, sexe, fluidité de genre, troisième genre

Abstract. *Ancient societies of the New World have frequently been observed through a binary and invariable system of sex and gender because studied and understood through conceptual schemes based on ethnocentric models of the Old World. However, it has become a commonplace in pre-Hispanic studies to recognize that many ancient and ethnographically documented Native American societies perceive sex and gender in a more open and mutable way, as a continuum of possibilities that overstep the boundary of binary gender. Scholars are thus invited to reflect more on the possibilities offered by this fluid and dynamic conception of gender and to include those possibilities in their studies for the restitution of past societies that is more in line with the pre-Hispanic system of thought. This is precisely the aim of this study on anthropomorphic stone sculptures belonging to the Recuay pre-Hispanic Andean tradition. This contribution questions how this gender fluidity occurs in the iconography of the Recuay sculptures to allow a better comprehension of the essence of the carved figures.*

Keywords: Prehispanic America, Geography: Ancash, Peru, Andes Mt, Recuay culture, sculpture, iconography, sex, gender fluidity, third gender



Je remercie chaleureusement les coordinatrices de ce numéro, Loubna Ayeb et Élise Pampanay ainsi que l'ensemble de l'équipe éditoriale de la revue Frontière·s pour l'accueil de cet article et leur accompagnement dans le processus de publication. Je remercie également le·la relecteur·rice anonyme pour ses observations et corrections qui ont considérablement enrichi cet article. Je remercie le Dumbarton Oaks et George Lau pour m'avoir autorisée à publier leurs photographies et enfin, un grand merci à Régine Badin pour le travail de relecture et de correction.

Introduction : dualité et fluidité du genre

Dans le monde andin, la relation homme-femme, masculin-féminin, est entendue comme le rapprochement de deux forces duelles réciproquement complémentaires. Ainsi ces deux forces dynamiques peuvent à la fois s'opposer, interagir et se compléter de manière simultanée, l'une ne pouvant exister sans l'autre[1]. La conception andine de la dualité du genre et du sexe a pourtant longtemps été perçue comme un principe strictement binaire et invariable par la culture occidentale. Sous ce prisme, seule la composante opposition-différence était alors considérée, la part de complémentarité et de symbiose étant, elle, reniée et l'essence même de la dualité andine ainsi altérée. Cependant, les recherches récentes portées sur le genre, comme illustrées par la thèse doctorale de Sarahh Scher qui porte précisément sur l'ambiguïté du genre dans l'iconographie mochica[2], montrent bien que, pour ces populations, sexe et genre sont considérés comme un continuum de possibilités ne se limitant pas à la seule dichotomie masculin-féminin[3]. Elles nous invitent à nous pencher davantage sur les possibilités qu'offre cette conception fluide et dynamique du genre et à les prendre en compte dans l'analyse et la restitution du passé des sociétés préhispaniques. C'est aussi ce que propose notre étude à travers le cas des sculptures en pierre façonnées par la société recuay entre 100-700 après le début de notre ère dans la région nord centrale du Pérou. Ces sculptures andines préhispaniques – caractérisées par la présence de certains personnages aux attributs sexuels visibles ou non, mais toujours représentés dans des postures particulières et parés de certains accessoires et ornements ambivalents – semblent révéler une iconographie qui va au-delà de la simple représentation d'hommes et de femmes. Ces figures sculptées ont pourtant été jusqu'à présent considérées comme des personnages soit masculins soit féminins[4]. Cette caractérisation a longtemps reposé sur une vision stéréotypée du genre selon laquelle certains éléments de parure et attributs étaient entendus comme relevant exclusivement du masculin et d'autres uniquement du féminin. En 2014, Alexandra Cromphout réalise une étude sur l'archéologie du genre chez les Recuay qui, pour la première fois, se détache des considérations du passé[5]. En réexaminant certains éléments iconographiques qui étaient jusqu'ici considérés « comme féminins », elle propose une nouvelle classification des figures anthropomorphes et en conclut que l'imagerie sculpturale est majoritairement composée de personnages masculins.

Notre étude, qui tire son origine d'un travail de doctorat réalisé en 2019, invite quant à elle à comprendre la représentation de certains individus sexués et d'autres non, comme un véritable choix des Recuay[6]. Plutôt que d'attribuer une catégorisation sexuelle forcée à ces figures, nous proposons une nouvelle réflexion sur la manière dont la fluidité de genre intervient au sein de l'iconographie pour tenter de lever le voile sur l'essence de ces figures. Pour ce faire, cette étude présente une analyse minutieuse, rendue possible par le recensement d'un nombre important de sculptures effectué entre 2014 et 2019[7]. Des 521 sculptures enregistrées présentant une figure anthropomorphe, 9 sont illustrées dans ce travail. Cette contribution fait également intervenir les données de contexte recuay et, lorsque cela s'avère pertinent, elle puise dans les sources ethno-historiques des XVI-XVII[e] siècles et ethnographiques amérindiennes afin de nous permettre de mieux appréhender la mutabilité du sexe et du genre au sein de l'idéologie andine.

1 Dean 2001, p. 148 ; Platt 1978, p. 1092 ; Venturoli 2012, p. 6.
2 Scher 2010.
3 Dean 2001 ; Gómez Suárez 2010, p. 2389-2393 ; Horswell 2005, p. 2 ; Isbell 1997 ; Rosïng 1997.
4 Bennett 1946, p. 108 ; Lau 2006, p. 239-240 et 2011, p. 161 et 199 ; Orsini 2007, p. 122 ; Schaedel 1948, p. 67-71.
5 Cromphout 2014.
6 Moretti 2019, vol. 1, p 373-480.
7 Ce recensement a donné lieu à la création d'une base de données pour le matériel culturel recuay. Le corpus des sculptures, issu de cette base de données, est visible dans Moretti 2019, vol. 2, p. 1-902.



Cadre culturel et chronologique de la société recuay

La société recuay se développe sur un vaste territoire de la région montagneuse nord centrale du Pérou correspondant à l'actuelle sierra d'Áncash, approximativement entre 100 et 700 après le début de notre ère. Les Recuay partagent avec leurs contemporains Mochica, Nasca et Tiahuanaco, une culture matérielle variée, composée d'objets en céramique, pierre, métal et matériel organique. La céramique cérémonielle en kaolin et la sculpture anthropomorphe en pierre constituent cependant les principaux témoins culturels recuay. Leurs sculptures, façonnées à partir d'un unique bloc de pierre, répondent à une maîtrise technique où les pierres choisies étaient aussi variées que les formes créées. Les roches magmatiques étaient les plus utilisées, notamment les andésites, dacites, granites, granodiorites et trachytes. Elles étaient travaillées soit en ronde bosse, soit en relief, les Recuay privilégiant certaines pierres en fonction de la forme qu'ils voulaient leur donner[8]. Les sculptures en ronde bosse sont des statues, statuettes, figurines, têtes-tenons et corps-tenons. Les trois premières diffèrent uniquement par la taille et les deux dernières ont l'arrière prolongé par une partie saillante, le tenon, leur permettant d'être insérées dans les murs de construction. Les sculptures en relief sont l'ensemble des dalles sculptées (panneaux quadrangulaires ou rectangulaires) généralement en bas-relief. Le style des sculptures recuay se distingue des trois autres grandes traditions sculpturales andines préhispaniques, Chavin, Tiahuanaco et Inca, par son répertoire figuratif plus limité, un aspect des figures plus stylisé et une composition plus simple. L'anthropomorphisation des personnages est également une de leurs caractéristiques qui rompt avec les figures anthropozoomorphes de leur prédécesseur Chavin. Le style recuay permet finalement une lecture assez claire de l'imagerie représentée ; seul le mauvais état de conservation des sculptures complique souvent l'identification des éléments iconographiques.

Contrairement à Chavin ou Tiahuanaco pour lesquels la présence de sculpture se limitait aux grands centres cérémoniels, les Recuay utilisaient également leurs sculptures dans de petits centres politico-religieux ou des villages[9]. À Chinchawas, site de la cordillère Noire abritant le plus grand nombre de sculptures recuay connues, les données de contexte indiquent qu'elles étaient associées à des espaces et édifices à caractère cérémoniel, funéraire et résidentiel[10]. Les nombreux restes d'ossements de camélidés, de céramiques cassées et de dépôts d'offrande retrouvés dans certains de ces espaces témoignent de la réalisation de grands festins cérémoniels en ces lieux[11]. George Lau suggère que ces cérémonies étaient organisées par les dirigeants locaux de la communauté en l'honneur de leurs ancêtres afin d'asseoir leur notoriété et de légitimer leur pouvoir[12]. Les sculptures anthropomorphes auraient, quant à elles, servi à personnifier l'ancêtre au cours de ces évènements et, en tant que support durable, à magnifier quotidiennement le pouvoir politique des dirigeants[13]. Sur ce site, la valeur sociale des sculptures est également soulignée par le fait que leur production et leur utilisation se seraient maintenues sur plusieurs centaines d'années, alors même que d'autres éléments typiquement recuay disparaissaient, comme la céramique cérémonielle en kaolin, ou se transformaient, en particulier les pratiques d'inhumation[14]. Ces changements s'opèrent au moment où l'influence Huari s'intensifie dans sierra d'Áncash, soit à partir de 600-700 après le début de notre ère[15].

Sexes et genres

Problème de définitions

À l'heure où les biologistes débattent du nombre de sexes existant dans l'espèce humaine et où les sociologues s'interrogent sur le nombre de genres présents dans nos différentes sociétés[16], il est difficile de se cantonner aux seules définitions du sexe biologique et du genre que nous donnent certains dictionnaires classiques. Elles définissent le premier comme un « caractère physique permettant de distinguer, dans chaque espèce, les individus mâles des individus femelles[17] », et le deuxième comme un « ensemble de traits com-

8 Moretti et Litschi (à paraître).
9 Lau 2006, p. 189 et 2011, p. 159.
10 Lau 2006, p. 233 et 2016 p. 117.
11 Lau 2002 et 2006, p. 233.
12 Lau 2001, p. 138 et 2002, p. 298.
13 Lau 2002, p. 138 et 2006, p. 240
14 Lau 2006, p. 234.
15 Lau 2011, p. 256-259 et 2012, p. 27.
16 Voir par exemple l'article intitulé « Combien y a-t-il de sexe ? » paru sur le journal du CNRS en 2016, disponible sur https://lejournal.cnrs.fr/articles/combien-y-a-t-il-de-sexes [consulté en septembre 2021].
17 Définition du « sexe » dans le dictionnaire Larousse.



muns à des êtres ou à des choses caractérisant et constituant un type, un groupe, un ensemble[18] ». Ces définitions excluent des millions d'individus ne correspondant pas exactement aux typologies mâle et femelle et ne prennent pas en compte les spécificités et l'individualité de chacun. Le sexe et le genre sont aussi souvent considérés comme deux principes différents relevant, pour le premier, de la sphère de la réalité biologique et, pour le second, du domaine du comportement social[19]. Comme l'indique la biologiste Joëlle Wiels dans ses travaux, l'idéologie patriarcale qui imprègne la plupart des sociétés a longuement influencé les études sur le sexe et la détermination de celui-ci entre les années 1960 et 1990[20]. Au cours de cette période s'est installée l'idée que le sexe femelle était un sexe « par défaut », favorisant ainsi les recherches scientifiques portant sur les facteurs biologiques déterminant l'organisme mâle[21]. Aujourd'hui, des critères génétiques, hormonaux et anatomiques, c'est-à-dire autres que reproducteurs, sont pris compte pour comprendre l'hypercomplexité des mécanismes impliqués dans la détermination du sexe biologique.

La manière de percevoir les sexes dépend donc du contexte social et culturel du moment et influence de ce fait la manière de les étudier, montrant ainsi à quel point le sexe n'est pas seulement une réalité biologique, mais est aussi, tout autant que le genre, une construction sociale.

Le troisième genre dans les Amériques

Comme le souligne Gilbert Herdt dans l'introduction de son livre intitulé *Third Sex, Third Gender,* certains individus, à certains moments et à certains endroits, transcendent les catégories du masculin et du féminin[22]. La figure du *berdache* est probablement l'exemple le plus populaire de l'existence d'un troisième genre au sein des peuples amérindiens d'Amérique du Nord[23]. Herdt précise que ce qu'il entend par « troisième genre » est l'ensemble des possibilités genrées qui transcendent le dimorphisme sexuel ; le chiffre « trois » étant choisi pour rompre avec la binarité du genre et non pour expliquer qu'il existerait trois genres au lieu de deux[24]. Will Roscoe explique que *berdache* est un terme général utilisé pour désigner des hommes et des femmes amérindiens adoptant les pratiques et portant les habits du sexe opposé[25]. Employé également comme synonyme de « hermaphrodite », « sodomite », « efféminé », par les chroniqueurs de l'époque coloniale et de « homosexuel » et « transsexuel » par certains ethnographes du XIXe siècle, le mot *berdache* est devenu un mot « fourre-tout » à connotation historique largement controversée[26]. En réalité, le *berdache* n'était pas intersexué, mais devenait temporairement femme ou homme par le biais de l'apparence et de la réalisation d'activités normalement effectuées par l'autre sexe. L'intersexuation, qui se manifeste dans les sociétés humaines par la coexistence de caractères sexuels mâles et femelles a notamment été observée par Bernard Saladin d'Anglure chez les Inuits. Il précise que dans certaines régions de leur territoire, comme le sud de l'Alaska, les cas d'intersexualité génétique, ou de « transsexualisme périnatal » comme il les nomme, apparaîtraient avec une fréquence dix fois plus élevée que dans les populations caucasiennes[27]. Cette transsexualité périnatale est également au cœur des croyances inuites puisque ces populations pensent que certains fœtus qu'ils appellent *sipiniit* ont changé de sexe à la naissance[28].

À travers l'exemple des « *berdache* » et des nouveau-nés *sipiniit*, il apparaît que la présence d'individus sexuellement ambivalents, travestis ou autres, relève de la normalité au sein de certaines cultures amérindiennes ; ces genres « autres » y étant parfaitement acceptés et intégrés. Cela semble correspondre à leur manière de considérer le masculin et le féminin comme des entités duelles capables de s'entremêler ; sans cette dualité, le croisement entre ces deux pôles n'aurait pas lieu d'être[29], ni pour les « *berdaches* » ni pour les *sipiniit*. Cette conception de la dualité, une dualité mouvante qui traverse les « catégories » de genre, nous la retrouvons également dans l'idéologie d'autres sociétés amérindiennes, plus au sud.

18 Définition du « genre » dans le dictionnaire Larousse.
19 Ardren 2007, p. 5, Gero 1999, p. 23.
20 Wiels 2015.
21 Wiels 2015, p. 42.
22 Herdt 1993, p. 21.
23 Roscoe 1993 ; Horswell 2003, p. 25-69 et 2005.
24 Herdt 1993, p. 21.
25 Roscoe 1993, p. 9.
26 Roscoe 1993, p. 9-10 ; Hérault 2010, p. 337-360. Dans cette étude, le terme « *berdache* » est employé entre guillemets de façon à signaler qu'il doit être uniquement entendu dans le contexte de signification que lui confère Roscoe.
27 Saladin d'Anglure 2012, p. 204.
28 Saladin d'Anglure 2004, p. 168 et 2012, p. 203.
29 Scher 2010, p. 108.



Le troisième genre dans les Andes

Certaines fêtes rituelles, qui puisent leur origine dans les temps préhispaniques et continuent d'être pratiquées aujourd'hui sur le territoire andin, mettent en scène un ou plusieurs participants hommes endossant des habits traditionnels féminins comportant toujours deux éléments indissociables – un châle appelé *manto* et une ou plusieurs épingles permettant de le maintenir – éléments sur lesquels nous reviendrons ultérieurement. Ce travestissement a lieu par exemple lors de la cérémonie du *mujonomiento* qui se déroule chaque année à Chinchero près de Cusco[30]. Il se produit également pour la danse *huanca* originaire de la selva nord-ouest du Pérou[31], ou encore à l'occasion de la danse traditionnelle d'Arequipa, le *wititi*[32]. Il est intéressant de constater l'analogie entre cet homme habillé en femme et le « *berdache* ». C'est en effet au cours de ces évènements que l'homme, tout en restant homme, devient aussi temporairement femme et crée une sorte de troisième genre qui, occupant un espace intermédiaire entre les deux sexes, a le pouvoir de basculer de l'un à l'autre. La liminalité se ressent également dans les contextes rituels au sein desquels ce troisième genre opère puisque ces trois cérémonies se déroulent à des périodes marquant une étape de transition. Celle du *wititi* est exécutée à l'arrivée de la saison des pluies, la danse *huanca* est connue dans la région d'Aija pour commémorer chaque année la création de la ville éponyme. La cérémonie du *mujonomiento* est quant à elle une course rituelle annuelle qui permet de réactualiser symboliquement les limites territoriales de chaque communauté voisine de Chinchero. La liminalité transparaît aussi dans les danses réalisées par les travestis au cours de ces cérémonies. Julian Carter dans son étude « Embracing Transition, or Dancing in the Folds of Time » considère la transition entre les genres comme quelque chose de fluide et de non linéaire où, comme dans la transition chorégraphique, plusieurs oscillations peuvent se succéder, coexister et refluer[33]. Ainsi, le procédé chorégraphique permettant de passer de manière fluide d'un mouvement à un autre peut être transposé au processus de changement de genre dans les danses rituelles où chaque geste exécuté par l'homme habillé en femme permet à ce troisième corps, fluide, de passer d'un genre à l'autre.

Le troisième genre dans l'iconographie andine préhispanique

Des personnages à la sexualité ambivalente font parfois leur apparition dans l'imagerie andine préhispanique ; leur présence pourrait indiquer là aussi une volonté de représenter ce genre autre, qui n'est ni complètement masculin ni entièrement féminin. Les études qui examinent l'éventuelle présence de ce troisième genre en iconographie restent encore peu nombreuses au regard des autres sur le sexe et le genre[34]. Sarah Scher est l'une de ces chercheuses : au travers du « pouvoir des habits », elle propose dans sa thèse une étude sur les différences et les ambiguïtés de genre représentées dans l'idéologie et l'iconographie mochica. Elle y explique que le mélange de vêtements et d'éléments de parure à la fois masculins et féminins sur un même personnage est un signe de son caractère ambivalent[35]. L'absence d'attributs sexuels et la sexualité double, dans le cas d'une représentation conjointe des deux sexes, sont également deux autres indices majeurs qui se dégagent de son étude et permettent de discerner une éventuelle fluidité du genre[36] ; c'est précisément ce que nous rencontrons dans l'iconographie des sculptures recuay.

Le cas des sculptures recuay : études antérieures sur le sexe et le genre

Julio Tello, père de l'archéologie péruvienne, est le premier à proposer une analyse de l'iconographie des statues anthropomorphes recuay qu'il découvre au cours de ses expéditions dans la région d'Aija[37]. Dans son étude de 1923, il classe en « hommes » et en « femmes » des statues qui représentent pourtant des personnages anthropomorphes sans attributs sexuels apparents. Le chercheur les identifie grâce à des attributs de parure distincts, employant ainsi une méthode d'analyse qui sera également utilisée des années plus tard par Raphael Reichert et Joan Gero pour la céramique. Si aux travaux de Tello ont succédé quelques études portant sur le sexe et le genre des figures représentées en sculpture, la plupart des chercheurs ont repris la classification du pionnier péruvien[38]. Ce n'est que récemment, dans la thèse d'Alexandra Cromphout, puis dans la nôtre, que ces précédentes analyses iconographiques commencent à être interrogées[39]. En remettant en question

30 Paul 1990, p. 19-20.
31 Antúnez de Mayolo 1935, p. 348-350.
32 Hernández Macedo 2015, p. 24.
33 Carter 2013, p. 2.
34 Artzi 2019, p. 73.
35 Scher 2010, p. 74.
36 Scher 2010, p. 116-118.
37 Tello 1923, p. 237-241.
38 Bennett 1946, p. 108 ; Lau 2006, p. 239-240 et 2011, p. 161, 199 ; Orsini 2007, p. 122 ; Schaedel 1948, p. 67-71.
39 Cromphout 2014.



près d'un siècle de conviction, Cromphout propose non seulement une réflexion nouvelle sur la différenciation homme-femme des personnages sculptés recuay, mais rompt aussi avec les préjugés sur ce qui doit être considéré comme féminin ou masculin. Elle démarre son étude en tenant compte des différents éléments iconographiques qui caractérisent les figures explicitement masculines (ornements, vêtements, etc.). Elle compare ensuite ces éléments avec ceux des personnages sans organes génitaux[40] et en conclut que les personnages sans attributs sexuels, mais portant au moins un ornement identique à celui de la figure explicitement masculine, sont également des hommes[41]. L'idée que nous développons est qu'il semble plutôt y avoir une volonté de ce peuple de créer une équivoque autour du sexe et du genre des personnages. Cette ambiguïté est perceptible dans la représentation de ces figures sexuées et « asexuées »[42] et d'autant plus lorsqu'elles portent des ornements et attributs identiques.

L'existence de figures bisexuées dans la sculpture recuay

Le monolithe de Keka Marca

Le monolithe de Keka Marca est une dalle verticale sculptée en bas-relief sur une seule face et sur laquelle est représenté un personnage anthropomorphe aux attributs sexuels à la fois féminins et masculins (fig. 1). C'est au cours d'une mission de reconnaissance archéologique dans la région de Huaraz, département d'Áncash, que Julio Tello accompagné de deux étudiants nord-américains, Richard Cross et Cornelius Van Schaack Roosevelt, a fortuitement découvert le 3 août 1934 une sculpture recuay sur le site de Keka Marca[43]. Cette dalle sculptée, aujourd'hui disparue[44], nous est parvenue grâce à une photographie prise par Cross le jour de sa découverte. Celle-ci nous offre une occasion unique d'observer un individu sculpté, représenté mains levées, jambes et bras fléchis et écartés. Il porte un couvre-chef de type turban ainsi que des ornements d'oreille concentriques. Les yeux et la bouche sont ouverts et les dents apparentes. Si ces éléments de parure et ces traits physiques de la tête sont particulièrement récurrents dans l'iconographie des sculptures recuay, les attributs sexuels féminins



Figure 1. Bas-relief recuay d'un personnage bisexué
Dimensions : H.243 L.91 P.30 (cm). Provenance : site archéologique de Keka Marca, Pérou (disparu aujourd'hui)
Cliché : R. Cross. Source : © Dumbarton Oaks, Pre-Columbian Collection, Washington, DC, archives photographiques, n° inv. PC.S.1985.R.P270. http://museum.doaks.org/objects-1/info/30196

40 Cromphout 2014, p. 123.
41 Cromphout 2014, p. 193.
42 Le terme « asexué » est utilisé par commodité de lecture pour désigner les personnages représentés sans organes génitaux, et ce, sans lui donner aucune autre connotation que celle-ci.
43 Proulx s.d., p. 21 ; Van Schaack Roosevelt 1935, p. 32-36.
44 D'après Steven Wegner (2014, p. 4) le monolithe aurait disparu du site lors de la puissante inondation qui ravagea Huaraz et ses alentours le 13 décembre 1941.



Figure 2. Bas-relief recuay d'un personnage en apparence bisexué accompagné de deux félins
Dimension : H.66 L.128 (cm). Provenance : Site archéologique de Chinchawas, Pérou (disparu aujourd'hui)
Cliché : G. Lau

clairement identifiables le sont moins ; la poitrine est représentée par deux cercles au niveau des aisselles et le sexe féminin par une forme ovoïde verticale bien reconnaissable[45]. Le sexe masculin, quant à lui, est plus difficile à discerner en raison de l'effacement des motifs sur cette partie inférieure de la sculpture, mais il est tout de même perceptible, en érection, au-dessus du sexe féminin. Bien qu'il ne soit malheureusement plus possible de vérifier l'ensemble de ces éléments de visu, le monolithe de Keka Marca semble bien représenter une figure anthropomorphe androgyne. C'est d'ailleurs ce que décrit Tello lorsqu'il regarde la sculpture pour la première fois : « *A god with hands upraised and apparently bisexual*[46]. »

La position de « fertilité »

Cette position des bras et jambes écartés de la figure de Keka Marca est récurrente sur les bas-reliefs recuay découverts par George Lau à Chinchawas (fig. 2). Dans cette posture, les personnages sculptés possèdent une petite encoche verticale que Lau interprète comme la représentation du sexe féminin[47] alors que Cromphout suggère qu'elle serait plutôt engendrée par l'écartement des jambes des personnages[48]. Il est toutefois intéressant de remarquer que cette fente peut apparaître simultanément avec le sexe masculin, ce dernier vient alors se positionner juste au-dessus, rappelant ainsi fortement l'iconographie de la sculpture de Keka Marca. L'encoche verticale associée au sexe masculin crée alors une apparente incohérence engendrant un doute sur l'identité sexuelle. Les personnages au ventre bien arrondi, positionnés bras et jambes écartés, ne sont pas propres au répertoire iconographique recuay puisqu'ils se retrouvent également dans de nombreuses autres traditions andines préhispaniques. Sur le site de Pajatén dans la forêt péruvienne, des figures sont disposées en frise dans cette position particulière sur les murs extérieurs des édifices circulaires ; d'autres encore sont représentées en bas-relief sur des blocs de pierre insérés dans les murs de ces mêmes édifices[49]. Kauffmann Doig, qui réalisa plusieurs missions archéologiques dans la région, considère les personnages du Pajatén comme des êtres surnaturels de sexe féminin, voire comme des femmes en position d'accouche-

45 La représentation de la poitrine dans l'iconographie recuay est quasi inexistante. À notre connaissance, elle apparaît uniquement sur le monolithe de Keka Marca en sculpture et sur une céramique conservée à l'Ethnologisches Museum de Berlin (VA 4855) et illustrée dans Moretti 2013, vol. 1, fig. 41 et vol. 2, fig. 300 et 2017, fig. 6.
46 Proulx s.d., p. 21.
47 Lau 2006, p. 200 et 239.
48 Cromphout 2014, p. 175-176.
49 Bonavia 1968, p. 28 ; Pimentel et Church 2018, p. 266.





Figure 3. Deux statues recuay de personnages sans organes génitaux
Musée archéologique d'Áncash « Augusto Soriano Infante », Huaraz, Pérou
Ces personnages possèdent des caractéristiques morphologiques et des éléments de parure identiques à ceux des personnages dotés d'organes génitaux masculins illustrés en fig. 6.
1. Personnage recuay assis en tailleur. Dimensions : H.72 L.48 P.145 (cm). Provenance inconnue
2. Personnage recuay assis jambes repliées sur la poitrine, mains sur les genoux. H.66 L.44 P.31 (cm). Provenance inconnue
Clichés : A. Moretti



Figure 4. Statue recuay vêtue
Casa-museo Santiago Antúnez de Mayolo, Aija, Pérou.
Provenance : Région d'Aija
Cliché : A. Moretti



Figure 5. Fragment de tissu recuay
Metropolitan Museum of Art, New York, inv. 30.16.7 (domaine public). Source : https://www.metmuseum.org/art/collection/search/307994





Figure 6. Deux statues recuay de personnages avec organes génitaux masculins
Ces personnages possèdent des caractéristiques morphologiques et des éléments de parure identiques à ceux des personnages sans organes génitaux illustrés en fig. 3. **1.** Personnage recuay assis en tailleur, les mains sur les genoux. Provenance : Batan (Huaraz) **2.** Personnage recuay assis, jambes repliées sur la poitrine et mains sur les genoux. Provenance inconnue
Musée archéologique d'Áncash « Augusto Soriano Infante », Huaraz, Pérou
Clichés : A. Moretti

ment[50]. En Colombie, des personnages similaires sont représentés mains levées et jambes écartées sur des appliques pectorales tairona, le sexe masculin parfois représenté en érection. Dans le monde méso-américain, cette position est associée à l'imagerie mythique de certaines divinités aztèques telle que Tlazolteotl, déesse de l'enfantement et du péché de chair de laquelle naît parfois un enfant, ou encore de Xochipilli, dieu de l'amour et des arts, duquel jaillissent des serpents. Le principe de fertilité, qui relève à la fois de l'aptitude de l'homme et de la femme à procréer, semble s'exprimer dans ces traditions préhispaniques par un personnage à la sexualité mixte représenté dans une attitude rappelant la femme en position d'accouchement.

L'existence de figures asexuées dans la sculpture recuay

Dans la tradition sculpturale recuay, de nombreux personnages anthropomorphes sont représentés sans attributs sexuels apparents (fig. 3). Pourtant, depuis le début de l'archéologie péruvienne jusqu'à récemment, ces personnages asexués ont souvent été perçus comme étant des hommes ou des femmes, reconnaissables par le port d'attributs spécifiques à chaque sexe[51]. Ainsi, des personnages portant des couvre-chefs ornés de motifs de mains et de pieds humains, des ornements d'oreille et des accessoires de guerre tels que des masses d'arme, des boucliers et des têtes-trophées, ont été classés dans la catégorie « homme » tandis que ceux aux cheveux longs, coiffés d'une sorte de diadème disposé autour de la tête et privés d'attributs guerriers ont souvent été considérés comme des femmes (fig. 4). En réalité, et comme le souligne également Alexandra

50 Kauffmann Doig 1993, p. 523.
51 Voir note 38 et Tello 1923, p. 237-241, 1929, p. 76-83 et 1930, p. 279-282.



Figure 7. Rapprochement entre un personnage avec organes génitaux masculins et un personnage sans attributs sexuels
Les deux portent des ornements et accessoires identiques et sont représentés assis, jambes repliées.
1. Dimensions : H.75 L.35 P.27 (cm). Provenance : Checta (Lima) **2.** Dimensions : H.94 L.42 P.28 (cm). Provenance inconnue
Musée archéologique d'Áncash « Augusto Soriano Infante », Huaraz, Pérou
Clichés : A. Moretti.

Cromphout dans sa thèse, cette catégorisation des figures asexuées, acceptée et réutilisée au fil du temps, a été élaborée sur la base de cette vision occidentalisée de la construction du genre, binaire et immuable[52]. Le paradigme stéréotypé des « choses des hommes » et des « choses des femmes » a été transposé à l'étude des populations andines sans qu'il y ait une véritable corrélation entre ce modèle et la pensée préhispanique.

Les personnages recuay portent toujours des ornements (couvre-chef, ornements d'oreilles, parure de cou) et des accessoires (boucliers, masses d'arme, têtes-trophées, etc.) qui mettent en évidence leur statut social élevé, mais la grande majorité d'entre eux ne présentent pas de signe visible du port d'un vêtement (fig. 3 et 6). Comme cela a été démontré dans nos précédents travaux, ornements et accessoires ne permettent pas – à eux seuls – de distinguer les figures « asexuées » de celles explicitement sexuées ni de les classifier[53] (fig. 7). Une catégorie de sculptures originaires de la région d'Aija dans la cordillère Noire se démarque pourtant des autres représentations sexuées et « asexuées » par la présence d'éléments iconographiques inédits signalant le port de vêtements (fig. 4). Des motifs d'oiseaux et de têtes circulaires à partir desquelles se déploient des appendices céphaliques s'inscrivent et se répètent dans le dos, sur les côtés et autour de la taille des personnages, faisant écho à ceux qui s'inscrivent sur les habits des personnages représentés en céramique[54] et sur l'un des rares textiles recuay connus, conservé au Metropolitan Museum of Art de New York (fig. 5). Ces figures sculptées sont également représentées portant une sorte de plaque rectangulaire dans le dos à laquelle sont reliés deux éléments oblongs identiques déposés sur chaque épaule. En raison de leur forme, leur em-

52 Cromphout 2014, p. 107 ; Moretti 2019, p. 379 et sous presse.
53 Moretti 2019, vol. 1, p. 441-444.
54 Voir par exemple la céramique recuay VA 4742 de la collection Macedo conservée à l'Ethnologisches Museum de Berlin : http://www.smb-digital.de/eMuseumPlus?service=ExternalInterface&module=collection&objectId=4833&viewType=detailView [consulté en juin 2021].



placement et leur indissociabilité, nous pensons que ces attributs font référence à des éléments de parure ayant réellement existé, à différentes époques, dans le monde matériel des Recuay et dans d'autres sociétés andines. Leur analyse détaillée réalisée dans nos précédents travaux[55] amène à les interpréter comme la représentation d'éléments portés par les travestis à l'occasion de certaines fêtes rituelles ainsi que nous l'avons vu plus haut. Il s'agit du *manto*, appelé *lliclla* en quechua[56], et de deux épingles, appelées *tupu* ou *ttipqui*[57], reposant sur chaque épaule et destinées à maintenir ce *manto*. Ces épingles, façonnées en cuivre ou en or, sont connues en archéologie (fig. 8) et apparaissent dans différents contextes culturels préhispaniques allant du Formatif jusqu'à l'époque inca (1800 av.-1533 apr. J.-C.)[58]. Leur utilisation, avec le *manto*, est également renseignée dans les chroniques espagnoles pour l'époque inca[59]. Ces sources révèlent qu'il s'agissait d'un vêtement typiquement féminin et qu'il constituerait de ce fait un véritable ornement social permettant de définir et de distinguer le genre féminin. Encore aujourd'hui, le *manto* et l'épingle sont portés par les femmes de certaines sociétés andines[60] faisant de ce vêtement une sorte de symbole de continuité culturelle panandine[61]. Le *manto* et l'épingle, comme nous l'avons vu précédemment, peuvent cependant être occasionnellement portés par des hommes lors de certaines fêtes traditionnelles andines. Ce vêtement typiquement féminin, de surcroît porté par un homme, renfermerait une essence à la fois féminine et masculine. Le fait qu'il soit représenté en sculpture serait significatif d'une volonté de suggérer un genre autre, fluide, ni complètement masculin, ni entièrement féminin.



Figure 8. Variété d'épingles recuay en métal
Musée archéologique d'Áncash « Augusto Soriano Infante », Huaraz, Pérou. Provenance inconnue
Clichés : A. Moretti

Conclusion : ambiguïté sexuelle et mélange des genres dans la sculpture recuay

Représenter des personnages « asexuées » aux côtés de figures sexuées génère une ambiguïté. Si les attributs et les ornements participent habituellement à la constitution et à la différenciation des genres, et doivent de ce fait lever toute équivoque, cela semble rarement se produire dans l'iconographie des sculptures recuay. Au contraire, la présence du *manto* et de l'épingle suggérant la fluidité du genre sur certaines sculptures sans sexe apparent, de même que le port d'ornements identiques représentés à la fois sur la figure explicitement sexuée et sur celle sans attributs sexuels, contribuent à la renforcer. Cette ambiguïté s'observe également sur les bas-reliefs représentant des personnages aux bras et jambes écartés, où cette position considérée comme celle de l'accouchement ou de la « fertilité » peut être associée tant au sexe masculin que féminin. Enfin, la fente verticale représentée entre les jambes de certains personnages induit tout autant une confusion sexuelle voulue lorsqu'elle y figure accompagnée du sexe masculin.

Cette ambiguïté s'estompe pourtant dès lors que nous considérons les personnages anthropomorphes recuay comme fortement imprégnés d'une essence à la fois masculine et féminine. Ce mélange des genres existe en iconographie recuay puisqu'il est explicitement représenté à travers le personnage bisexué de la

55 Voir Moretti 2019, p. 459-473 et sous presse.
56 Pour l'étymologie du mot, voir González Holguín, *Vocabulario*, p. 358.
57 Pour l'étymologie des deux mots, voir González Holguín, *Vocabulario*, p. 224 et 227.
58 Voir par exemple les découvertes de Aponte 2000, p. 91 ; Bernuy Quiroga 2008, p. 60 ; Grieder 1978, p. 119-131.
59 Voir Guamán Poma de Ayala, *Nueva corónica*, vol. 1, p. 32-33.
60 Par exemple des femmes tupe (province de Yauyos, Pérou) qui conservent encore certaines pratiques ancestrales. Vetter Parodi et MacKay Fulle 2008, p. 279.
61 Sagárnaga Meneses 2007, p. 84.



sculpture de Keka Marca ; cependant, il est le plus souvent sous-entendu et dissimulé au sein même de l'iconographie, dans la position adoptée par les personnages ou le port d'ornements et d'attributs particuliers. Le cas des sculptures d'Aija – par la présence du *manto* et de l'épingle – fournit un bel exemple de cet entremêlement du masculin et du féminin.

Le principe de dualité complémentaire des genres et des sexes est une composante essentielle de l'idéologie andine et sa place dans l'iconographie n'est pas surprenante. Nos conclusions suggèrent qu'il s'inscrit sur les sculptures recuay de manière tout à fait particulière au travers de personnages complexes et ambigus qui sortent des classifications traditionnelles auxquels ils ont souvent été soumis. Imprégnées du double principe masculin et féminin, ces figures à la sexualité entremêlée se situent au-delà de la frontière binaire du genre.

Bibliographie

Sources anciennes

González Holguín D., *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Qquichua, o del Inca*, Lima, Francisco del Canto, 1608.

Guamán Poma De Ayala F., *Nueva corónica y buen gobierno*, éd. G.Y. Pease, Caracas, Biblioteca Ayacucho 75/1, 1980.

Travaux

Antúnez De Mayolo S. 1935, « Las ruinas de Tinyash », *Revista de la Escuela Nacional de Artes y Oficios* 5, p. 345-364.

Aponte D. 2000, « La vestimenta femenina en la Costa Central del Perú durante el Período Intermedio Tardío », *Estudios Atacameños* 20, p. 91-101.

Ardren T. 2007, « Studies of Gender in Prehispanic Americas », *Journal of Archaeological Research* 16/1, p. 1-35.

Artzi B.-A. 2019, « La arqueología andina y las teorías de género y queer: Una propuesta de cómo entrelazarlas », *in* M. Curatola Petrocchi (dir.), *El estudio del mundo andino*, Lima, p. 73-85.

Bennett W.C. 1946, « The Archaeology of the Central Andes », *in* J.H. Steward (éd.), *Handbook of the South American Indians, Volume 2: The Andean Civilization*, Washington, p. 61-148.

Bernuy Quiroga J. 2008, « El periodo lambayeque en San José de Moro: patrones funerarios y naturaleza de la ocupación », *in* L.J. Castillo Butters, H. Bernier, G. Lockard et J. Rucabado Yong (éd.), *Arqueología mochica: nuevos enfoques*, Lima, p. 53-65.

Bonavia D. 1968, *Las ruinas del Abiseo*, Lima.

Carter J. 2013, « Embracing Transition, Dancing in the Folds of Time », *in* S. Stryker et A. Aizura (éd.), *The Transgender Studies Reader* 2, New York, p. 130-143.

Cromphout A. 2014, *Gender Archaeology in Ancient Peru: A Case Study among the recuay*, thèse de doctorat, université libre de Bruxelles (inédit).

Dean C. 2001, « Andean Androgyny and the Making of Men », *in* C.F. Klein et J. Quilter (éd.), *Gender in Pre-Hispanic America*, Washington, p. 143-182.

Gero J. 1999, « La iconografía recuay y el estudio de género », *Gaceta Arqueológica Andina* 25, p. 23-44.

Gómez Suárez Á. 2010, « Etnicidad y tercer género », *XIV Encuentro de Latinoamericanistas Españoles: congreso internacional, Septembre 2010*, Saint-Jacques-de-Compostelle, p. 2385-2399.

Grieder T. 1978, *The Art and Archaeology of Pashash*, Austin.

Hérault L. 2010, « Transgression et désordre dans le genre : les explorateurs français aux prises avec les “berdaches” amérindiens », *Etnográfica. Revista do Centro em Rede de Investigação em Antropologia* 14/2, p. 337-360.

Herdt G. 1993, « Introduction: Third Sexes, Third Genders », *in* G. Herdt (éd.), *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, Princeton, p. 21-82.

Hernández Macedo M.Á. 2015, « Danza del Wititi: Identidad y Memoria del Valle del Colca, Patrimonio Cultural Inmaterial de la Humanidad », *Gaceta Cultural del Perú* 52, p. 22-25.

Horswell M.J. 2003, « Toward an Andean Theory of Ritual Same-Sex Sexuality and Third-Gender Subjectivity », *in* P. Sigal (éd.), *Infamous Desire: Male Homosexuality in Colonial Latin America*, Chicago-Londres, p. 25-69.

Horswell M.J. 2005, *Decolonizing the Sodomite: Queer Tropes of Sexuality in Colonial Andean Culture*, Austin, p. 156-157.



Isbell B.-J. 1997, « De inmaduro a duro: lo simbólico femenino y los esquemas andinos de género », *in* D.Y. Arnold (éd.), *Más allá del silencio. Las fronteras del género en los Andes*, La Paz, p. 253-300.

Kauffmann Doig F. 1993, *Perù: atto primo*, Venise.

Lau G.F. 2001, *The Ancient Community of Chinchawas: Economy and Ceremony in the Northern Highlands of Peru*, Ph.D, Yale University (inédit).

Lau G.F. 2002, « Feasting and Ancestor Veneration at Chinchawas, North Highlands of Ancash, Peru », *Latin American Antiquity* 13, p. 279-304.

Lau G.F. 2006, « Recuay Tradition Sculptures from Chinchawas, North Highlands of Ancash, Peru », *Zeitschrift für Archäeologie Aussereuropäischer Kulturen* 1, p. 183-250.

Lau G.F. 2011, *Andean Expressions: Art and Archaeology of the recuay Culture*, Iowa City.

Lau G.F. 2012, « Intercultural Relations in Northern Peru: The North Central Highlands During the Middle Horizon », *Boletín de Arqueología PUCP*, p. 23-52.

Lau G.F. 2016, *An Archaeology of Ancash: Stones, Ruins and Communities in Andean Peru*, Londres-New York.

Moretti A. 2013, *L'iconographie de la céramique recuay*, 2 vol., mémoire de Master 2, Sorbonne Université (inédit).

Moretti A. 2019, *La sculpture recuay : signification iconographique et fonction sociale d'un marqueur territorial dans la sierra nord centrale du Pérou (100-700 apr. J.-C.)*, 3 vol., thèse de doctorat, Sorbonne Université (inédit).

Moretti A. (sous presse), « ¿Hombres o mujeres? La complejidad de las representaciones antropomorfas recuay en las esculturas líticas », *in* J. Gamboa et G. Lau (éd.), *Paisaje, Identidad y Memoria. La sociedad recuay (100-800 dC) y los Andes Norcentrales de Perú*, Huaraz-Berlin, p. 271-296.

Moretti A. et Litschi M. (à paraître), « Reconsiderando las esculturas Recuay: Una evaluación interdisciplinaria de las variaciones iconográficas y líticas », Actes du *I Congreso Internacional de Arquitectura e Iconografía Precolombina*, Espagne.

Orsini C. 2007, *Pastori e guerrieri : i recuay, un popolo preispanico delle Ande del Perù*, Milan.

Paul A. 1990, *Paracas Ritual Attire: Symbols of Authority in Ancient Peru*, Norman.

Pimentel V.A. et Church W.B. 2018, « Una historia de las investigaciones arqueológicas en Gran Pajatén y el Parque Nacional del Río Abiseo », *in* Pancorvo Salicetti A. (dir.), *Parque Nacional del Río Abiseo: Memoria viva del paisaje cultural amazónico*, Lima, p. 247-273.

Platt T. 1978, « Symétries en miroir. Le concept de *yanantin* chez les Macha de Bolivie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 33/5, p. 1081-1107.

Proulx D. (s.d.), « In Search of the Great Wall of Peru », *University of Massachusetts Amherst*, p. 1-34, disponible sur https://people.umass.edu/proulx/online_pubs/Cross_and_Roosevelt.pdf [consulté en juin 2021].

Roscoe W. 1993, « How to become a berdache: Toward a unified analysis of gender », *in* W. Herdt (éd.), *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, Princeton, p. 329-372.

Rosïng I. 1997, « Los diez géneros de Amarete, Bolivia », *in* D.Y. Arnold (éd.), *Más allá del silencio. Las fronteras del género en los Andes*, La Paz, p. 77-92.

Sagárnaga Meneses 2007, « Genealogía y desarrollo del topo en los Andes circum lacustres », *in* R. Lleras Pérez (dir.), *Metalurgia en la América Antigua. Teoría, arqueología, simbología y tecnología de los metales prehispánicos*, Bogotá, p. 83-10.

Saladin D'anglure B. 2004, « Le "troisième" sexe social des Inuit », *Diogène* 208/4, p. 157-168.



Saladin D'anglure B. 2012, « Le "troisième genre" », *Revue du MAUSS* 39/1, p. 197-217.

Schaedel R.P. 1948, « Stone Sculpture in the Callejón de Huaylas », *in* W.C. Bennett (dir.), *Memoirs of the Society for American Archaeology: A Reappraisal of Peruvian Archaeology*, Washington, p. 66-79.

Scher S.E.M. 2010, *Clothing Power: Hierarchies of Gender Difference and Ambiguity in Moche Ceramic Representations of Human Dress, C.E. 1-850*, PhD, Emory University (inédit).

Taylor G. 1974, « Camay, Camac et Camasca dans le manuscrit quechua de Huarochiri », *Journal de la Société des Américanistes* 63, p. 231-244.

Tello J.C. 1923, « Wira-Kocha », *Inca* 1/1, p. 93-320.

Tello J.C. 1929, *Antiguo Perú: primera época*, Lima, 1929.

Tello J.C. 1930, « Andean Civilization: Some problems of Peruvian Archaeology », *Proceedings of the XXIII International Congress of Americanists. Held at New York, September 17-22, 1928*, p. 259-290.

Venturoli S. 2012, « La pareja, ¿fundamento de la sociedad? Dualismo jerárquico y relaciones de género en comunidades rurales de la Sierra de Áncash, Perú », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, p. 1-14, DOI : 10.4000/nuevomundo.64030 [consulté en novembre 2021].

Van Schaack Roosevelt C. 1935. « Ancient Civilizations of the Santa Valley and Chavin », *Geographical Review* 25, p. 21-42.

Vetter Parodi L. et Mackay Fulle M. 2008, « Tupe: un pueblo detenido en el tiempo », *Arqueología y Sociedad* 19, p. 265-292.

Wegner S. 2014, *Lo que el agua se llevó: consecuencias y lecciones del aluvión de Huaraz de 1941*, Huaraz.

Wiels J. 2015, « La détermination génétique du sexe : une affaire compliquée », *in* É. Peyre et J. Wiels (dir.), *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, p. 42-63.



Genre et transgression du genre dans le récit de la Guerre des jeunes filles chez Cosmas de Prague

Gender and gender transgression in Cosmas of Prague's narrative of the Maiden War

Adrien Quéret-Podesta

Adjoint, Académie polonaise des sciences, Institut d'études slaves, département d'histoire

Résumé. *L'épisode de la Guerre des jeunes filles (en Tchèque* Dívčí válka*) est sans doute l'un des récits les plus connus parmi les légendes portant sur le passé mythique de l'état tchèque : ce conflit fictif entre jeunes femmes et hommes qui serait survenu durant le règne de Přemysl, fondateur légendaire de la dynastie des Přemyslides qui régna sur la Bohême de la fin du IX*e *siècle jusqu'en 1306, a ainsi eu un grand retentissement dans la culture de ce pays. La première mention de la Guerre des jeunes filles apparaît dans le neuvième chapitre du premier livre de la* Chronique des Tchèques*, œuvre rédigée en latin en 1125 par Cosmas de Prague, doyen du chapitre cathédral de Prague, et plus ancienne chronique de ce pays : dans son bref récit de cet évènement, le chroniqueur critique les mœurs des jeunes filles au temps des anciens Tchèques et leur fait porter la responsabilité du conflit. Nous allons donc démontrer en quoi les mœurs attribuées aux femmes tchèques avant la christianisation et leur prétendu conflit contre les jeunes hommes constituent un cas évident de transgression aux yeux du chroniqueur.*

Mots-clés : Moyen Âge, Bohême, genre, transgression, chronique

Abstract. *The episode of the Maiden's War (in Czech* Dívčí válka*) is undoubtedly one of the most famous legends concerning the mythical past of the Czech state: this fictive conflict between maidens and men, which is said to have happened during the reign of Přemysl, the legendary ancestor of the Přemyslid dynasty which ruled over Bohemia from the end of the 9th century until 1306, had a great influence on the culture of this country. The first mention of the Maiden's war appears in the ninth chapter of the first book of the* Chronicle of the Czechs*, a work which was written in Latin in 1125 by Cosmas of Prague, dean of the cathedral chapter of Prague, and which is also the oldest chronicle of this country: in his short narration of this event, the chronicler criticizes the customs of the maidens in the ancient (i.e. pagan) times and accuses them of being responsible for the conflict. We will thus show how the customs ascribed to maidens before Christianization and their fictive conflict with the young men constitute an obvious case of transgression in the eyes of Cosmas of Prague.*

Keywords: Middle Ages, Bohemia, gender, transgression, chronicle



Introduction

L'épisode de la Guerre des jeunes filles (en Tchèque *Dívčí válka*) est sans doute l'un des récits les plus connus parmi les légendes portant sur le passé mythique de l'état tchèque : ce conflit fictif entre jeunes femmes et hommes prétendument survenu durant le règne de Přemysl, fondateur légendaire de la dynastie des Přemyslides, qui régna sur la Bohême de la fin du IXe siècle jusqu'en 1306, eut en effet un grand écho dans la culture de ce pays, en particulier depuis le XIXe siècle[1]. Cet épisode a ainsi donné naissance à de nombreux romans, poèmes, pièces de théâtre, mais aussi opéras et films ; le souvenir de cette légende est également préservé dans les noms de certains éléments du paysage de la région praguoise, comme la colline de Děvin ou la réserve naturelle de Divoká Šárka, mais aussi dans la relative popularité des prénoms féminins Šárka et Vlasta, portés par deux des protagonistes. La renommée de cette légende a d'ailleurs franchi les frontières de la République tchèque, comme prouve l'existence du film américano-tchèque *The Pagan Queen* (2009) ou encore celle du manga japonais 乙女戦争 (*Otome sensou*, la guerre des jeunes filles), qui se déroule à l'époque hussite, mais dont deux des principaux personnages féminins se nomment Šárka et Vlasta.

Ce foisonnement de références culturelles prend sa source dans plusieurs versions transmises par les chroniques médiévales : l'un des récits les plus détaillés de cet épisode figure ainsi dans la *Chronique de Dalimil,* plus ancienne chronique en langue tchèque rédigée au XIVe siècle[2], où il n'occupe pas moins de sept chapitres sur les cent six de l'œuvre[3]. Cette chronique n'est cependant pas le plus ancien témoignage écrit de la Guerre des jeunes filles, qui apparaît pour la première fois dans le neuvième chapitre du premier livre de la *Chronique des Tchèques*, œuvre rédigée en latin en 1125 par Cosmas de Prague, doyen du chapitre cathédral de Prague, et plus ancienne chronique de ce pays.

Dans son bref récit de la Guerre des jeunes filles, le chroniqueur critique les mœurs des jeunes filles au temps des anciens Tchèques et leur fait porter la responsabilité du conflit. Après une brève présentation de cet épisode, nous allons donc nous efforcer de démontrer en quoi les mœurs attribuées aux jeunes femmes tchèques avant la christianisation et leur conflit contre les jeunes hommes constituent un cas évident de transgression aux yeux du chroniqueur et nous présenterons brièvement la place que celui-ci attribue aux femmes dans la société.

La Guerre des jeunes filles dans la *Chronique des Tchèques* : cause, déroulement et conséquences

Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, le récit de la Guerre des jeunes filles dans la *Chronique des Tchèques* de Cosmas de Prague se trouve dans le neuvième chapitre du premier livre et il est relativement court (environ une page dans les éditions modernes) : comme l'ensemble des chapitres 1 à 13, ce chapitre est consacré au passé païen des Tchèques. Les chapitres 1 et 2 comportent une description de la Bohême et un récit de l'arrivée des anciens Tchèques sous la conduite de *Boemus* (*Čech* en Tchèque) alors que le chapitre suivant décrit les mœurs des anciens Tchèques : Cosmas rapporte qu'initialement, ceux-ci avaient un mode de vie très simple et frugal dans lequel les biens étaient mis en commun et les conflits rares, mais il ajoute ensuite qu'avec l'avènement de la prospérité, les conflits liés aux questions de propriété augmentèrent au point que les anciens Tchèques durent avoir recours à des juges, dont l'un des plus estimés était un homme nommé Krok (ch. 3). Après sa mort, la plus jeune de ses trois filles, la prophétesse Libuše, devint juge, mais bientôt les hommes commencèrent à dire qu'ils ne voulaient plus d'une femme comme juge et qu'ils souhaitaient être dirigés par un homme (ch. 4). Libuše les met en garde contre le risque que le chef choisi se comporte de façon tyrannique, mais devant l'insistance des hommes, elle désigne le laboureur Přemysl comme le futur souverain (ch. 5) : deux messagers vont donc chercher ce dernier (ch. 6) qui les accompagne (ch. 7) et épouse Libuše (ch. 8). Přemysl donne des lois au peuple, gouverne avec Libuše (ch. 8) et ils fondent la ville de Prague (ch. 9) ; la Guerre des Jeunes Filles survient peu après cet évènement et s'achève par la défaite des jeunes filles. Le chapitre 9 s'achève par la mention des décès de Libuše puis de Přemysl ainsi que par l'énumération de leurs sept successeurs païens (Nezamyzl, Mnata, Vojen, Vnislav, Křesomysl, Neklan et Gostivit) jusqu'à Gostivit, père de Bořivoj. Le récit se poursuit par la relation de la guerre entre les Tchèques dirigés par Neklan et les Lucanes dirigés par Vlastislav : Neklan fut tué, mais les Tchèques furent victorieux (ch. 10-13). Après ces évènements légendaires ou semi-légendaires, la chronique rapporte au début du chapitre suivant le bap-

1 Boutan 2015 ; Adde-Vomáčka 2016, p. 80-81.
2 Adde-Vomáčka 2016.
3 Thomas 1998, p. 56-62, Klassen 1999, p. 27-28 ; Adde-Vomáčka 2016, p. 54 et p. 192-193.



tême du duc Bořivoj I en 894[4], ce qui marque symboliquement la christianisation du pays et clôt l'évocation du passé païen de la Bohême.

Dans le chapitre 9, l'épisode de la Guerre des jeunes filles est placé juste après la relation de la fondation de Prague par la prophétesse Libuše et son mari le duc Přemysl. Il débute par une évocation des mœurs des jeunes filles tchèques à cette époque : selon Cosmas, les jeunes filles, à la manière des Amazones, maniaient les armes, chassaient et choisissaient elles-mêmes les hommes qui leur plaisaient. Le chroniqueur ajoute que ces mœurs très libres firent naître chez les jeunes filles une grande audace et que celles-ci bâtirent un lieu fortifié sur la falaise de Děvin (dans la banlieue sud de Prague, sur la rive gauche de la Vltava) un relief qui doit son nom au mot signifiant « vierge »[5].

> *Unde in tantum femina excrevit audacia ut in quadam rupe non longe a praedicta urbe, oppidum natura loci firmum construerent, cui a virginali vocabulo inditum est nomen Devin.*[6]

Selon Cosmas, l'initiative des jeunes filles aurait entraîné la colère des jeunes hommes, qui auraient à leur tour édifié un lieu fortifié à Vyšehrad[7], sur la rive droite de la Vltava, à environ cinq kilomètres de Děvin (Cosmas dit que les deux lieux sont à portée de cor) :

> *Quod videntes iuvenes contra eas nimio zelo indignantes multo plures insimul conglobati non longius quam unius bucine in altera rupe inter arbusta edificant urbem, quam moderni nuncupant Wissegrad, tunc autem ab arbustis traxerat nomen Hvrasten.*[8]

La description du conflit en lui-même est particulièrement brève puisqu'elle se compose d'une seule phrase dans laquelle le chroniqueur nous informe que les filles eurent plusieurs fois le dessus grâce à leur plus grande habileté à piéger les garçons alors que ceux-ci l'emportèrent à plusieurs reprises en raison de leur plus grande force physique. La construction du texte de Cosmas suggère également que cette alternance de victoires et de défaites est à l'origine de celle des périodes de conflit et de trêve :

> *Et quia sepe virgines sollertiores ad decipiendos iuvenes fiebant, sepe autem iuvenes virginibus fortiores existebant, modo bellum, modo pax inter eos agebatur.*[9]

Le chroniqueur nous informe ensuite que durant l'une de ces périodes de trêve, les jeunes filles et les jeunes hommes se réunirent pour trois jours de festivités, mais que les jeunes hommes en profitèrent pour capturer les jeunes filles ; Cosmas conclut ensuite cet épisode en affirmant que depuis la mort de Libuše, toutes les femmes du pays sont soumises aux hommes :

> *Et dum interposita pace potiuntur, placuit utrisque partibus, ut componerent cibis et potibus symbolum et per tres dies sine armis sollempnem insimul agerent ludum in constituto loco. Quid plura ? Non aliter iuvenes cum puellis ineunt convivia, ac si lupi rapaces querentes edulia, ut intraret ovilia. Primam diem epulis et nimiis potibus hilarem ducunt. Dumque volunt sedare sitim, sitis altera crevit, letitiamque suam iuvenes vix noctis ad horam differunt. Nox erat et celo fulgebat luna sereno, inflans tunc lituum, dedit unus eis ita signum dicens : « lusistis satis, edistis satis atque bibistis ; surgite, vos rauco clamat Venus aurea sistro.*
>
> *Moxque singuli singulas rapuere puellas. Mane autem facto iam pacis inito pacto, sublatis Cerere et Bacho ex earum oppido, muros Lemniaco vacuos indulgent Vulcano. Et ex illa tempestate, post obitum principis Lubosse sunt mulieres nostrates virorum sub potestate.*[10]

Les mœurs des anciennes Tchèques et la Guerre des jeunes filles : un cas évident de transgression pour le chroniqueur

Ainsi que nous l'avons souligné dans notre présentation du récit de la Guerre des jeunes filles par Cosmas de Prague, le chroniqueur attribue la responsabilité du conflit à l'audace des jeunes filles et estime que ce trait de caractère résulte de la manière très libre dont elles vivaient. Afin de mieux comprendre ce que Cosmas

4 Cosmas, *Chronique*, I, 14 : il n'est d'ailleurs pas anodin de constater que cette date est la première figurant dans l'œuvre de Cosmas.
5 En tchèque contemporain, le nom « vierge » se dit « *panna* » ; en revanche le mot « *děva* », désormais peu usité, signifie « jeune fille » et doit être rapproché du mot vieux-slave « дѣва (*děva*) », qui signifie « vierge ».
6 Cosmas, *Chronique*, p. 38.
7 On pourrait traduire ce toponyme par « Château-en-hauteur ».
8 Cosmas, *Chronique*, p. 38.
9 Cosmas, *Chronique*, p. 38.
10 Cosmas, *Chronique*, p. 38 et 40.



reproche à la façon dont étaient élevées les jeunes filles tchèques au temps du paganisme, nous reproduisons ci-dessous la courte description que le chroniqueur fait de leurs mœurs :

> *Et quia ea tempestate virgines huius terrae sine iugo pubescentens veluti Amazones militaria arma affectantes et sibi ductrices facientes pari modo uti tirones militabant, venationibus per silvas viriliter insistebant, non eas viri, sed ipsemet sibi viros, quos et quando voluerunt, accipiebant et, sicut gens Scitica Plauci sive Picenatici, vir et femina in habitu nullum discrimen habebant.*[11]

L'analyse de cette présentation des mœurs des jeunes filles tchèques au temps de Libuše et de Přemysl dans l'œuvre de Cosmas permet tout d'abord de remarquer que ce dernier utilise différents mécanismes pour caractériser ces mœurs. Le premier d'entre eux est l'usage d'analogies avec d'autres peuples, que leur existence soit attestée historiquement ou non : après avoir affirmé que les jeunes filles grandissaient « sans joug » (*sine jugo*)[12], le chroniqueur rapporte ainsi qu'à l'instar des Amazones, elles portaient les armes et se choisissaient des cheffes, puis, à la fin de la phrase, il ajoute que comme chez les « tribus scythes des *Plauci*[13] ou des Petchenègues[14] », les femmes ne se distinguaient aucunement des hommes par les vêtements[15].

La comparaison entre les jeunes filles tchèques au temps de Libuše et de Přemysl et les Amazones s'avère assez logique en raison du thème traité et de la grande érudition de Cosmas, qui cite souvent les auteurs classiques[16] et n'hésite pas à comparer les souverains tchèques aux héros de l'Antiquité (le duc Břetislav Ier est ainsi qualifié de « nouvel Achille » et de « nouveau Diomède »[17]) : l'analyse des différents éléments du récit de la Guerre des jeunes filles suggère d'ailleurs que le chroniqueur s'est inspiré du mythe des Amazones[18]. Le choix de cette comparaison a sans doute également été dicté par le fait que les Amazones sont finalement vaincues par des héros masculins : on peut donc supposer que l'auteur considère logique que les jeunes filles, qui ont suivi l'exemple des Amazones, finissent par être défaites par les hommes même si à la différence des récits antiques et des versions postérieures de la Guerre des jeunes filles, ces dernières sont prises de force et non tuées. Ainsi que le souligne notamment Patrick Geary, la fin de cet épisode n'est pas sans évoquer le récit de l'enlèvement des Sabines[19], ce qui constituerait donc un second cas d'utilisation d'un élément narratif antique dans la construction du récit de la Guerre des jeunes filles[20].

La référence aux « tribus scythes des *Plauci* ou des Petchenègues » est intéressante à plus d'un titre. Si les auteurs de la plus récente édition de la *Chronique des Tchèques* considèrent que Cosmas s'est inspiré ici de l'œuvre de Réginon de Prüm[21], qui mentionne le rôle des Petchenègues dans l'avancée des Hongrois vers l'Ouest[22], il convient de souligner que cette œuvre, qui fut utilisée par l'ecclésiastique praguois pour composer sa chronique, ne fait aucune mention des *Plauci* ; en outre, la chronique de Réginon n'attribue pas explicitement une origine scythe aux Petchenègues, alors qu'elle le fait pour les Hongrois, et on remarque également que l'orthographe retenue pour le mot Petchenègues dans l'œuvre du chroniqueur praguois (*Picenatici* ou *Pecenatici* selon les manuscrits) diffère de celle présente dans l'œuvre de son prédécesseur (*Pecinaci, Pecenaci, Petinati*). L'identification de la source d'information du chroniqueur praguois sur les *Plauci* est également épineuse : en effet, bien que Cosmas ait séjourné en Hongrie, il paraît peu probable qu'il y ait puisé ses renseignements sur les *Plauci* car si elles mentionnent bien des conflits entre les peuplades nomades situées aux confins orientaux de ce pays et les souverains hongrois au XIe siècle, les sources hongroises – souvent plus tardives – n'emploient pas le terme de *Plauci*, mais celui de *Cumani* (Coumans) et les formes utilisées pour le nom des Petchenègues diffèrent également de celle utilisée par le chroniqueur praguois. Le terme *Plaucis*

---

11 Cosmas, *Chronique*, p. 38.

12 La traduction anglaise la plus récente propose « *unbridled* », « sans bride » : Cosmas, *Chronique*, p. 39.

13 Ainsi que le souligne la traduction anglaise la plus récente, ce terme fait certainement référence aux Polovtses : Cosmas, *Chronique*, p. 39, note 101. Également appelés Coumans, les Polovtses sont un peuple nomade d'origine turque d'abord établi entre Oural et Volga qui combattit notamment contre les Hongrois avant de s'allier à eux.

14 Comme les Polovtses, les Petchénègues sont un peuple nomade d'origine turque d'abord établi entre Oural et Volga qui combattit notamment contre les Hongrois avant de s'allier à eux.

15 Le mot *habitus* est polysémique et peut se traduire notamment par « mœurs », « manière d'être » ou « vêtement ». Dans le cas présent, le terme « vêtement » nous paraît correspondre davantage au contexte du passage et les quatre traductions de la chronique consultées (deux en langue anglaise, une en langue polonaise et une langue tchèque) traduisent *habitus* par « vêtement » ; l'auteur souhaite en cette occasion remercier le professeur Ryszard Grzesik, directeur du département d'histoire de l'Institut de slavistique de l'Académie polonaise des sciences, pour son aide dans la consultation des traductions.

16 Švanda 2009.

17 Cosmas, *Chronique*, II, 1.

18 Geary 2006, p. 34 ; Wolwerton 2015, p. 128-135.

19 Geary 2006, p. 40.

20 On remarque également dans la fin de ce récit la présence d'un vers d'Horace (*Épodes*, XV, 1) ; par ailleurs, l'expression *nullum discriminem habebant*, situé à la fin de la phrase de Cosmas sur les mœurs des anciennes Tchèques, figure chez Ovide (*Métamorphoses*, I, 291).

21 Cosmas, *Chronique*, p. 39, note 101.

22 Réginon de Prüm, *Chronique*, année 889.



apparaît en revanche dans l'œuvre du *Gallus anonymus*, qui rédigea la plus ancienne chronique polonaise entre 1112 et 1116[23], mais il semble que l'auteur y fasse en réalité référence aux Petchenègues. Bien qu'on ne puisse pas totalement exclure l'hypothèse que la chronique de Réginon de Prüm soit l'une des sources utilisées par Cosmas pour attribuer une origine scythe aux Polovtses et aux Petchenègues, la création de cette filiation peut également s'expliquer par les similitudes entre leur mode de vie et leur situation géographique et ceux des Scythes, dont Cosmas avait pu avoir connaissance soit par le texte de Réginon, qui a composé sa description des mœurs des Hongrois à partir des *Abrégé des histoires philippiques* de Justin et de l'*Histoire des Lombards* de Paul le Diacre[24], soit par la consultation directe des auteurs classiques.

De fait, on ne remarque dans le neuvième chapitre du premier livre du chroniqueur aucune trace indiscutable d'usage du récit de Réginon : la remarque de Cosmas sur l'habillement des Scythes est ainsi assez éloignée des informations de Justin, qui mentionne simplement que les Scythes ne connaissaient pas l'usage de la laine et se vêtaient de peaux de bêtes féroces et de rongeurs[25]. Il n'est donc pas exclu que le chroniqueur praguois ait utilisé une autre source dans ce passage[26], mais il convient de souligner que les informations de Justin sur les habitudes vestimentaires des Scythes, reprises par Réginon, figurent dans la description des mœurs des anciens Tchèques à l'époque de Krok[27]. La mention du fait que les jeunes filles chassaient pourrait avoir été inspirée par la présence dans le texte de Réginon de Prüm de l'expression « *venationium et piscationum exercitiis inserviunt* »[28], qui est un ajout du chroniqueur lotharingien à la description des Scythes par Justin, mais Réginon n'indique pas spécifiquement que les femmes et les jeunes filles scythes participaient à la chasse. En outre, l'affirmation par Réginon du fait que chez les Hongrois et les autres peuples « scythes », les femmes étaient aussi cruelles que les hommes[29] provient de la modification d'informations fournies par Justin[30] : les transformations opérées dans ce passage, qui concerne d'ailleurs non pas les Scythes, mais les Parthes, en modifient profondément le sens.

Quelle qu'en soit l'origine, la référence aux Polovtses et aux Petchenègues, deux peuplades nomades qui effectuèrent de fréquents raids contre la Rus' kiévienne, la Pologne et la Hongrie durant la seconde moitié du xɪᵉ siècle, et même pendant le premier quart du xɪɪᵉ siècle, date de rédaction de la Chronique de Cosmas, ainsi que l'attribution d'une origine scythe à ces peuples permet au chroniqueur d'assimiler les jeunes filles tchèques à des peuples perçus comme peu civilisés[31] et de présenter les sociétés où les filles sont éduquées comme les garçons et sont leurs égales comme étant barbares et arriérées. En outre, il convient de souligner que plusieurs auteurs classiques, dont Justin, mentionnent l'existence d'une parenté entre Amazones et Scythes, ce qui contribue à créer un amalgame entre eux et permet à Cosmas de présenter l'ensemble des mœurs des jeunes filles tchèques présentant des similitudes avec celles de ces deux peuples comme des coutumes barbares ; l'usage d'extraits de la description des mœurs des Scythes dans l'*Abrégé des histoires* par Cosmas dans sa description des mœurs des anciens Tchèques à l'époque de Krok permet d'ailleurs d'étendre cet amalgame à l'ensemble de la société tchèque avant l'avènement du pouvoir ducal, lui-même suivi par la christianisation. L'association des Amazones et d'autres peuplades barbares légendaires aux pays slaves dans le cadre de mentions de femmes guerrières n'est toutefois pas spécifique à Cosmas, puisqu'elle apparaît dans d'autres sources, comme le récit de voyage dans les pays slaves du marchand andalou du xᵉ siècle Ibrahim Ibn Jakub, qui figure dans l'œuvre du célèbre géographe Al-Bakri[32].

La remarque sur les habitudes vestimentaires des anciennes Tchèques, qui seraient identiques à celles des hommes, met également en lumière la seconde des trois stratégies utilisées par Cosmas, à savoir insister sur le fait que les mœurs et – dans une certaine mesure – l'apparence des jeunes filles ressemblent à celles des hommes. Avant cette remarque, le chroniqueur rapporte également que les jeunes filles guerroyaient comme

23 Gallus, *Chronique*, II, 19.

24 Un passage de Paul le Diacre (*Histoire des Lombards* I, 1) utilisé par Réginon dans sa localisation de la Scythie figure dans la description géographique situé dans le premier chapitre de la chronique de Cosmas.

25 Justin, II, 2 : « *Lanae his usus ac vestium ignotus et quamquam continuis frigoribus urantur, pellibus tamen ferinis ac murinis utuntur*. »

26 Il est possible que cette source soit les *Tristia* d'Ovide ; en effet, Cosmas fait plusieurs emprunts à cet auteur et l'expression *nullum discriminem habebant,* qui clôt l'analogie de Cosmas sur les mœurs vestimentaires des anciens Tchèques et ceux des nomades de la steppe eurasiatique, figure dans les *Métamorphoses* (I, 291). En outre, les deux descriptions des vêtements des Gètes et des Sarmates par Ovide sont plus détaillées que celles de Justin ; les deux passages des *Tristia* mentionnent ainsi que ces peuples utilisaient des manteaux ainsi que des braies en peaux et que seuls leurs visages étaient visibles (*Tristes*, III, 10 : « *Pellibus et sutis arcent mala frigora bracis, oraque de toto corpore sola patent* » ; *Tristes*, V, 7: « *Pellibus et laxis arcent mala frigora bracis, oraque sunt longis horrida tecta comis* »).

27 Cosmas, *Chronique*, I, 3.

28 Réginon de Prüm, *Chronique*, année 889.

29 Réginon de Prüm, *Chronique*, année 889 : « *quippe eandem ferocitatem feminis quam viris adsignant*. »

30 Justin, XLI, 3 : « *quippe violentiam viris, mansuetudinem mulieribus adsignant*. »

31 Goltz 2016, p. 132, n. 76.

32 Babij 2018, p. 151-152.



de jeunes soldats (*pari modo uti tirones militabant*) et affirme en outre qu'elles chassaient « d'une manière masculine » (*viriliter*).

La troisième stratégie utilisée par Cosmas consiste à montrer clairement en quoi le comportement des jeunes filles va à l'encontre de l'ordre normal des choses : ce dessein est illustré par la mention du fait que les jeunes filles choisissaient les époux qu'elles voulaient quand elles le voulaient, et non pas l'inverse, ce qui est naturellement en contradiction avec la fin du récit de la Guerre des jeunes filles, où Cosmas précise que les femmes tchèques sont soumises aux hommes depuis le trépas de Libuše. L'érudit chroniqueur praguois présente d'ailleurs les mœurs nuptiales des jeunes filles tchèques au moyen d'un chiasme (*non eas viri, sed ipsemet sibi viros* […] *accipiebant*), et cette figure de style lui permet de mettre en relief l'opposition entre leur comportement et celui qui est selon lui la norme.

Les mœurs des jeunes filles tchèques au temps de Libuše et de Přemysl constituent donc un cas évident de transgression selon Cosmas, qui affirme qu'elles exerçaient des activités masculines, comme la chasse et la guerre, s'habillaient comme les hommes, se dotaient de leurs propres cheffes et choisissaient elles-mêmes leurs conjoints. La transgression est donc double, puisque les jeunes filles adoptent des comportements jugés masculins et rejettent toute idée de soumission aux hommes.

Ce jugement est également présent dans la phrase expliquant les causes de la Guerre des jeunes filles, puisque Cosmas affirme qu'en raison de leurs mœurs, les jeunes filles développèrent une telle audace qu'elles se construisirent un lieu fortifié, ce qui conduisit les garçons à faire la même chose. La construction d'un site militaire suggérant une volonté d'exercer le contrôle sur un territoire donné, le geste des jeunes filles semble perçu comme une tentative de reprendre, au moins partiellement, le pouvoir exercé par Libuše et ses sœurs, filles du juge Krok[33]. Le chroniqueur considère clairement comme une transgression le fait que les femmes gouvernent, puisqu'il souligne à la fin du récit que depuis la mort de Libuše, les femmes tchèques sont soumises aux hommes. Le décès de la légendaire prophétesse et la fin de la Guerre des jeunes filles marquent donc la fin des tentatives des femmes pour exercer le pouvoir en Bohême et consacre l'avènement du patriarcat en même temps que celui de la dynastie des Přemyslides, qui est ainsi présentée comme responsable de l'instauration d'un système politique plus stable[34], ce qui légitime par là même son accession au pouvoir[35].

La place des hommes et des femmes dans la société selon Cosmas de Prague

Ainsi que nous l'avons dit, Cosmas considère que les femmes doivent être soumises aux hommes ; le récit de la Guerre des jeunes filles s'achève par l'affirmation du fait que depuis la mort de Libuše, les femmes sont « sous le pouvoir des hommes » (*sunt mulieres nostrates virorum sub potestate*). L'emploi du mot *potestas* se retrouve notamment dans la première lettre de saint Paul aux Corinthiens[36] ; soulignons également que dans la première lettre aux Corinthiens, la femme est décrite comme « liée par la loi tant que vit son mari »[37] alors que Cosmas décrit les anciennes Tchèques comme grandissant « *sine jugo* » et s'unissant aux hommes qu'elles souhaitent, quand elles le souhaitent. Il est donc possible que le terme de *jugum* désigne ici le sacrement du mariage[38], par lequel les femmes sont liées à leurs époux, mais il convient de souligner que la mort de Libuše est placée bien avant le baptême de Bořivoj – le règne de sept souverains sépare ces deux évènements –, qui marque le début de la christianisation de la Bohême.

L'analyse de l'œuvre de Cosmas démontre qu'il justifie cette subordination des femmes en soulignant leur infériorité dans plusieurs domaines. L'épisode de la Guerre des jeunes filles met ainsi en évidence leur moins grande puissance physique, puisque les garçons sont qualifiés de« plus forts » (*fortiores*) et que le récit de la fin du conflit contient un nouvel emploi de la force contre les jeunes filles. Le chroniqueur praguois considère également que les femmes sont inférieures aux hommes sur le plan intellectuel, puisque l'homme ayant perdu un procès jugé par Libuše[39] affirme, parmi d'autres reproches, que les femmes ont les cheveux longs mais l'intelligence courte : « *Certum est enim, longos esse crines omnibus set breves sensus mulieribus* »[40]. Le

33 Cosmas, *Chronique*, I, 3-4.
34 Banaszkiewicz 1997.
35 Geary 2006, p. 41.
36 I Cor., 7, 4 : « *Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir. Similiter autem et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier*. »
37 I Cor. 7, 39 : « *Mulier alligata est legi, quanto tempore vir eius vivit…* »
38 Selon le dictionnaire Gaffiot, le mot *jugum* était aussi utilisé par certains auteurs classiques, comme Horace ou Plaute, pour désigner le mariage.
39 Cosmas, *Chronique*, I, 4.
40 Cosmas, *Chronique*, I, 4.

chroniqueur attribue cependant aux jeunes filles une certaine habileté à piéger les garçons[41] dans le récit du déroulement de la Guerre des jeunes filles, ce qui suppose une certaine vivacité d'esprit.

Cosmas souligne également le fait que les femmes doivent être soumises aux hommes en louant l'attitude de Libuše après que l'un de ses sujets lui a dit qu'il ne voulait pas obéir à une femme : il rapporte ainsi qu'elle cacha sa peine avec une « pudeur féminine » (*pudore femina*), puis répondit en mettant en garde ses sujets contre le fait qu'un souverain masculin serait certainement plus brutal voire tyrannique avant d'ajouter qu'elle suivra toutefois la volonté de ses sujets et prendra pour mari celui qu'ils éliront comme duc[42]. Ainsi que nous l'avons mentionné, le chroniqueur ajoute ensuite que c'est Libuše qui révéla à son peuple l'identité du futur duc, à savoir le laboureur Přemysl, lequel accéda effectivement au pouvoir à sa requête[43]. Bien que le personnage de Libuše soit présenté tour à tour de manière positive et négative par Cosmas, et que le chercheur américain Patrick J. Geary qualifie d'ailleurs cette attitude d'ambiguë[44], il convient de souligner que le chroniqueur suit un fil conducteur assez clair, puisqu'il stigmatise – par l'intermédiaire d'un protagoniste du récit – Libuše dans les situations où elle prétend exercer le pouvoir sur les hommes et la complimente lorsqu'elle se comporte conformément aux qualités qui doivent être selon lui celles d'une femme (modestie, douceur). Cette attitude du chroniqueur est à rapprocher de celle qu'il adopte vis-à-vis du personnage de Mathilde de Toscane, dont il mentionne le rôle dans la résolution du conflit entre l'évêque de Prague, Gerhard/Jaromír, et son frère, le duc – et futur roi – de Bohême Vratislav en 1074[45], mais rapporte également que son futur mari Welf de Bavière l'a accusée de lui avoir jeté un maléfice qui l'empêcha de consommer sa nuit de noces[46] : ainsi que le soulignent plusieurs chercheurs, cette représentation de Mathilde comme femme exerçant le pouvoir, mais aussi pourvue de pouvoirs magiques, présente certaines analogies avec la description de Libuše[47].

Conclusion

L'analyse du récit de la Guerre des jeunes filles dans la *Chronique des Tchèques* de Cosmas de Prague démontre que le chroniqueur fait porter la responsabilité du conflit aux jeunes filles, dont il dit qu'elles ont eu l'audace de vouloir ériger un lieu fortifié ; selon lui, cette audace vient des mœurs très libres des anciennes Tchèques, qui portaient les armes, chassaient et n'étaient pas soumises aux hommes. Pour le chroniqueur, le fait que les femmes se comportent comme des hommes et surtout leurs tentatives d'établir une domination sur ces derniers constituent clairement un cas de transgression, puisque Cosmas considère que seuls les hommes doivent exercer le pouvoir et manier les armes, les femmes devant se montrer quant à elles soumises et obéissantes. Cette vision de la société et du rôle dévolu aux hommes et aux femmes se reflète largement dans l'œuvre de Cosmas, puisque les personnages féminins qui obéissent à ce modèle, comme Mlada/Marie, sœur du duc Boleslav II et première abbesse du monastère Saint-Georges de Prague[48] ou encore la propre femme de Cosmas, Božetěcha[49], sont présentés sous un jour favorable, alors que ceux qui n'entrent pas dans ce cadre sont dépeints de manière négative. L'usage de ce critère entraîne d'ailleurs parfois des situations complexes, puisque Libuše est tantôt louée, tantôt critiquée selon que ses actions correspondent ou non au rôle de la femme tel que le définit le chroniqueur.

Au-delà du cas de Cosmas, il convient de signaler que la vision des femmes du Maître Vincent dit *Kadłubek,* évêque de Cracovie de 1208 à 1218 et auteur d'une chronique latine qui eut une grande influence sur l'historiographie médiévale polonaise des XIIIe et XIVe siècles, présente de nombreuses analogies avec celle son homologue praguois. Ainsi, certaines épouses de souverains accusées de pousser leurs maris à adopter un comportement inique, voire néfaste pour la Pologne, y sont l'objet de comparaisons peu flatteuses (une d'entre elles est notamment assimilée à Médée), ce qui conduit le chercheur polonais Edward Skibiński, grand spécialiste de la chronique de *Kadłubek*, affirmer qu'« une femme ne reçoit pas l'approbation si elle essaie d'influencer les décisions politiques de son mari[50] ». Parmi les personnages féminins figurant dans cette œuvre, celui de Wanda n'est pas sans rappeler la figure de Libuše et les jeunes filles guerrières tchèques, puisque selon l'érudit chroniqueur cracovien, elle était la fille du souverain légendaire Krak, régna sur les Polonais après le décès de son père et combattit à la tête de ses sujets contre un souverain germanique qui s'était

41 Cosmas, *Chronique*, I, 9 : « *sollertiores ad decipiendos iuvenes* ».
42 Cosmas, *Chronique*, I, 4.
43 Cosmas, *Chronique*, I, 5-8.
44 Geary 2006, p. 35 et 38.
45 Cosmas, *Chronique*, I, 31.
46 Cosmas, *Chronique*, II, 32.
47 Geary 2006, p. 40-41.
48 Cosmas, *Chronique*, I, 22 et 26.
49 Cosmas, *Chronique*, III, 43.
50 Skibiński 1995, p. 161.



était épris d'elle, mais à la différence de Libuše, Wanda resta vierge toute sa vie et exerça le pouvoir jusqu'à sa mort sans descendance, ce qui affaiblit le royaume[51]. Tout comme son prédécesseur praguois, l'érudit évêque cracovien affirme toutefois, et de manière encore plus claire que ce dernier, qu'il est contraire aux bonnes mœurs qu'une femme gouverne[52]. Pour Cosmas et Kadłubek, l'existence d'une société où les femmes ne sont pas soumises aux hommes et peuvent même exercer le pouvoir constitue une anomalie et la présence de telles époques dans l'histoire de leur nation respective est liée à l'incapacité des hommes à exercer ce pouvoir pour différentes raisons, comme l'absence d'héritier mâle légitime (chez Cosmas, Krok n'a pas de fils alors que chez Kadłubek, l'un des fils de Krak tue l'autre et est banni) : l'existence de ces périodes d'interruption du gouvernement des hommes, qui représente la normalité, renvoie ainsi à l'imperfection des sociétés païennes et des souverains qui ont précédé les dynasties actuellement en place.

51 Kadłubek, *Chronique*, I, 7.

52 Kadłubek, *Chronique*, I, 8 : « *… namque bonis videatur moribus dissonum, feminam principibus imperare…* »



Bibliographie

Sources anciennes

I Cor. = *Novum Testamentum, Epistula* I *ad Corinthios*, Vatican, Nova vulgata, version numérique en ligne : https://www.vatican.va/archive/bible/nova_vulgata/documents/nova-vulgata_nt_epist-i-corinthios_lt.html [consulté le 8 novembre 2021].

Cosmas, *Chronique* = *Cosmae Pragensis Chronica Boemorum. Cosmas of Prague. The Chronicle of the Czechs*, éd. et trad. anglaise J.M. Bák, P. Rychterová, P. Mutlová et Martyn Rady, Budapest-New York, Central European University Press, 2020.

Gallus, *Chronique* = *Galli Anonymi cronicae et gesta ducum sive principum polonorum*, éd. K. Maleczyński, Cracovie, Monumenta Poloniae Historica. Series nova 2, 1952.

Kadłubek, *Chronique* = *Magistri Vincentii dicti Kadłubek Chronica Polonorum*, éd. M. Plezia, Cracovie, Monumenta Poloniae historica. Series nova 11, 1994.

Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*. *Tome* I, *Livre* I-X, éd. et trad. B. Mineo, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*. *Tome* III, *Livre* XXIV-XLIV, éd. et trad. B. Mineo, Paris, Les Belles Lettres, 2020.

Horace, *Odes et Épodes*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1929.

Ovide, *Métamorphoses*, I-IV, éd. et trad. G. Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

Ovide, *Tristes*, éd. et trad. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

Réginon de Prüm = *Reginonis Abbatis Prumensis Chronicon cum Continuatione Trevirensi*, éd. F. Kurze, Hanovre, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi 50, 1890.

Travaux

Adde-Vomáčka E. 2016, *La Chronique de Dalimil. Les débuts de l'historiographie tchèque en langue vulgaire au* xiv*e siècle*, Paris.

Babij P. 2018, « Więciej niż zdobycz? Kobieta i wojna na wczesnośredniowiecznej Połabszczyźnie », *in* M. Franz et Z. Pilarczyk (éd.), *Kobiety w dziejach. Od archeologii do czasów średniowiecznych,* Toruń, p. 142-161.

Banaszkiewicz J. 1997, « Wątek „ujarzmienia kobiet" jako składnik tradycji o narodzinach społeczności cywilizowanej. Przekazy „słowiańskie" wcześniejszego średniowiecza », *in* R. Michałowski (éd.), *Człowiek w społeczeństwie średniowiecznym,* Varsovie, p. 27-44.

Boutan J. 2015, *Libuše et Vlasta dans la littérature des pays tchèques (1800-1848). Femme et nation en Bohême*, Paris.

Geary P. 2006, *Women at the Beginning: Origin Myths from the Amazons to the Virgin Mary*, Princeton.

Goltz P. 2016, « Who, where and why? Foundation Myths and Dynastic Tradition of the Piasts and the Přemyslides in the Chronicles of Gallus Anonymus and Cosmas of Prague », *Czech-Polish Historical and Pedagogical Journal* 8/2, p. 13-43.

Klassen J.M. 1999, *Warring Maidens, Captive Wives, and Hussite Queens: Women and Men at War and Peace in Fifteenth-Century Bohemia*, Boulder.

Skibiński E. 1995, « The Image of Women in the Polish Chronicle of Master Vincent (called Kadlubek) », *Medium Avevum Qauotidianum* 33, p. 54-62.

Švanda L. 2009, « K recepci antiky v Kosmově Kronice », *Graeco-Latina Brunensia* 14/1-2, p. 331-340.

Thomas, A. 1998, *Anne's Bohemia: Czech Literature and Society, 1310-1420*, Medieval Cultures 13, Minneapolis.

Wolwerton L. 2015, *Cosmas of Prague: Narrative, Clacissism, Politics*, Washington.



« Que fait l'empereur ? … Il accouche ». Notes sur Néron, Sporus et le trouble dans le genre

"What does the emperor do? ... He gives birth". Notes on Nero, Sporus and gender trouble

Yves Perrin

Professeur d'histoire romaine émérite, HiSoMA (UMR 5189)

Résumé. *En analysant les célèbres cas de Néron et de Sporus, cet article veut essayer de cerner comment ces deux hommes qui expérimentent le corps de la femme ont vécu leurs expériences genrées dans leur corps et dans leur imaginaire et comment les sociétés impériale puis alto-médiévale se sont représentées celles-ci. Cet article souligne les difficultés épistémologiques que rencontre l'historien lorsqu'il veut aborder les sociétés antiques en usant de termes et de concepts qui leur sont inconnus.*

Mots-clés : Haut-Empire romain, Julio-Claudiens, bicatégorisation, castration, genre, procréation, sexe, transidentité, théâtre, transgression, Néron, Pythagoras, Sporus

Abstract. *This article analyses the famous cases of Nero and Sporus in an attempt to identify how these two men who experience the female body lived their gendered experiences in their bodies and in their imagination and how imperial and then alto-medieval societies represented them. This article highlights the epistemological difficulties that historians encounter when they try to approach ancient societies using terms and concepts unknown to these societies.*

Keywords: Early Empire, Julio-Claudians, castration, gender binary, gender, procreation, sex, transidentity, theatre, transgression, Nero, Pythagoras, Sporus

Le dossier sexuel de Néron et de l'imaginaire bimillénaire qu'il a nourri permet de poser la question du genre dans les constructions sociales européennes de l'Antiquité à aujourd'hui. Nous avons choisi de traiter de la période néronienne elle-même et de centrer notre étude sur Néron et Sporus, deux hommes qui expérimentent le corps de la femme, le premier en jouant des rôles féminins sur scène et le rôle de la femme dans son mariage avec Pythagoras, le second en étant castré pour devenir l'épouse de Néron. Nous nous proposons d'essayer de cerner comment, dans leur corps et leur imaginaire, Néron et Sporus vivent une expérience transgenre et comment la société impériale regarde celle-ci. L'étude se heurte à de sérieux obstacles documentaires et épistémologiques.

Aucune de nos informations n'émane de Néron et Sporus et il est bien établi que la fiabilité de nos sources est souvent douteuse. Tacite et Suétone puis les auteurs païens et chrétiens plus tardifs définissent *a priori* le prince comme un tyran dépravé, lui prêtent en conséquence les traits archétypaux de celui-ci et voient dans ses mariages avec des hommes des épisodes emblématiques de sa dépravation[1]. Leurs écrits révèlent leurs conceptions du genre plutôt que celles de Néron et leurs emprunts aux *fabulae* et au théâtre pour créer un

1 Dion Cassius, 62. 28 ; 63. 12, 13, 27, LXIV. 8, LXV. 10 ; Suétone, *Vie de Néron*. 28, 46, 48, 49 ; Aurelius Victor, *Livre des Césars*. 5, 5. Pour les auteurs chrétiens, voir *infra* Les Pères de l'Église et Victorien de Pettau.

« spectacle littéraire » avec Néron comme protagoniste[2]. La prise en compte de ces deux caractéristiques présente cependant le grand intérêt d'ouvrir l'horizon sur les conceptions de leurs sociétés, du Ier au VIe siècle.

Le renouvellement de la connaissance historique naît du renouvellement des questions qu'on pose aux sources et user du genre comme outil d'analyse est susceptible d'être fécond, mais le champ à défricher est quasiment vierge et la démarche heuristique à adopter presque informulée. Bien qu'elles constituent des étapes majeures dans la connaissance des relations entre sexes et de l'homosexualité ainsi que des conceptions que les sociétés s'en font, les publications des années 1980-2000 – Boswell, Veyne, Foucault, Duby et Perrot, Späth[3] – n'abordent que marginalement la problématique du genre. Et, telle qu'elle s'est imposée au XXIe siècle, celle-ci n'apparaît que par la bande dans certains articles sans avoir suscité de synthèses historiques[4]. De fait, la seule est celle de Thomas Laqueur, *Making Sex,* parue en 1990 et qui constitue un jalon historiographique important[5].

Aborder les sociétés antiques sous l'angle du genre pose un problème épistémologique majeur : user de termes et de concepts qui leur sont inconnus – à commencer par « genre », « homosexualité », *a fortiori* « transgenre » ou « neutre » – pour les analyser ne peut qu'induire en erreur sur leurs normes et leurs fonctionnements, d'autant plus que le lexique des études de genre a fluctué entre États-Unis d'Amérique et Europe, qu'il n'y a pas unanimité sur le sens à donner aux mots et qu'il est parfois teinté de militantisme, ce qui en obscurcit la signification[6].

Cette introduction veut souligner l'intérêt potentiel d'une approche genrée pour renouveler la connaissance des sociétés gréco-romaines et ses difficultés épistémologiques. Elle doit en effet impérativement articuler établissement des réalités historiques et interrogations sur l'usage d'un outillage conceptuel moderne pour les décrypter. La complexité et l'ampleur de la tache contraignent à la modestie, notre titre en témoigne : il s'agit de « notes » sur la question de la transidentité, et, globalement, des relations entre genre et sexe[7]. Après avoir présenté les cas de Néron et Sporus, nous nous efforcerons d'en dépasser les expériences individuelles pour les recontextualiser et se demander s'ils éclairent les conceptions et constructions du genre et du sexe de la société romaine.

Néron

Néron, un homme efféminé

Dion place dans la bouche de la reine Boudicca une attaque contre Rome et Néron qui exprime avec vigueur le jugement qu'il convient de porter sur le prince : c'est « un histrion efféminé qui aurait dû s'appeler Domitia et non Domitius »[8]. Son portrait emblématique est celui d'un tyran efféminé ; cruel et fourbe, mou, vaniteux, peureux et soumis à ses instincts, sans personnalité et influençable, ses mœurs sont « féminines ». Loin de l'idéal romain, il n'est pas un soldat ; il préfère l'*agon*, les arts et la scène, jusqu'à jouer des rôles de femme et même de parturientes, et il s'identifie à des femmes, notamment à Poppée[9]. Cet efféminement culmine dans le mariage qu'il célèbre avec Pythagoras.

Néron, un homme-femme

Selon Tacite, avec les solennités de noces véritables, Néron épouse son affranchi Pythagoras comme une femme (le voile des épouses est mis sur la tête de l'empereur) et donne en spectacle « ce que, même avec l'autre sexe, la nuit cache de son ombre »[10]. Suétone puis Dion écrivent de leur côté que Néron s'abandonne

2 C'est ce que montrent Devillers 1994, Bartsch 1994 et Galtier 2011.
3 Veyne 1982, p. 26-33 ; Boswell 1980 et 1994 ; Foucault 1994 ; Duby et Perrot 1991 ; Späth 1994.
4 Si leurs apports sont stimulants, les études menées dans le champ de la problématique féministe ne contribuent pas directement à traiter notre sujet. Quant à la mise en perspective historique de la question du genre par les féminismes *queer* et matérialiste, et les spécialistes les plus connus (de J. Buttler et K. Crenshaw à C. Delphy et E. Marty), elle est sporadique voire absente. La place des historiens est très réduite dans les publications collectives (Rennes 2021).
5 Laqueur 1992 : il distingue un modèle à « deux genres et un sexe » (les différences figurent sur un *continuum* se distribuant entre un pôle « mâle » et un pôle « femelle ») et un modèle à « un genre et deux sexes » (le « genre » n'est que l'expression des « sexes »). Les deux modèles coexistent à toute époque, celui à « deux genres » l'emportant de l'Antiquité à la fin du XVIIe siècle, celui à « deux sexes » à partir du XVIIIe siècle.
6 Voir Boswell 1989.
7 Modèle à « deux genres et un sexe » ou à « deux sexes et un genre » selon Laqueur 1992, modèle « neutre » selon Marty 2021, etc.
8 En grec dans le texte « ἡ Νερωνὶς ἡ Δομιτία. » : Dion, 62, 6. Traduction de l'auteur.
9 « Il figura aussi dans des rôles tragiques de héros et de dieux, d'héroïnes ou de déesses, sous des masques reproduisant ses propres traits ou ceux des femmes qui eurent tour à tour sa faveur. » : Suétone, *Vie de Néron,* 21.
10 Dans le texte latin, « *quae etiam in femina nox operit.* » : Tacite, *Annales,* 15, 37.



à son affranchi Doryphore auquel il tient lieu de femme et contrefait les cris des vierges qu'on outrage[11], mais ils ne parlent pas de mariage[12]. Tacite et Suétone ne fournissent donc pas les mêmes informations, mais leurs divergences n'ont pas une importance fondamentale pour notre problématique[13] : pour tous, Néron joue le rôle d'une femme.

Si le mariage avec Pythagoras est condamné, il ne faut pas se tromper sur les critères de la condamnation qui ne sont pas ceux que retient la légende noire de l'empereur. Ce n'est pas parce qu'il est homosexuel. L'absence de termes grecs ou latins pour catégoriser les préférences sexuelles a depuis longtemps été soulignée[14]. Homosexualité et hétérosexualités ne sont pas perçues comme des catégories distinctes, mais comme des formes naturelles de la sexualité ; la culture romaine n'oppose pas l'amour des femmes et celui des garçons. Les relations entre individus masculins sont une affaire d'âge et de statut social. Pour Sénèque le Père – qui a formé son fils qui a lui-même formé le prince – « la passivité sexuelle est un crime chez un homme libre, une expérience normale chez un jeune homme, une obligation chez un esclave, un service chez un affranchi[15]. » Pythagoras étant un affranchi de Néron, qu'il lui offre ses services sexuels est dans l'ordre des choses. Quant au mariage, qui n'est à Rome ni un acte public ni un acte juridique, mais une cérémonie privée, il n'est pas unique en son genre. Quoique caustiques – sans doute comme la majorité de leurs contemporains –, Martial et Juvénal évoquent le barbu Callistrate qui épouse le vigoureux Afer comme une vierge épouserait un mari avec voile nuptial, hymnes solennels et dot, et un ami qui prend un mari et n'admet qu'un petit nombre de témoins[16]. Il faut attendre la constitution de Constance et Constant en 342 pour que soient interdites les « noces d'hommes »[17].

Les raisons de la condamnation sont ailleurs. En jouant le rôle passif de la femme, il abdique sa dignité d'homme libre, car, quel que soit le sexe de son partenaire, un Romain doit toujours être un mâle actif[18]. Sa relation avec Pythagoras s'inscrit dans un système de pensée où l'homosexualité n'est pas jugée à l'aune de l'hétérosexualité, mais sur la reconnaissance de la différence d'identités homme/femme (seul celui des deux hommes qui présente un comportement féminin est stigmatisé). Fondamentalement, en se soumettant à ses désirs, Néron perd la maîtrise de soi et son identité. Pour paraphraser M. Foucault, Rome cultive la *scientia sexualis* et ignore l'*ars erotica* asiatique[19]. Circonstance aggravante, son exhibitionnisme sexuel s'inscrit dans le champ du théâtre ou plus exactement efface la distinction entre réalité et fiction théâtrale. En se donnant en spectacle avec Pythagoras comme en faisant l'acteur, il abdique et son identité, et son genre.

Reste à savoir dans quelle mesure cette analyse est fiable. Hostiles à Néron et privés d'un outillage conceptuel qui leur permette de nuancer leurs évocations – ce qu'il serait anachronique de leur reprocher –, les auteurs s'en tiennent aux apparences qui font de lui une femme. Pourtant, tout indique que le prince ne s'identifie pas à une femme. Il se déguise temporairement en femme plutôt qu'il ne se travestit, joue le rôle de la femme, en imite les comportements (*uirginum imitatus*). Peut-on céder au charme facile de l'anachronisme humoristique et écrire qu'il est une drag queen poussant l'art de la performance du genre à ses limites ? En définitive, en prenant en compte toutes les données, il perturbe l'ordre de la bicatégorisation – ce que retiennent ses biographes –, mais sa masculinité n'est pas mise en cause – ce qui est occulté[20].

Les motivations de sa condamnation s'inscrivent dans le champ du sens commun : les hommes sont forts, les femmes sont faibles et défectueuses[21]. Quoiqu'en apparence avec plus de nuances, Tacite, Suétone

11 Dans le texte latin, « *conficeretur a Doryphoro liberto ; cui etiam, sicut ipsi Sporus, ita ipse denupsit, voces quoque et heiulatus vim patientium virginum imitatus*. » : Suétone, *Vie de Néron*, 29.

12 Dion, 63, 13.

13 Que Pythagoras et Doryphore soient le même personnage ou pas, Doryphore doit être un sobriquet érotique, voire pornographique. Pour Tacite, le mariage a lieu début 64 et il s'agit d'une farce provocatrice, pour Suétone d'une relation contemporaine de Sporus, donc de 65-68. Voir dans le mariage un acte religieux lié à un culte oriental (par exemple Colin 1955-1956, p. 114-216 ou Verdière 1975, p. 5 *sq.*) n'est guère convaincant. C'est un acte politique qui renverse les normes sociales comme le retient Champlin 2003, p. 145-150.

14 Boehringer 2005.

15 Sénèque le Père, *Controverses*, IV. Voir Veyne 1978, p. 3-23.

16 En latin dans le texte, « *Barbatus rigido nupsit Callistratus Afro, | Hac qua lege viro nubere virgo solet.* » : Martial, *Épigrammes*, 12, 42 ; « n*ubit amicus |nec multos adhibet. "liceat modo uiuere, fient, | fient ista palam, cupient et in acta referri"* », traduction : « un ami se marie avec son fiancé dans l'intimité. "Qu'il nous soit donné de vivre un peu, ces choses se feront au grand jour, publiées à l'état-civil." » : Juvénal, *Satires*, 2, 134-136. Voir *infra* la chute sentencieuse de leurs poèmes.

17 Compilée dans le *Code Justinien* de 529 et 534 : *Corpus Juris Civilis* 9, 31. Voir Boswell 1994.

18 Veyne 1978, p. 50.

19 Foucault 1994, p. 76-78.

20 On notera que les statues des princes et princesses romains ne sont pas conçues autour d'une opposition binaire des genres. L'association des empereurs à des divinités féminines donne à voir leur pouvoir transcendant sur l'humanité entière, mais ne remet pas leur sexe en cause (voir Varner 2008, p. 185-205, notamment p. 197 *sq.*). Depuis 2000 ans, malgré sa réputation, Néron n'est jamais représenté en femme (à l'exception de la sculpture de Gallori, *Nerone vestito da donna* [1873] qui fait scandale). Qu'à l'époque baroque, le rôle de Néron dans le *Couronnement de Poppée* de Monteverdi soit confié à un castrat soprano n'est pas signe de transidentité : la voix surhumaine du castrat convient à des héros extrêmement virils.

21 Voir Sissa 1991, p. 84 *sq*.



et les autres développent la même vision. Ils reconnaissent que des femmes ont les vertus que l'on attribue aux hommes. Tacite loue le courage viril d'Agrippine, de la femme de Sénèque, de Boudicca, mais aussi de femmes de statut social inférieur comme les domestiques d'Octavie ou Épicharis qui résistent à la torture[22]. Mais ce faisant, ils considèrent comme évident que les vertus sont nécessairement masculines et qu'elles sont une part de masculin chez la femme. Quant aux qualités souvent considérées aujourd'hui comme féminines – délicatesse, sensibilité, impassibilité, pudeur, moralité –, elles ne sont jamais mises en exergue, sinon pour célébrer la matrone qui vit conformément aux normes, et on ne reconnaît jamais de qualités féminines à un homme. Par ailleurs, même si on l'accepte, le modèle à « deux genres et un sexe » de Laqueur n'est pas égalitaire : c'est un défaut de chaleur vitale qui explique chez la femme la rétention à l'intérieur de structures qui chez le mâle sont visibles au-dehors. Ce que l'homme a au-dehors, la femme l'a en dedans, ce qui est la marque d'une infériorité.

Néron, un homme-mère

Que Néron éprouve une sorte de fascination pour la procréation et que cette fascination fascine les auteurs qui en parlent est établi[23]. Enracinée dans les épisodes de son règne, se forge dans un *continuum* historique fécond jusqu'au haut Moyen Âge chrétien une histoire sensationnelle qui le voit finalement accoucher d'une grenouille[24]. Pour en décrypter la signification, il faut en repérer les principales étapes.

Avec à l'arrière-plan les relations incestueuses de Néron et Agrippine, les auteurs païens insistent sur la fascination qu'exerce la procréation dans l'esprit du prince. Comme tous les Julio-Claudiens, il se heurte au problème politique de la transmission dynastique du pouvoir. Il chasse Octavie sous prétexte de stérilité, s'unit à Poppée, car « elle donnerait aux Césars des héritiers de leur sang[25] », perd la petite Claudia qu'elle lui donne, puis la tue d'un coup de pied alors qu'elle est de nouveau enceinte[26].

Ces préoccupations dynastiques se conjuguent avec un imaginaire qui les dépasse. Parmi les rôles que joue Néron sur scène figurent les deux célèbres accouchements de Niobé et Canacé. « Les couches de Canacé » frappent les esprits. Dion Cassius mentionne une anecdote assez drôle : à un quidam qui déambule près du théâtre où joue Néron et qui, inquiet des hurlements qu'il entend, demande : « Que fait Néron ? », un soldat de garde répond : « Il accouche »[27]. Dans un discours que l'historien lui prête en 68, Vindex s'indigne :

> Je l'ai vu (Néron) dans l'enceinte du théâtre… Je l'ai entendu chanter, jouer la tragédie… je l'ai vu en état de grossesse et en travail d'enfant, disant, entendant, souffrant et faisant tout ce que rapporte la Fable[28].

Si on suit Suétone, Néron doit porter un masque aux traits de Poppée, puisqu'il joue ses rôles d'héroïnes ainsi. Dans un autre registre, un passage de Plutarque relève du même imaginaire de la fécondité[29] : aux Enfers, Néron vit sous la forme d'une vipère après avoir dévoré le sein qui l'a porté, mais les dieux qui lui devaient une récompense pour avoir donné la liberté aux Grecs ordonnent de le changer en une espèce animale plus douce qui chante le long des étangs, une grenouille, symbole du sexe féminin et de fécondité.

De manière implicite et cohérente du point de vue de la psychanalyse, les soucis reproducteurs de Néron sont associés au ventre d'Agrippine. Au centurion qui va lui donner la mort, l'impératrice est censée dire « Frappe ici »[30], en lui montrant son ventre ou « Ce ventre a porté Néron »[31]. Tacite a beau considérer que l'épisode est vrai, on peut en douter… En revanche, selon lui et selon Suétone, que Néron contemple le corps de sa mère n'est pas établi, mais le second insinue que Néron serait accouru pour voir le cadavre, l'aurait

22 Tacite, *Annales*, 14, 60 et 15, 57 ; voir Cogitore et Autin 2021, p. 103-124.

23 Voir les auteurs cités dans le présent article.

24 On formule habituellement la question de la genèse de la légende de Néron en termes de « réception » de son image. En réalité, de 68 jusqu'à Bède, les évolutions de cette image s'inscrivent dans une continuité dont les inventions des auteurs tardifs, qu'ils soient païens ou chrétiens, sont les produits. Pour cette séquence historique, le terme de « réception » n'est donc pas complètement adéquat ; il ne devient vraiment pertinent qu'à partir du xv[e] siècle.

25 Tacite, *Annale*s, 14, 61. En latin dans le texte « *veram progeniem penatibus Caesarum datura sit ?* ».

26 « Il la tua, elle aussi, d'un coup de pied, parce que, enceinte et malade, elle l'avait accablé de reproches un soir qu'il revenait tardivement d'une course de chars. » En latin dans le texte « *et tamen ipsam quoque ictu calcis occidit, quod se ex aurigatione sero reversum gravida et aegra conviciis incesserat*. » : Suétone, *Vie de Néron*, 35 ; voir aussi Tacite, *Annales*, 16, 6.

27 « ἕτερος δὲ ἐρομένου τινὸς "τί ποιεῖ ὁ αὐτοκράτωρ" ἀπεκρίνατο ὅτι "τίκτει·" καὶ γὰρ τὴν Κανάκην ὑπεκρίνετο. » : Dion Cassius, 63, 10, 22.

28 Dion Cassius, 63, 10, 22 ; Suétone, *Vie de Néron*, 21. Cf. Ovide, *Héroïdes*, 11, v. 49-51 : « J'ignorais la cause des douleurs soudaines que j'éprouvais ; j'étais sans expérience pour l'enfantement ; j'étais comme un soldat novice. Je ne pus retenir mes cris ». En latin dans le texte, « *nescia, quae faceret subitos mihi causa dolores, | et rudis ad partus et noua miles eram. | nec tenui uocem*. »

29 Plutarque, *Des délais de la justice divine*, 2.

30 En latin dans le texte : « Ventrem feri » : Tacite, *Annales*, 14, 8.

31 Dion Cassius, 61, 13, 5. En grec dans le texte : « καὶ τὴν γαστέρα ἀπογυμνώσασα "παῖε", ἔφη, "ταύτην, Ἀνίκητε, παῖε, ὅτι Νέρωνα ἔτεκεν" ».



touché, aurait loué ou blâmé telles ou telles parties de son corps. Quelques décennies plus tard, ce qui était douteux devient certain et Dion grossit encore le trait : Néron fait dénuder le cadavre et dit qu'il n'aurait jamais pensé sa mère si belle[32].

Les auteurs chrétiens des IIIe-VIe siècles vont plus loin. Assemblant et recomposant les anecdotes évoquées ci-dessus, ils inventent une fantastique histoire d'accouchement : Néron vit en concubinage avec sa mère, la fait tuer, fait ouvrir son ventre pour voir comment il était entretenu dans son sein et conçoit la volonté d'accoucher. Les médecins lui font avaler un têtard et la font croître dans son ventre : bientôt celui-ci se gonfle, de sorte que Néron se croit gros d'un enfant ; les médecins lui font prendre une potion pour le faire vomir et il rend une grenouille affreuse à voir qu'il recommande de nourrir et de soigner[33].

Les étapes de l'élaboration séculaire de cette histoire sont mal connues. Comme J. de Voragine le précise, ces choses-là ne se lisent pas dans les chroniques, car elles sont apocryphes et il faut donc prendre ces apocryphes en compte. Ceux-ci sont vraisemblablement le pseudo-Méliton (VIe-VIIe siècles), le *De Assumptione* de Paschase Radbert (attribué à Jérôme au Moyen Âge), le *Liber de Assumptione* du pseudo-Augustin (VIe siècle)[34]. Peut-être leurs auteurs ont-ils lu Plutarque, mais il est plus vraisemblable que l'accouchement de la grenouille leur est inspiré par la littérature chrétienne. Pour les Pères de l'Église, la grenouille appartient au bestiaire démoniaque ; ses nuées sont l'une des dix plaies d'Égypte, son anatomie évoque le sexe féminin et la luxure, la boue où elle vit et ses coassements sont signe de dégradation et de sordidité.

C'est l'*Apocalypse* et Victorin de Pettau qui sont déterminants. On trouve en effet dans *Apocalypse* (16, 13) l'origine de l'histoire de la grenouille : « Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs, semblables à des grenouilles ». À la fin du IIIe siècle, dans son *Commentaire de l'Apocalypse*, Victorin est le premier à identifier la Bête et Néron, et, ce faisant, à générer l'idée que le prince accouche d'une grenouille. La transmission de l'épisode est assurée par Jérôme qui « édite » l'œuvre.

La grenouille se révèle un guide inattendu pour décrypter les mutations des conceptions du genre du paganisme au christianisme. La grenouille païenne est une gentille bestiole qui symbolise la fécondité, le pullulement de l'existence, un monde plein de pulsions intimes[35]. Au pandémonisme anarchique et sans tabou païen, le christianisme substitue une éthique et une théologie monothéiste qui font de la transgression de la bicatégorisation une œuvre diabolique contraire à la création de Dieu. Un homme ne peut donner naissance à la vie que par tricherie, son fruit ne peut qu'être monstrueux[36].

En fin de compte, Néron est un mâle bisexuel qui joue un rôle de femme sans s'identifier à un autre genre que le sien. Il n'est un exemple ni de personne transgenre ni de fluidité sexuelle. Pour lui comme pour ses biographes, dont les références au stoïcisme et le christianisme déforment la présentation, il va de soi qu'il y a deux sexes et deux genres sans qu'aucune réflexion critique ne soit esquissée sur les stéréotypes attachés à cette catégorisation.

Sporus

De la nature d'un homme à la nature d'une femme. Castration et métamorphose

En 65 ou 66, Néron castre le jeune Sporus pour le métamorphoser en femme, l'épouse suivant la loi et selon les cérémonies d'usage, lui donne le nom de Sabine parce qu'il ressemble à Poppée, l'habille en femme et impose à tous qu'on le considère comme une femme, se montre avec lui sur les places publiques grecques et aux Sigillaires à Rome[37]. Les Grecs célèbrent les noces par des acclamations appropriées en formulant le souhait de voir naître de cette union des enfants légitimes[38]… Après la mort de Néron, Nymphidius le traite

32 Dion Cassius, 61, 14, 2. En grec dans le texte : « οὐκ ᾔδειν ὅτι οὕτω καλὴν μητέρα εἶχον ».

33 On suit ici la *Légende dorée*. Entre 1491 et 1540, il est l'un des moments forts de plusieurs *Mystères,* notamment celui des *Actes des Apôtres* d'A. et S. Gréban. On lie Agrippine sur un banc et « faut avoir un corps feinc pour l'ouvrir ». En accouchant, Néron hurle : « Haro Grans dyables, je suis mort | le cuer me creve, O quel esmoy | hastez tost mon enfantement ».

34 Voir Maggioni 2008, p. 146-181.

35 Lévêque 1999.

36 Les *Mystères* et la symbolique picturale du XVe siècle confirment ce jeu d'associations ; Gorgarant le médecin que Néron charge d'éventrer sa mère est le diable ; chez Jérôme Bosch la grenouille est symbole de luxure et d'avarice. Dans *L'escamoteur* peint vers 1480, le batracien posé sur la table renvoie peut-être à Néron (voir Darriulat 1995).

37 Vout 2002. En latin dans le texte, « *Hunc Sporum, Augustarum ornamentis excultum lecticaque vectum, et circa conventus mercatusque Graeciae ac mox Romae circa Sigillaria comitatus est identidem exosculans* » : Suétone, *Vie de Néron*, 28.

38 Dion Cassius, 63, 13 : en grec dans le texte « καὶ τοὺς {τε} γάμους αὐτῶν πάντες οἱ Ἕλληνες ἑώρτασαν, τά τε ἄλλα οἷα εἰκὸς ἦν ἐπιλέγοντες, καὶ γνησίους σφίσι παῖδας γεννηθῆναι εὐχόμενοι ».



comme s'ils étaient mariés et l'appelle Poppée[39], puis Othon (ex-mari de Poppée) a des relations intimes avec lui. Il se suicide en 69 lorsque Vitellius veut le contraindre à jouer le rôle de Proserpine pendant un combat de gladiateurs.

Les relations de Néron avec Sporus ne soulèvent pas l'indignation. *Puer delicatus* et affranchi, Sporus doit se plier au bon vouloir de son maître[40], Néron joue le rôle de l'homme et le mariage ne présente pas les allures provocantes d'une bouffonnerie. Quant à la castration, elle n'émeut personne. La seule réserve sur l'affaire se trouve chez Dion de Pruse qui la juge caractéristique de la possibilité qu'offre un pouvoir illimité de faire des choses contraires à la loi (παράνομόν)[41]. Si le sens général du jugement est clair – Néron est un tyran qui se place au-dessus de la loi – l'objet de sa condamnation et ses attendus le sont moins et les exégèses qu'il peut susciter nous entraîneraient en dehors du sujet qui nous préoccupe[42]. Dans tous les cas, la castration et l'affirmation que Sporus devient une femme posent dans toute son ampleur la question de la construction historique du sexe et du genre, et celle de la catégorisation des individus de sexe effacé et/ou ambigu, des personnes transgenres ou des *queers* et du neutre.

La castration de Sporus n'émeut personne et, en dépit de son sort tragique, la personnalité même du jeune homme présente peu d'intérêt aux yeux des auteurs qui en parlent. Cela est dû à son médiocre statut social et aux postures culturelles et éthiques de la société romaine ; hermaphrodites et androgynes de naissance sont considérés comme des prodiges contraires à l'ordre naturel qu'il faut éliminer[43], mais la castration due à la main humaine ne crée pas un monstre ; avant les lois de Domitien et Hadrien, sa condamnation est prononcée, non au regard de l'ordre naturel ou du droit, mais d'une éthique humaniste dont nos sources sur Néron montrent les limites (mis à part Dion de Pruse ?). Dans les faits existe un fossé entre prescriptions juridiques, conceptions religieuses et pratiques qui n'est pas propre au Haut-Empire (les eunuques jouent un rôle important dès l'empire tardif, sous l'Empire byzantin et jusqu'au xviiie siècle, les amateurs d'opéra admettent qu'on castre des jeunes gens pour jouir de belles voix).

Ce qu'écrit R. Barthes sur la Zambinella, castrat diva de l'opéra au xviiie siècle – la castration trouble, dément la classification sexuelle homme/femme, efface les critères biologiques pour les remplacer par une structure symbolique[44] – n'est pas transposable à l'Antiquité pour laquelle la catégorisation sexuelle des castrats est de l'ordre de l'impensé ; nos sources ne spéculent pas sur un troisième genre ou un genre neutre, mais posent la question de la transidentité dans la mesure où, à leurs yeux comme ceux de Néron, Sporus est une femme.

Sporus, une personne transgenre ?

Tout est fait anatomiquement, psychologiquement et socialement pour imposer l'idée qu'il est devenu une femme. Privé de ses organes génitaux, émasculé plutôt que castré, sa nouvelle anatomie le désigne comme une femme[45]. Vêtu comme une femme, exhibé en public comme une femme, il apparaît aux yeux de tous comme une femme. Son nom qui évoque la semence du mâle et son association à une divinité féminine, Proserpine, porteuse d'espoir de fécondité, s'inscrivent dans un imaginaire de la procréation[46]. Son identification

39 En grec dans le texte : « ὃν εὐθὺς ἀπὸ τῆς πυρᾶς ἔτι καιομένου τοῦ νεκροῦ μεταπεμψάμενος ἐκεῖνος ἐν γαμετῆς εἶχε τάξει καὶ Ποππαίαν προσηγόρευεν » : Plutarque, *Vie de Galba*, 9, 1-3 ; Dion Cassius, 64, 8, 3 ; 65, 10.

40 En grec dans le texte « ἔπειτα καὶ παῖδα ἀπελεύθερον, ὃν Σπόρον ὠνόμαζεν, ἐκτεμών, ἐπειδὴ καὶ αὐτὸς τῇ Σαβίνῃ προσεῴκει, τά τε ἄλλα ὡς γυναικὶ αὐτῷ ἐχρῆτο καὶ προϊόντος τοῦ χρόνου καὶ ἔγημεν αὐτόν. » : Dion Cassius, 62, 28. Il ne fait pas de doute que Sporus est un affranchi. La proposition de Charles 2014, p. 667-685 – Sporus est le représentant d'une grande famille, potentiellement dangereux, que Néron veut contrôler – paraît intenable.

41 En grec dans le texte : « ἐν δὲ τοῖς ἀνθρώποις καὶ ἡ ἐξουσία παράνομόν τί ἐστι. » : Dion de Pruse, 21, 6, 7. Voir l'approche globale de Lanza 1997, p. 220 : seul le tyran peut aspirer au vrai bonheur et le connaître, car le pouvoir absolu permet le déchainement de tous les instincts.

42 Il y a incertitude sur le texte originel : (ἡ ἐξουσία, « pouvoir absolu », pourrait avoir été substitué par des copistes chrétiens à ἡ ἀνδρῶν συνουσίᾳ, « commerce entre hommes ») et rien ne permet de savoir si Dion de Pruse songe à l'homosexualité, au mariage ou à la castration. La référence au *nomos* incite à placer le jugement dans la sphère juridique. Dion de Pruse pense peut-être à la *Lex Cornelia Sullæ de sicariis et veneficis* de 81 av. J.-C., mais celle-ci vise à protéger les hommes libres, non des individus de statut inférieur comme Sporus. S'il pense aux lois de Domitien et Hadrien contre la castration, il commet un anachronisme. On peut émettre l'hypothèse qu'il songe aux lois de la nature et condamne en fait l'homosexualité. Voir *infra*.

43 Sans mentionner explicitement les androgynes, Sénèque (*De la colère* I, 15) donne le positionnement de la société à l'égard de ceux qui n'entrent pas dans les catégories établies : « nous étouffons les êtres monstrueux (…) Ce n'est pas colère, mais raison, que de séparer de ce qui est sain ce qui n'a pas d'intérêt à vivre ».

44 Barthes 2011, p. 195 *sq*. et Barthes 2002, p. 180.

45 Sporus subit une ablation des organes génitaux pour métamorphoser sa nature d'homme en celle d'une femme : « *Puerum Sporum exsectis testibus etiam in muliebrem naturam transfigurare* ». Dion reprend le même vocabulaire : Sporus est coupé, Néron a commerce avec lui comme avec une femme. Les termes employés par Suétone (*exsectis testibus*) suggèrent qu'il s'agit d'une castration et non d'une émasculation qui désigne l'ablation des testicules et de la verge. Mais cette distinction est moderne et le vocabulaire grec et latin des organes génitaux sommaire. Néron voulant faire de Sporus une femme, il est probable qu'il le fait émasculer.

46 Sporus était son nom avant le mariage puisqu'après celui-ci Néron l'appelle Sabine et que, loin d'être un trait d'humour noir pour le désigner après sa castration, il est symboliquement de bon augure pour la fécondité qu'on attend de lui comme femme. En 68,



à une femme est telle qu'elle se maintient après la mort de Néron. La réalité socioculturelle et l'imaginaire des années 60 confirment que le genre féminin peut être socialement construit de manière volontaire. En apparence, Sporus accepte la métamorphose qui lui est imposée (mais on ne connaît pas les motivations de son suicide).

Reste la question clé : peut-il porter un enfant ? Il va de soi que les connaissances médicales et les techniques chirurgicales l'excluent radicalement, mais la volonté d'en faire une femme paraît tellement profonde que se pose la question de savoir si Néron ne cultive pas sincèrement l'utopie que c'est possible. On l'a vu, pour Dion de Pruse, ce qu'il fait est caractéristique de la possibilité offerte par un pouvoir illimité de faire des choses contraires à la loi (παράνομόν) et il faut peut-être comprendre « contraire à la nature »[47]. Que la transformation d'un homme en femme soit présente dans les esprits est certain. Juvénal ironise sur les mystérieux topiques que vend l'épaisse Lydé pour y parvenir et sur les lanières de l'agile Luperque qui frappe les femmes en quête de maternité[48]. Les honneurs et les fortunes que Néron promet à quiconque pourrait en faire une femme confirment qu'il partage cet espoir[49].

Quand il écrit que l'audacieuse imagination de Celer et Severus – les architectes de la *Domus Aurea* – demande à l'art ce que refuse la nature, Tacite suggère que Néron souhaite l'incroyable en imaginant que la science et la technique peuvent permettre sa réalisation. En écho avec Dion de Pruse, peut-on transposer cette analyse dans le domaine médical et imaginer que Néron pense pouvoir transformer physiologiquement un homme en femme ? Dans ce contexte, héritière des recherches d'Erasistrate et Hérophile, mais aussi de la science romaine dont la qualité est sans doute sous-estimée[50], la curiosité scientifique de l'époque néronienne doit s'intéresser aux organes génitaux et certains des médecins proches du prince sont certainement bien informés sur la question : la pratique de la dissection (fondée par Hérophile, recommandée par Soranos et Plutarque) a entraîné le rejet des connaissances réputées acquises, notamment celle d'un utérus autonome qui migre à l'intérieur du corps (Hérophile découvre les ligaments utérins) et celle que la semence de l'homme assure seule la reproduction, le ventre féminin n'en étant qu'un réceptacle. L'embaumement de Poppée qui nécessite l'ouverture de son abdomen[51] donne à ces questions une brûlante actualité : on ignore le traitement réservé au fœtus qu'elle porte, mais sans aucun doute embaumeurs et médecins sont amenés à réfléchir sur l'anatomie des organes reproducteurs féminins.

Si elle fait de Sporus une femme, la construction néronienne heurte le sens commun. Avec un consensus sans failles, nos sources affirment qu'un homme ne peut donner la vie. Le mariage avec Sporus fait dire spirituellement à quelqu'un qu'il eût été heureux pour le genre humain que son père Domitius eût épousé une femme de cette espèce[52]. Martial et Juvénal sont plus sentencieux : « Callistrate et Afer se marient (…) Rome, n'en as-tu pas assez ? Attends-tu aussi un accouchement ? »[53] ; « Ces sortes d'épouses ne sauraient espérer fixer leurs époux en leur donnant des fils… Heureusement, la nature ne donne point aux esprits le pouvoir de métamorphoser les corps »[54].

Au terme de ces analyses, Sporus semble un exemple de ce que l'évolution récente du lexique nomme la transidentité[55]. Le jeune homme accepte, semble-t-il, d'être une femme et d'être considéré comme tel par les autres, son entourage et la population de Rome et de la Grèce entérinent son statut. Pour être éclairant, ce décodage genré ne suffit pas à lui seul à rendre son statut intelligible. D'abord parce que Tacite, Suétone, Dion

Sporus offre à Néron un anneau où est gravé l'enlèvement de Proserpine (« Sporus anulum muneri optulit, cujus gemmae sculptura erat Proserpinae raptus. » Suétone, *Vie de Néron*, 46) et en 69 Vitellius veut lui faire jouer le rôle de Proserpine (Dion Cassius, 65, 10).

47 Dion de Pruse, 21, 6, 7 (voir *supra*). Au IIe siècle, l'antithétisme *nomos/physys* s'est effacé, et les deux concepts s'articulent pour fonder un principe de conciliation entre l'ordre du monde et celui de la société, ce qui pourrait impliquer que la « nature » de Dion établit des normes sexuelles qui condamnent l'homosexualité. En faveur de ce décryptage, voir son *Discours* 33, où il critique l'efféminement des hommes de Tarse qui violent les lois de la nature en secret en vain parce que leur regard, leurs postures montrent leur véritable personnalité. Si ces pistes sont importantes pour connaître la pensée de Dion et l'évolution des idées sur le sexe et le genre, elles n'éclairent que de manière périphériques les mœurs néroniennes.

48 Juvénal, *Satires*, 2, 134-136. Voir note 16.

49 En grec dans le texte : « τέλος δὲ προυτέθησαν μεγάλαι {καὶ} τιμαὶ καὶ χρήματα ἄπειρα τὸ πλῆθος, ὅστις αὐτὸν γυναῖκα ποιήσειεν » : Dion de Pruse, 21, 6, 7.

50 Lehoux 2012 montre la qualité de la science romaine.

51 En latin dans le texte « *Corpus non igni abolitum, ut Romanus mos, sed, regum externorum consuetudine, differtum odoribus conditur* » : Tacite, *Annales*, 16, 6, 2.

52 En latin dans le texte, « *bene agi potuisse cum rebus humanis, si Domitius pater talem habuisset uxorem* » : Suétone, *Vie de Néron*, 28.

53 Traduction du latin « *Barbatus rigido nupsit Callistratus Afro (...) Nondum tibi, Roma, uidetur | Hoc satis? expectas numquid ut et pariat ?* » : Martial, *Épigrammes*, 12, 42 ; voir *supra* note 16.

54 Traduction du latin « *quod nequeant parere et partu retinere maritos. | sed melius, quod nil animis in corpora iuris | natura indulget.* » : Juvénal, *Satires*, 2, 138-140.

55 Nous prenons la définition du Défenseur des droits français des personnes transgenres : ce « sont des personnes dont le genre ne correspond pas au sexe qui leur a été assigné à la naissance » : https://www.defenseurdesdroits.fr/sites/default/files/atoms/files/decision_cadre_ndeg2020-136_1.pdf, page 1 (consulté le 2 novembre 2021).



et les autres n'adhèrent pas au tableau qu'ils brossent. Ensuite parce que décrypter le monde romain avec pour critère la transidentité telle que définie aujourd'hui conduit fatalement à des anachronismes déformants. Si le sort de Sporus montre que le genre est une construction sociale, comprendre celle-ci exige la prise en compte d'autres paramètres ou, pour le dire dans le vocabulaire en cours, une approche intersectionnelle qui formule la question dans la sphère des rapports sociaux de domination des élites impériales sur les autres. Sporus fournit un bel exemple de dominé qui n'a pas voix au chapitre[56]. Même s'il y consent, sa castration et son changement de genre lui sont imposées par un patron qui est l'homme le plus puissant du monde et elles sont reconnues par ce qu'on peut appeler schématiquement des courtisans. Ce qu'écrivent nos sources sur son compte le confirme : elles sont – à l'exception peut-être de Dion de Pruse – parfaitement insensibles aux malheurs d'un dominé. Son statut révèle plus le fonctionnement de la société romaine que ses conceptions du sexe.

Un genre, deux sexes, l'utopie d'un genre primordial

Néron et Sporus constituent des *exempla* pertinents pour la connaissance des conceptions du genre et du sexe, mais ce sont des cas individuels spécifiques qu'il faut recontextualiser historiographiquement et historiquement.

Le modèle à « deux genres et un sexe »

Il convient d'abord de prendre en considération les autres décryptages que le nôtre, en premier lieu celui de T. Laqueur qui avance que le modèle prédominant des anciens est un modèle à « deux genres et un sexe » et correspond à une représentation du corps humain dans laquelle les différences se distribuent entre un pôle « mâle » et un pôle « moindre mâle ». Hommes et femmes ont les mêmes organes génitaux, les uns à l'extérieur, les autres à l'intérieur, ils ont une même aptitude à la jouissance qui aboutit à un même orgasme. Le « genre » est fondateur, le « sexe » n'en est qu'une représentation. Hérophile, Soranos, Plutarque, Galien s'attachent en effet à démontrer que femmes et hommes ne sont pas radicalement opposés. Pour Aristote, l'utérus est double comme les testicules sont deux[57]. Galien écrit :

> Figurez-vous les parties [génitales] qui s'offrent les premières à votre imagination, n'importe lesquelles, retournez en dehors celles de la femme, tournez et repliez-en dedans celles de l'homme, et vous les trouverez toutes semblables les unes aux autres[58].

Pour Plutarque, les rôles respectifs de l'homme et de la femme dans la reproduction ne sont pas aussi différents que le suggèrent leurs vêtements[59]. En faveur de ce décryptage, on pourrait ajouter que le mot *puer* qui désigne les enfants des deux sexes est sémantiquement neutre et que la bicatégorisation sexuelle n'apparaît qu'à partir de la puberté et/ou seulement après la première relation sexuelle (comme en témoignent les vestales, à la fois jeunes filles, matrones et hommes sans appartenir à aucune des trois catégories)[60].

Que la société gréco-romaine construise les deux genres sur un même sexe n'est pourtant guère convaincant pour de multiples raisons. Faute de pouvoir toutes les envisager ici, on se bornera à quelques remarques.

Au premier rang figurent l'interprétation des textes médicaux évoqués ci-dessus et le statut privilégié, voire primordial, accordé aux médecins. Expliciter les premiers en disant que l'utérus est un pénis renversé et les ovaires un duplicata des testicules est contestable. Que l'anatomie génitale des hommes et des femmes présente une forme de symétrie ne veut pas dire qu'ils ont les mêmes organes, mais des organes spécifiques adaptés les uns aux autres. Pour Plutarque, la procréation n'est pas due à la seule semence masculine, mais aussi aux fluides de la femme. Surtout peut-on se fonder sur les seuls écrits du corps médical pour décrypter la vision qu'a une société du genre et du sexe ? S'ils sont nécessairement à prendre en compte, le point de vue de leurs auteurs est celui d'une catégorie bien particulière et qui plus est divisée. Dans tous les cas, il ne révèle pas nécessairement les conceptions de leurs contemporains. Pour s'en tenir à nos principales sources – Tacite, Suétone et Dion – qui appartiennent à l'élite, elles cultivent et diffusent les conceptions et les normes

56 Par le milieu où il évolue, Sporus ne peut être considéré comme un banal affranchi, mais les *pueri delicati* jouets sexuels de leur maître sont bien attestés dans la société romaine et, fondamentalement, son sort est conforme à celui de la majorité des affranchis (voir Andreau 1992, p. 223-224). La manière dont il gère intimement sa vie nous échappe. Les raisons de son suicide ne sont vraisemblablement pas aussi anecdotiques que le dit Dion Cassius, 65, 10.

57 « L'utérus est toujours double, de même que, chez les mâles, les testicules sont toujours au nombre de deux. » En grec dans le texte « Αἱ δ´ ὑστέραι πᾶσι μέν εἰσι διμερεῖς καθάπερ καὶ οἱ ὄρχεις τοῖς ἄρρεσι δύο πᾶσιν » : Aristote, *De la génération des animaux*, 716b32.

58 Galien, *De l'utilité des parties du corps*.

59 Plutarque, *Les opinions des philosophes*, 5.

60 Voir Scheid 1991, p. 410-412.



des milieux dominants qui garantissent l'ordre du monde et de la société sans prendre en compte ce que disent les médecins. Quant aux pratiques sociales de la majorité de la population, elles n'ont guère à voir avec les connaissances scientifiques.

Deux sexes, deux genres

Le droit romain consacre l'existence de deux sexes comme une norme de l'espèce humaine. La norme et la pratique veulent que dès sa naissance un bébé soit reconnu garçon ou fille et prévoient qu'en cas d'ambiguïté sur le sexe du nouveau-né, un examen attentif en choisisse un[61]. Fondamentalement, le monde romain admet que n'existe qu'un genre humain où se côtoient et s'entrecroisent des couples antithétiques, mâle/femelle, libre/esclave, riche/pauvre, dominés/dominants, civilisé/barbare, etc. Dans une société juridiquement hiérarchisée, seules les catégories définies par le droit sont visibles et génèrent un minimum de conscience du groupe auquel on appartient. Si hommes et femmes sont de la même espèce, une définition de la femme en soi est inexistante, et rien ne perturbe ni la bicatégorisation qui hiérarchise les deux sexes, ni les stéréotypes qui vont de pair (il n'est pas anodin que *puer* soit sémantiquement neutre, mais philologiquement masculin). Cependant, on peut émettre l'hypothèse que, quoiqu'impensées, les thématiques du neutre et de la transidentité ne sont pas absentes des utopies contemporaines.

L'âge d'or néronien, âge du neutre ou utopie d'un genre primordial ?

Promettre l'âge d'or est un lieu commun séculaire du discours des détenteurs du pouvoir. Dans le cas de Néron, ce rêve se manifeste avec une originalité certaine. L'imaginaire artistique et idéologique néronien atteste que la question des formes des espèces et de leurs sexes est sous-jacente. La *Domus Aurea* est la *domus* de l'âge d'or, le laboratoire d'un monde pacifié, prospère et affranchi des contraintes de la nature et de la société. Microcosme où sont symboliquement présents tous les éléments du cosmos, toutes les facettes de la nature, toutes les formes du génie humain, son parc est un retour au paradis originel et à la fin de l'histoire. Le succès des grotesques dans la peinture contemporaine (le terme est créé à la fin du xv[e] siècle après la découverte de la *Domus Aurea* sur l'Esquilin) va de pair avec cette quête. Unissant les règnes végétaux, animaux et végétaux, ces êtres assemblent des détails naturalistes dans des formes hybrides qui mettent en cause le système de référence que la raison propose comme celui de l'ordre, en suggérant que ce qui est pourrait être autrement, particulièrement la division sexuelle et, partant, les structures sociales. Dans le débat sur la *mimesis* et la *fantasia*, Vitruve et Horace les condamnent comme contre nature et dangereux pour la société. Leur succès à l'époque néronienne marque une rupture esthétique mais aussi intellectuelle. Notamment parce que l'hybridité de ces êtres pose tacitement la question des origines et de la différenciation des espèces et du rôle de la sexualité dans ces processus[62]. Les mœurs néroniennes participent du même mouvement : leurs fêtes suspendent l'ordre du monde, retrouvent le temps et l'espace des origines antérieures à la différenciation des sexes et aux lois humaines.

Remettant en cause la hiérarchie des valeurs et des structures sociales, l'utopie néronienne ne peut qu'être moralement et politiquement condamnée par les « gens sérieux » de son temps jusqu'à nos jours. Les motivations de la condamnation ont une dimension ontologique autant que politique et éthique : les pratiques et l'imaginaire néroniens rappellent un temps immémorial où les formes n'étaient pas encore figées, où tous les agencements étaient possibles, où la rupture des sexes n'était pas établie. L'âge d'or néronien serait-il un âge du « neutre » ? Ce serait très périlleux de répondre par l'affirmative, car non seulement ses acteurs ne pensent pas le « neutre », mais la notion elle-même est trop récente pour être acceptée sans débats. Mieux vaut formuler l'hypothèse que se cache dans le néronisme la nostalgie d'un genre primordial qui donne à chacun la liberté de choisir son sexe et d'en changer.

Nos analyses aboutissent à la conclusion que Néron et les auteurs qui nous en parlent considèrent qu'existe un seul genre humain divisé en deux sexes et que même si elle est éventuellement cachée dans leur imaginaire, l'identification d'un troisième genre ou d'un genre neutre est de l'ordre de l'impensé. Si elles apportent des compléments et des nuances au tableau traditionnel, elles n'en remettent pas en cause les traits généraux et soulèvent la question de l'efficience de la terminologie et des concepts modernes pour rendre la société antique intelligible. Il est évident qu'utiliser des termes et des concepts modernes comme transgenre ou neutre, *a fortiori* drag queen ou queer, faussent les réalités antiques et/ou en promeuvent une lecture essentialiste suspecte. Peut-être faut-il en tirer la leçon que les problématiques du genre dans le monde gréco-romain en apprennent moins sur l'Antiquité que sur le xxi[e] siècle dont les décodages, interrogations et revendications

61 L'abandon plus fréquent des filles le confirme : Allély 2017 ; Thomas 1991, p. 103-105.
62 Voir Perrin 1982, p. 303-338.



catégorielles identitaires constituent une (radicale ?) nouveauté historique[63]. Y voir plus clair suppose une étude qui exploite toutes les sources de tout statut en les recontextualisant historiquement.

63 C’est ce que soutient Marty 2021.



Bibliographie

Sources anciennes

Aristote, *De la génération des animaux*, éd. et trad. P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Aurélius Victor, *Livre des Césars*, éd. et trad. P. Dufraigne, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

Dion Cassius, *Roman History*, trad. E. Cary et H.B. Foster, Cambridge MA, Loeb Classical Library, 1925.

Dion de Pruse (Dion Chrysostome), *Discourses* 12-30, trad. J.W. Cohoon, Cambridge MA, Loeb Classical Library, 1939.

Galien, *De l'utilité des parties du corps*, trad. C. Daremberg, Paris, Gallimard, 1994.

Martial, *Épigrammes. Tome II, 1re partie : Livres VIII-XII*, éd. et trad. H.J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

Juvénal, *Satires*, éd. P. de Labriolle et F. Villeneuve, trad. O. Sers, Paris, Les Belles Lettres, 1921.

Ovide, *Héroïdes*, éd. H. Bornecque, trad. M. Prévost, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

Plutarque, *Œuvres morales. Tome XII, 2e partie : Traité 58, Opinions des philosophes*, éd. H. Lachenaud, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

Plutarque, *Œuvres morales. Tome VII, 2e partie : Traités 37-41, Sur les délais de la justice divine*, éd. et trad. R. Klaerr et Y. Vernière, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

Plutarque, *Vies. Tome XV : Artaxerxès - Aratos - Galba - Othon*, éd. et trad. É. Chambry et R. Flacelière, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

Sénèque le Père, *Controverses*, nouvelle édition revue et corrigée par H. Bornecque, Paris, Garnier, 1932.

Sénèque, *Dialogues. Tome I : De la colère*, éd. et trad. A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres, 1922.

Suétone, *Vie des douze Césars. Tome II : Tibère - Caligula - Claude - Néron*, éd. et trad. H. Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

Tacite, *Annales, Tome IV, Livres XIII-XVI*, éd. et trad. P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1924.

Travaux

Allély A. 2017, « L'exposition des petites filles à Rome sous la République et sous le Principat », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* 124/3, p. 49-64, DOI : https://doi.org/10.4000/abpo.3692 [consulté en décembre 2021].

Andreau J. 1992, « L'affranchi », *in* A. Giardina A. (éd.), *L'Homme romain*, Paris, 1992, p. 219-246.

Barthes R. 2002, *S/Z*, *Œuvres complètes. Tome* III. *1978-1971*, nouvelle édition, Paris.

Barthes R. 2011, *« Sarrasine » de Balzac : séminaires à l'École pratique des hautes études 1967-1968, 1968-1969*, Traces écrites, Paris.

Bartsch S. 1994, *Actors in the Audience. Theatricality and double speak from Nero to Hadrian*, Cambridge MA-Londres.

Boehringer S. 2005, « Sexe, genre, sexualité : mode d'emploi (dans l'Antiquité) », Kentron 21, p. 83-110, DOI : https://doi.org/10.4000/kentron.1801 [consulté en décembre 2021].

Boswell J. 1980, *Christianity, social tolerance and homosexuality*, Chicago.

Boswell J. 1989, « Revolutions, Universals, and Sexual Categories » *in* M. Duberman, M. Vicinus et G.Jr. Chauncey (éd.), *Hidden from History: Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, New-York, p. 1-33.

Boswell J. 1994, *Same-Sex Unions in Premodern Europe*, New-York.

Champlin E. 2003, *Nero*, Cambridge MA.

Charles M.B. 2014, « Nero and Sporus Again », *Latomus* 73/3, p. 667–685.



Cogitore I. et Autin L. 2021, « Muliebriter fremere ? Le discours féminin dans les *Annales* de Tacite », *in* M. Bellissime et P. Duchêne Veni, vidi, scripsi : *écrire l'histoire dans l'Antiquité* 7, Bordeaux, p. 103-124.

Colin J. 1955-1956, *Juvénal et le mariage mystique de Gracchus*, Atti della Accademia delle Scienze di Torino 99.

Darriulat J. 1995, *Jérôme Bosch et la fable populaire*, Paris.

Devillers O. 1994, *L'art de la persuasion dans les* Annales *de Tacite*, Collection Latomus 224, Bruxelles.

Duby G. et Perrot M. (dir.) 1991, *Histoire des femmes en Occident* I. *L'Antiquité*, Paris.

Foucault M. 1994, *Histoire de la sexualité* I. *La volonté de savoir*, Paris.

Galtier F. 2011, *L'image tragique de l'Histoire chez Tacite. Étude des schèmes tragiques dans les* Histoires *et les* Annales, Collection Latomus 333, Bruxelles.

Lanza D. 1997, *Le tyran et son public*, Paris.

Laqueur T. 1992, *La fabrique du Sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris (trad. fr. M. Gautier).

Lehoux D. 2012, *What Did the Romans Know? An Inquiry into Science and Worldmaking*, Chicago.

Lévêque P. 1999, *Les grenouilles dans l'Antiquité*, Paris.

Maggioni G.P. 2008, « La littérature apocryphe dans la *Légende dorée* et dans ses sources immédiates », *Apocrypha* 19, p. 146-180, DOI : https://doi.org/10.1484/J.APOCR.3.7.

Marty E. 2021, *Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Paris.

Perrin Y. 1982, « Êtres mythiques, êtres fantastiques et grotesques de la *domus aurea* de Néron », *Dialogues d'Histoire Ancienne* 8, p. 303-338.

Rennes J. (dir) 2021, *Encyclopédie critique du genre. Édition revue et augmentée*, Paris.

Scheid J. 1991, « Indispensables étrangères », *in* G. Duby et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident* I. *L'Antiquité*, Paris, p. 405-437.

Sissa G. 1991, « Philosophie du genre », *in* G. Duby et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident* I. *L'Antiquité*, Paris, p. 65-98.

Späth T. 1994, *Männlichkeit und Weiblichkeit bei Tacitus. Zur Konstruktion der Geschlechter in der römischen Kaiserzeit*, Francfort-New York.

Thomas Y. 1991, « La division des sexes en droit romain », *in* G. Duby et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident* I. *L'Antiquité*, Paris, p. 103-155.

Varner E.R. 2008, « Transcending Gender. Assimilation, Identity, and Roman Imperial Portraits », *Memoirs of the American Academy in Rome. Supplementary Volumes* 7. *Role Models in the Roman World. Identity and Assimilation*, p. 185-205.

Verdière R. 1975, « À verser au dossier sexuel de Néron », *La Parola del Passato* 30, p. 5-22.

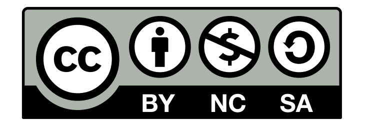
Veyne P. 1978, « La Famille et l'amour sous le Haut-Empire romain », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 33, p. 35-63.

Veyne P. 1982, « L'homosexualité à Rome », *Sexualités occidentales. Contribution à l'histoire et à la sociologie de la sexualité. Communications* 35, p. 26-33.

Vout C. 2002, « Nero and Sporus », *in* J.-M. Croisille et Y. Perrin (dir.), *Neronia* VI. *Rome à l'époque néronienne. Institutions et vie politique, économie et société, vie intellectuelle, artistique et spirituelle. Actes du VI*e *Colloque international de la SIEN (Rome, 19-23 mai 1999)*, Collection Latomus 268, Bruxelles, p. 493-502.



Varia



Un système de sépulture égalitaire en territoire tarquinien*

Typologie et diffusion des tombes à caisson de « type Musarna » entre la fin du IVe et le début du IIIe siècle av. J.-C.

An égalitarian burial system in Tarquinian territory. Typology and diffusion of 'Musarna type' cassone *tombs between the late 4th century BC and the early 3rd century BC*

Edwige Lovergne

Docteure en archéologie, chercheuse associée AOrOc (UMR 8546)

*** Cet article est le résultat d'une communication proposée lors de la Première rencontre des doctorants et jeunes docteurs sur l'Italie préromaine « Du Bronze récent à la romanisation (XIVe-IVe av. n.è.) », qui s'est tenue les 1er et 2 juin 2017 à Paris.**

Résumé. *L'étude détaillée des nécropoles hellénistiques de Musarna a attiré l'attention sur un type particulier de tombes, identifié par les archéologues du XIXe siècle sous le terme de* tomba a cassone. *Ces tombes sont des fosses de forme cubique, creusées directement dans le tuf, de dimensions généralement importantes. Hormis les différents aménagements internes – qu'il s'agisse de sépultures individuelles ou doubles, d'inhumations ou d'incinérations –, elles présentent toujours un plan analogue et les mêmes caractéristiques structurelles. Si, dans un premier temps, ce type de tombe semblait être un phénomène attesté exclusivement à Musarna et à ses alentours, nous avons recensé 83 tombes à caisson de « type Musarna », distribuées dans tout le territoire tarquinien ; leur diffusion, limitée à la fin du IVe et au début du IIIe siècle av. J.-C., s'avère étroitement liée à la mutation de la situation politique de Tarquinia à la veille du dernier conflit contre Rome. Cet article propose un premier état des lieux sur cette « nouvelle » typologie, car ces sépultures n'ont jamais fait l'objet d'études détaillées, bien que plusieurs d'entre elles aient livré un riche mobilier funéraire, comparable à celui des grandes tombes à chambre aristocratiques.*

Mots-clés : époque hellénistique, Tarquinia, Musarna, Latium, nécropoles, sépulture, caisson

Abstract. *The study of Musarna's Hellenistic necropolis has drawn attention to a particular type of grave, identified by 19th-century archaeologists as* tomba a cassone. *Those large cube-shaped pits are dug into the tufa bedrock and apart from various internal arrangements –single or double burials, inhumation or cremations– they always have a similar layout and same structural characteristics. This type of grave was thought to be attested exclusively in Musarna and its surroundings but we have registered 83 graves a* cassone *of 'Musarna type', distributed throughout the Tarquinian territory. The diffusion of these graves is limited to the end of the 4th and the beginning of the 3rd century BC proves to be closely connected to the creation of small* oppida *in the hinterland of the Etruscan metropolis on the eve of the last conflict against Rome. This article aims to make a first inventory of this 'new' typology, as these graves have never been thoroughly studied, although several of them have returned rich funerary finds, comparable to those of local aristocratic chamber graves.*

Keywords: Hellenistic Period, Tarquinia, Musarna, Latium, necropolis, grave, coffer



Le site étrusco-romain de Musarna

En octobre 1982, la découverte fortuite d'une mosaïque géométrique, blanche et noire, portant une inscription en langue étrusque, attira à nouveau[1] l'attention sur la cité de Musarna. Une campagne de fouille effectuée quelque mois plus tard permit d'établir que cette mosaïque appartenait à un complexe balnéaire d'époque tardo-républicaine. Cette découverte exceptionnelle a amené l'École française de Rome, en collaboration avec la Soprintendenza Archeologica per l'Etruria Meridionale, à entreprendre des fouilles systématiques sur le site, menées jusqu'en 2003 sous la direction d'Henri Broise (ÉFR/IRAA, CCJ) et Vincent Jolivet (CNRS, UMR 8546-AOROC). Les travaux ont concerné plusieurs secteurs du site (habitat, enceinte, dépôt votif, nécropoles d'époque hellénistique et impériale) et de son territoire. Outre de nombreux articles[2], quatre volumes ont paru à ce jour, consacrés respectivement à la topographie générale du site et aux trésors monétaires, aux bains hellénistiques, à la nécropole impériale et à la céramique à paroi fine[3] ; quatre autres sont en cours de préparation[4].

Le site étrusco-romain de Musarna (fig. 1) se situe dans la région du Latium moderne à environ 80 km au nord de Rome et à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Viterbe, entre les sites de Grotte Scalina et Cordigliano au nord-est, et Castel Cardinale au sud-ouest, dans le domaine appelé aujourd'hui Macchia del Conte[5]. Située à 172 m d'altitude, la cité s'étend sur un plateau de tuf de 450 m x 150 m, orienté en direction nord-est/sud-ouest, et couvre une superficie intra-muros d'environ 5 hectares. Occupé dès le Néolithique final[6], le plateau présente une fréquentation au Bronze moyen[7], mais ce n'est que dans le dernier quart du IVe siècle av. J.-C. que le site a été urbanisé, comme en témoigne la céramique antique (bucchero gris et céramique étrusque à figures rouges) retrouvée dans les strates les plus anciennes de l'habitat, ainsi que dans les premières tombes des nécropoles ; la ville semble avoir été occupée de manière à peu près continue jusqu'au VIIe siècle apr. J.-C.

Musarna naît comme colonie militaire de Tarquinia au cours des décennies suivant le *foedus* de 40 ans signé avec Rome en 351 av. J.-C. À cette époque, le territoire contrôlé par Tarquinia occupe une partie importante de l'Étrurie méridionale et est conçu comme un système stratégique destiné à défendre sa métropole, avec la création de plusieurs *oppida* et la fortification de sites préexistants. Peu après la reprise du conflit étrusco-romain, en 310 av. J.-C., l'armée romaine, menée par le consul Fabius Maximus Rullianus, parviendra à pénétrer en territoire tarquinien en traversant les monts Ciminiens, frontière naturelle alors considérée comme infranchissable. Selon l'historiographie, en 281 Tarquinia et les villes de son territoire se soumettent définitivement à Rome.

Bien que les sources antiques sur Musarna soient inexistantes, puisque les informations dont nous disposons ne sont rapportées que par de rares auteurs d'époque médiévale[8], le site a été localisé avec certitude en 1849[9] par Giosafat Bazzichelli, grâce aux indications de l'érudit local Francesco Orioli. C'est en 1850 que commencent les premières fouilles officielles et documentées[10] ; comme cela était fréquent à l'époque, les fouilleurs s'intéressaient essentiellement aux nécropoles et aux objets précieux qu'elles contenaient.

À cette occasion, F. Orioli[11] mentionne et décrit pour la première fois des tombes à caisson de « type Musarna » sur le site.

1 Le site était connu depuis le milieu du XIXe siècle.
2 Pour une bibliographie complète cf. Jolivet 2013. Chaque année, un rapport de fouille a été rédigé et les comptes rendus des opérations archéologiques publiés dans les *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*.
3 Andreau *et al.* 2002, Broise et Jolivet 2004, Rebillard 2009 et Leone 2021.
4 Les nécropoles hellénistiques (E. Lovergne), le dépôt votif de la porte sud (O. de Cazanove et M. Dewailly), la *domus* de l'îlot D (H. Broise et V. Jolivet) et l'enceinte (F. Bérard et L. Pulcinelli).
5 Carte IGM F° 137 III NO (Commenda) et F° 137 III SO (Castel d'Asso).
6 Petitti 1990, p. 478-479.
7 Broise et Jolivet 1997, p. 1327.
8 Aucun texte antérieur au XIIIe siècle ne mentionne Musarna (Lovergne 2014, p. 259, n. 2), bien qu'Annio da Viterbo, dans ses *Antiquitates*, affirme avoir écrit son œuvre à partir de plusieurs auteurs anciens, y compris les *Origines* de Caton (cf. en particulier Annio da Viterbo, *Institutio*, *Liber* II, VI, f. XXII).
9 Orioli 1850a, 1850b et 1850c ; Bazzichelli 1850.
10 Deux manuscrits, l'un de Feliciano Bussi (*VEM* 1736), l'autre de Pio Semeria (*Memorie 1804-1831)*, mentionnent plusieurs découvertes au lieu-dit Macchia del Conte, mais aucun élément ne permet d'affirmer avec certitude qu'elles proviennent de Musarna.
11 Orioli 1850b, p. 39.

Figure 1. Extension hypothétique du territoire tarquinien avant la conquête romaine (les points pleins indiquent la présence de tombe à caisson de « type Musarna »)
DAO : E. Lovergne ; fond de carte : d-maps.com

Vers une première typologie

Pour l'étude des tombes à caisson, les données acquises par les fouilles de l'École française de Rome se sont révélées très précieuses, en permettant de proposer une première typologie de ce type de structure funéraire. Il manquait cependant des données essentielles afin de pouvoir mettre en évidence le caractère spécifique de ces tombes, car les fouilles modernes, compte tenu de pillages répétés, avaient rarement livré du mobilier, et encore moins les restes des défunts. Ces lacunes ont pu être partiellement comblées par la redécouverte d'un précieux manuscrit, le *Taccuino II* de Luigi Rossi Danielli, un archéologue viterbais qui fouilla à Musarna, en 1904, près de 50 tombes à caisson de « type Musarna », en notant ses observations sur 51 pages de son carnet de fouilles qui comporte descriptions, position des tombes et des défunts, ainsi que du mobilier, listes d'objets, croquis…

Il s'agit de grandes fosses quadrangulaires ou rectangulaires creusées dans le tuf, qui mesurent en moyenne 2,25 m de côté et une profondeur de 2 m, bien que dans la plupart des cas nous ne connaissions pas leur profondeur originelle, car les travaux agricoles ont souvent abaissé de plusieurs dizaines de centimètres le banc géologique dans lequel elles ont été creusées.

Typologiquement, la diversité est grande, mais elle peut se rapporter principalement à quatre types différents, comprenant chacun plusieurs variantes (fig. 2) :

- Type 1. Caisson sans aménagements creusés. Il s'agit d'une simple fosse dans laquelle sont disposés des éléments mobiles :
  - 1a. Un ou deux sarcophages en position variable par rapport à l'axe du caisson ;
  - 1b. Un lit funéraire. Cette variante n'est évoquée que très rapidement par F. Orioli qui n'indique malheureusement pas le matériau du support[12] ;
  - 1c. Des tuiles disposées *a cappuccina*, comme dans les tombes d'époque impériale, qui forment le réceptacle pour le défunt, déposé directement dans le fond du caisson. Comme pour la variante précédente, F. Orioli ne nous fournit qu'une brève description[13] ;
  - 1d. Un pseudosarcophage construit, où la tripartition interne du caisson est réalisée par des dalles de tuf posées verticalement[14] ;
  - 1e. Une structure centrale composée de deux éléments superposés, qui s'apparente à un cippe funéraire.
- Type 2. Caisson avec pseudosarcophage creusé. Le caisson présente un ou deux pseudosarcophages, aux contours très réguliers, surélevés par rapport au fond du caisson :
  - 2a. Un pseudosarcophage central destiné à une seule inhumation. Les espaces latéraux peuvent être également surcreusés pour y installer une partie du mobilier d'accompagnement (fig. 3.1) ;
  - 2b. Deux pseudosarcophages parallèles destinés à accueillir un couple de défunts. La présence d'appuie-tête dans chaque espace indique qu'ils étaient destinés à des inhumations.
- Type 3. Caisson avec *loculus*. Sa caractéristique est d'avoir un, deux ou trois *loculi* creusés dans le fond du caisson :
  - 3a. Un l*oculus*, dont la position peut être centrale, latérale ou oblique par rapport à l'axe du caisson (fig. 3.2). Comme pour le type 2, les *loculi* sont dotés d'un appuie-tête, mais, au moins dans un cas, le caisson présentait un *loculus* vide d'ossements[15] avec du mobilier funéraire et une incinération en vase dans l'un de ses angles.
  - 3b. Deux *loculi* disposés soit parallèlement l'un à l'autre et en axe avec le caisson, soit obliquement (fig. 3.3). La présence d'appuie-tête semble indiquer qu'ils étaient destinés à des inhumations, ici aussi de couples de défunts.
  - 3c. Trois *loculi* disposés parallèlement (fig. 3.4). Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le nombre de *loculi* ne correspond pas à un nombre spécifique de sépultures. Ainsi un caisson à trois *loculi* fouillé en 1997 semble avoir été destiné à une sépulture individuelle placée dans le *loculus* central, tandis que les espaces latéraux étaient destinés au mobilier d'accompagnement.
- Type 4. Caisson à incinération. De dimensions beaucoup plus réduites, ces tombes n'accueillaient que des incinérations. Bien que très proches des simples tombes à fosses, leurs caractéristiques telles que la forme, la profondeur, la présence d'un *loculus* central ou d'une petite fosse quadrangulaire creusés dans le fond, couplé à la chronologie du mobilier, invitent à classer ces tombes parmi les caissons.

À l'exception de la variante 1e, dont on ne retrouve qu'un seul exemple à Ferento[16], les autres sont toutes attestées à Musarna, mais il convient de rappeler que nous ne disposons d'aucune description pour au moins 21 caissons indiqués sur le plan de L. Rossi Danielli[17] (fig. 4).

Ces tombes pouvaient recevoir indistinctement des inhumations et des incinérations, et étaient destinées à accueillir les restes d'un ou plusieurs individus, hormis les caissons de type 4 utilisés uniquement pour des incinérations secondaires. Les sépultures plurielles ne devaient pas accueillir plus de deux individus : deux inhumations, une inhumation et une incinération, ou plus rarement deux incinérations.

Étant donné qu'aucune tombe n'a jamais été retrouvée intacte lors des dernières fouilles, aucune analyse anthropologique n'a pu être faite pour estimer l'âge et le sexe des défunts. La distinction de genre effectuée pendant les anciennes fouilles, fondée sur l'observation de la composition du mobilier funéraire, doit être

12 Orioli 1850b, p. 39 : « *In questa vece nelle cellette descritte di sopra […] ; o letti funebri collo scheletro sopra […].* »

13 Orioli 1850b, p. 39 : « *Poi due fila di lastre, collocate come ne' sepolcri a tegoloni, fanno la cassa per il morto […].* »

14 Comme pour les deux variantes b et c, seul G. Bazzichelli (1884, p. 217-218) la décrit brièvement : « *[…] si aprirono dei sepolcri a cassone, tre dei quali vergini… Un altro ha pure tre loculi, ma a differenza del primo, sono questi formati e divisi con lastre di tufo. Uno occupa solo metà della lunghezza, lasciando il rimante vuoto; quello di mezzo l'intiera lunghezza, meno una piccola intercapedine, ambedue chiusi con lastroni di tufo; ed il terzo al fianco dritto più stretto, chiuso con tegoloni.* »

15 Ceci n'indique pas forcement qu'il ne contenait pas un défunt inhumé. Dans les tombes intactes de la nécropole impériale de Musarna, 79 % des individus adultes ont été retrouvés en très mauvais état de conservation, du fait des caractéristiques physico-chimiques du tuf (Rebillard 2009).

16 Rossi Danielli 1959, p. 187-188.

17 Rossi Danielli 1962, p. 102, fig. 1.



Type 1

1a

1b*

1c*

1d*

Type 2

2a

2b

Type 3

3a

3b

Type 4

3c

* tombe restituée d'après les descriptions des anciennes fouilles

Figure 2. Schématisation des tombes à caisson de « type Musarna »

DAO : E. Lovergne

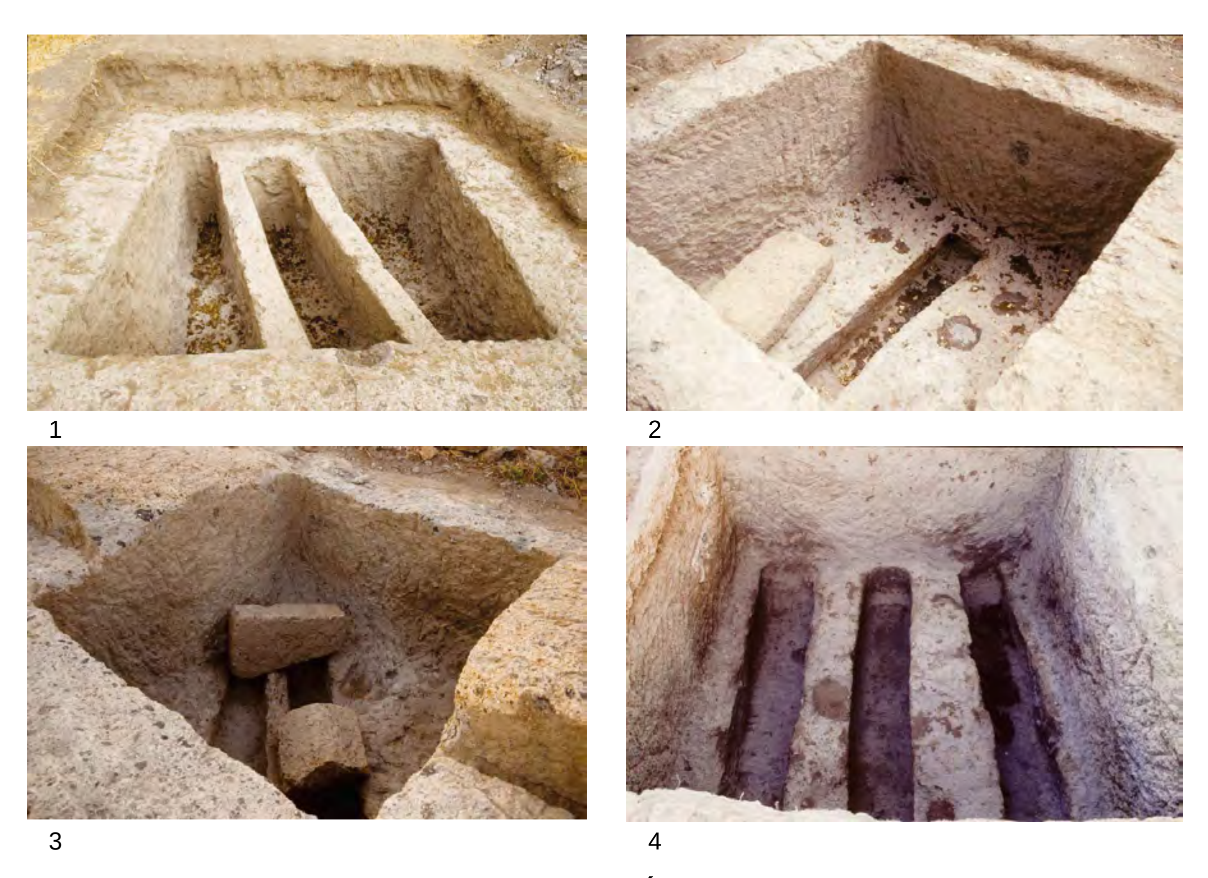


Figure 3. Musarna. Tombes à caisson fouillées par l'École française de Rome
Clichés : École française de Rome

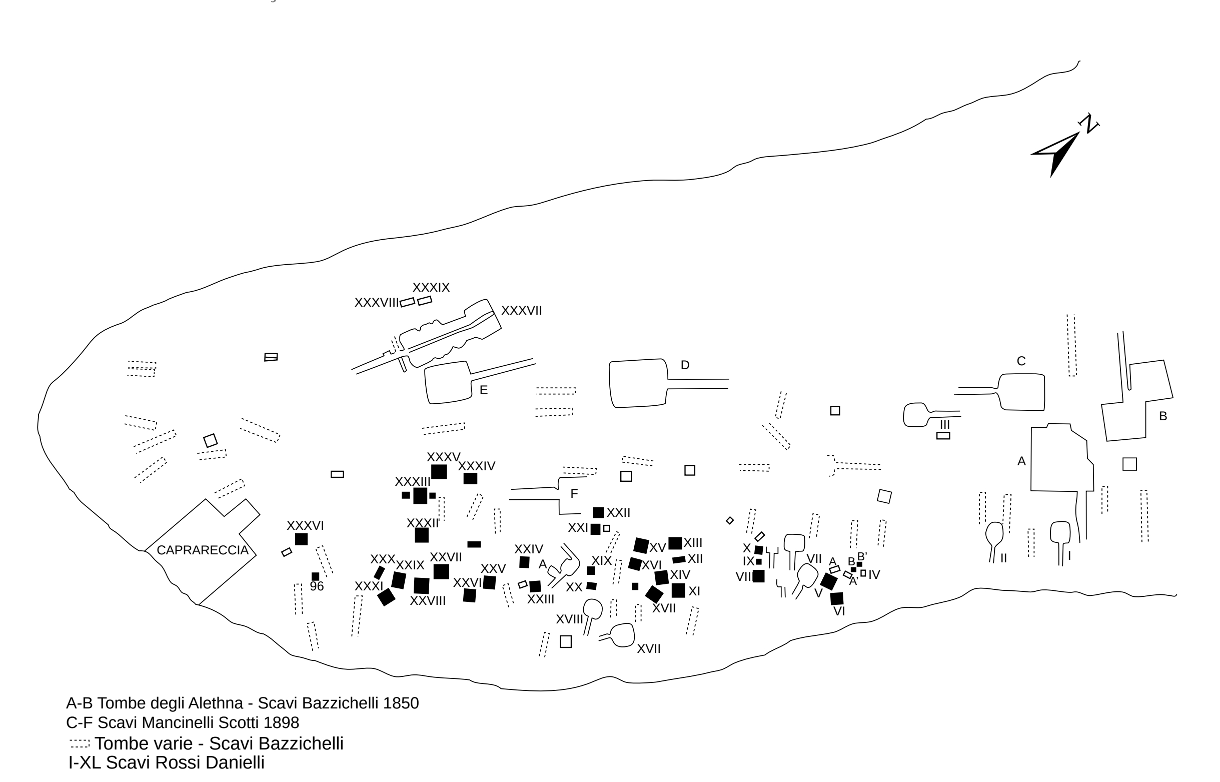


Figure 4. Musarna. Plan de L. Rossi Danielli
DAO : E. Lovergne d'après Rossi Danielli 1962, p. 102 pl. I

considérée avec prudence, car certains éléments de celui-ci sont souvent, à tort, considérés comme exclusivement féminins ou masculins : des objets tels que les miroirs, les strigiles ou encore les boucles d'oreilles ne sont pas, au moins pour le territoire de Tarquinia, un indicateur de genre véritablement fiable[18].

Distribution des tombes à caisson de « type Musarna » dans le territoire tarquinien

Le caractère exceptionnel de ces tombes, ainsi que leur nombre assez important à Musarna, a porté à étendre la recherche à l'ensemble du territoire tarquinien, afin de déterminer s'il s'agissait d'un type de tombe caractéristique de cette région.

Pour les fouilles les plus anciennes, il a été nécessaire de repartir des indications fournies dans les *Notizie degli Scavi* et dans le *Bullettino di Corrispondenza Archeologica*, afin de vérifier l'emploi du terme de « cassone » et d'identifier quelles tombes pouvaient être effectivement des caissons ; dans un deuxième temps, la recherche s'est poursuivie aux archives.

Le travail mené dans les archives nationales, dans celles des Surintendances, des communes de la région, ainsi que dans les archives personnelles des différentes branches de la famille Catalano descendantes de L. Rossi Danielli, a permis de répertorier des centaines de documents, et de recenser 69 tombes à caisson de « type Musarna »[19], tandis que 14 autres caissons ont été identifiés à partir de fouilles plus récentes, y compris celles de l'École française de Rome.

Le témoignage le plus ancien de tombe à caisson remonte à une fouille effectuée en 1814 aux alentours de Viterbe[20]. Si les informations fournies par Pio Semeria dans ses *Memorie*[21] ne sont pas très nombreuses, en plus d'un petit croquis en bas de page de son manuscrit, il indique également que deux autres tombes similaires auraient été retrouvées dans le territoire, sans nous fournir cependant d'indications plus précises.

Entre 1876[22] et 1877[23], c'est à mi-chemin entre Musarna et les rives du lac de Bolsena, dans les terrains des comtes Mimmi, situés à Sette Cannelle, que sont découvertes trois tombes à caisson[24], dont deux avec sarcophage, retrouvées à proximité les unes des autres ; l'une d'elles est la plus grande jamais recensée[25], avec des dimensions comparables à celles des tombes à chambre : 4,10 m x 3,11 m, pour 3 m de profondeur. Bien que la plupart des objets aient aujourd'hui disparu, les descriptions très détaillées, ainsi que les nombreux renvois aux catalogues des collections publiées à l'époque[26], permettent de restituer une partie de leur mobilier funéraire, à laquelle s'ajoute un lot de bronzes acquis en 1877 par l'Altes Museum de Berlin, aujourd'hui encore conservé dans ce musée. Si parmi la céramique on ne peut identifier que de façon générique certains vases figurés étrusques à figures rouges ou à décor surpeint, chaque défunt était accompagné d'un miroir, d'un *thymiaterion* à trépied, d'un *kados* ou d'une situle, ainsi que d'une patère à manche anthropomorphe[27].

Toujours en 1877[28], les fouilles réalisées par Odoardo Rispoli, à San Giovenale, permettent d'établir la présence de plusieurs caissons parmi plus des 200 tombes identifiées. Il n'en décrit que trois, mais leur nombre devait être bien plus important.

En 1879[29], au lieu-dit Santa Rosa[30], à quelques kilomètres au nord de Sette Cannelle, est découverte l'exceptionnelle tombe dite du « guerrier de Montediano ». Bien qu'elle soit généralement identifiée comme une tombe à chambre, la description de G. Fiorelli ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agisse d'une tombe à caisson avec sarcophage. Le mobilier découvert, dont une partie est connue grâce aux dessins réa-

18 Lovergne 2017, p. 558-569.
19 Les recherches aux archives étant encore en cours, ce nombre est susceptible d'augmenter.
20 Au lieu-dit Valle Palomba, probablement là où se trouvait l'église de Santa Maria della Palomba (à Valle Faul), détruite lors de la dernière guerre mondiale.
21 *Memorie 1804-1831*, vol. I, p. 297-298. Sur Pio Semeria cf. Carosi 1981 et Rovidotti 2005.
22 Fiorelli 1876 ; Körte 1876.
23 Fiorelli 1877a.
24 Pour des raisons pratiques, les tombes ont été numérotées SC1, SC2 et SC3.
25 Tombe SC2 (Körte 1876, p. 211). Un dessin est reproduit dans Bazzichelli 1876, p. 85.
26 En particulier : *Musei Etrusci quod Gregorius XVI Pon. Max. in aedibus Vaticanis constituit Monimenta*, Città del Vaticano, 1842 ; O. Jahn, *Beschreibung der Vasensammlung Königs Ludwig in der Pinakothek zu München*, Munich, 1854 ; H. Heydemman, *Die Vasensammlungen des Museo Nazionale zu Naples*, Berlin, 1872.
27 Un personnage féminin nu, appuyé sur le pied droit et les bras levés embrassant le bassin dans la tombe SC1, une *crotalistria* dans la tombe SC2 (Altes Museum, inv. Misc. 7286), et un Adonis dans la troisième tombe, SC3 (Altes Museum, inv. Misc. 7273).
28 Fiorelli 1877b.
29 Fiorelli 1879.
30 La localité n'apparaît plus dans la cartographie moderne, mais les rapports de fouille indiquent Monteliano, identifiée avec Monte Leano, ce qui a engendré l'erreur de transcription, sur les dessins de De Sanctis, de « Montediano » pour « Monteliano ».



lisés en 1880 par Francesco De Sanctis[31] (fig. 5), se composait d'une *kelebe* à figures rouges du groupe *Clusium*, et plus précisément du Peintre de Montediano[32], d'un casque en bronze[33], d'une lance, d'une des rares épées laténiennes retrouvées dans le Latium[34], encore dans son fourreau, de deux miroirs, ainsi que de « *vari vasi…e fittili comuni*[35] ». Le sarcophage et le caisson furent retrouvés complètement vides d'ossements, comme la kélébé, placée à côté du sarcophage, encore fermée par son couvercle. Le casque en bronze a été trouvé sur une tuile posée à plat au-dessus de la kélébé. L'épée, dont la lame était extraite partiellement de son fourreau et mutilée de sa moitié inférieure, tout comme le casque[36], qui présentait un renfoncement dans sa partie antérieure, avaient fait l'objet d'un acte rituel de déformation mécanique, gestes couramment attestés sur des armes ou des éléments de panoplie, comme en témoigne par exemple la nécropole de Monte Tamburino à Monte Bibele[37].

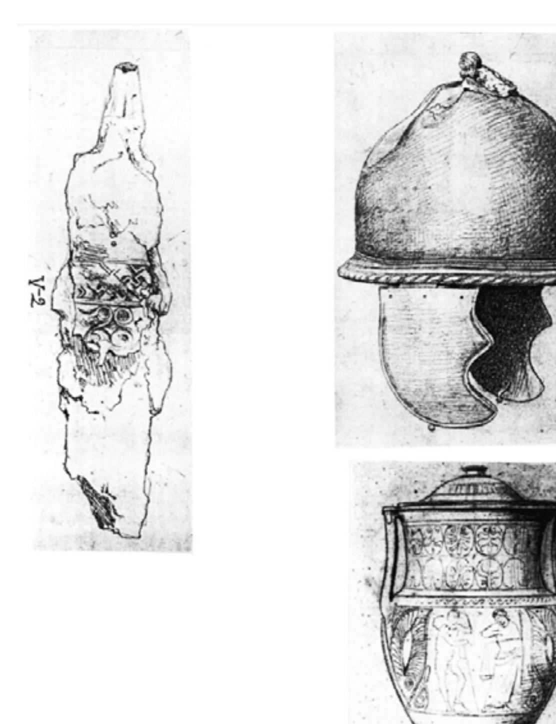


Figure 5. Santa Rosa-Monte Leano. Mobilier funéraire du « guerrier de Montediano »
Dessins de F. De Sanctis, dans Vitali 1994, fig. 3, reproduits avec l'aimable autorisation de la *Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici*

Dix ans plus tard, en 1889[38], quatre autres tombes à caissons sont mises au jour à Poggio al Passo – Valle Prelata[39] –, à l'ouest de Montefiascone, pour lesquelles nous ne disposons d'aucune information précise, mais cet ensemble demeure le témoignage le plus septentrional de la présence de tombes à caisson de « type Musarna » dans le territoire analysé.

Dès le début du xxe siècle, L. Rossi Danielli commence à s'intéresser aux antiquités du Viterbais. À Ferento, dans la nécropole de Pianicara, qui se développe le long du versant méridional du site, il découvre ce que l'on peut considérer comme sa première tombe à caisson[40]. Si les fouilles réalisées à Musarna en 1904 n'avaient donné, selon l'archéologue, que de faibles résultats[41], en 1905, ses recherches se poursuivent à Poggio Capo Ferro, et plus précisément à Contrada Barigello, à cinq kilomètres au nord-ouest de Viterbe. Dans le rapport de fouille[42] n'est citée qu'une tombe à caisson qui, déjà pillée, contenait cependant encore deux cinéraires pourvus de leur couvercle. Lors de la même campagne de fouille, les recherches se concentrèrent, un peu plus au nord, à Contrada Guardiola. Ici aussi, les informations demeurent très rares, mais essentielles, et parmi un nombre indéfini de tombes à caisson fouillées, deux seulement comptaient des restes de mobilier funéraire.

En 1942, un petit ensemble de tombes localisé à Contrada Momi, lieu-dit Campaccio, au sud de Montefiascone, le long de la voie ferroviaire, a fait l'objet d'une brève publication par Enrico Stefani[43]. L'auteur publie le dessin d'une tombe à caisson[44], dotée de trois *loculi*, déjà pillée, et signale la découverte d'un second caisson sur une petite colline à proximité. Aucune localisation précise n'est fournie sur le lieu de découverte,

31 Deutsches Archäologisches Institut Rom, *DAI* nég. 76/830, 76/831.
32 Cristofani 1993, p. 101-102. Datée de la phase finale de son activité, vers 330-325 apr. J.-C. (Mangani 1993, p. 121-122).
33 Coarelli 1976, type C.
34 Lejars 2015, p. 145-148.
35 Fiorelli 1879, p. 135.
36 Vitali 1994, p. 216.
37 Vitali 2003, p. 25-27.
38 Iacopini 1889.
39 Aux alentours de l'église de la Madonna della Valle.
40 Rossi Danielli 1959, p. 187-188 : *Questo sepolcro è di forma totalmente differente dei precedenti, e nessun altro simile mi fu dato di scoprirne in tutta la necropoli Ferentana e in altre località. Consiste in una buca o fossa rettangolare, rivolta per la lunghezza a sud-ovest. Misura alla bocca 3.10 di lunghezza e 2.50 di larghezza. Si sprofonda nel suolo verticalmente fino a 2.30.*
41 *ASBAT*, 1904, F24, Prot. 746/257.
42 *ASBAT*, 1905, F21.
43 Stefani 1942.
44 Stefani 1942, p. 142, fig. 7.



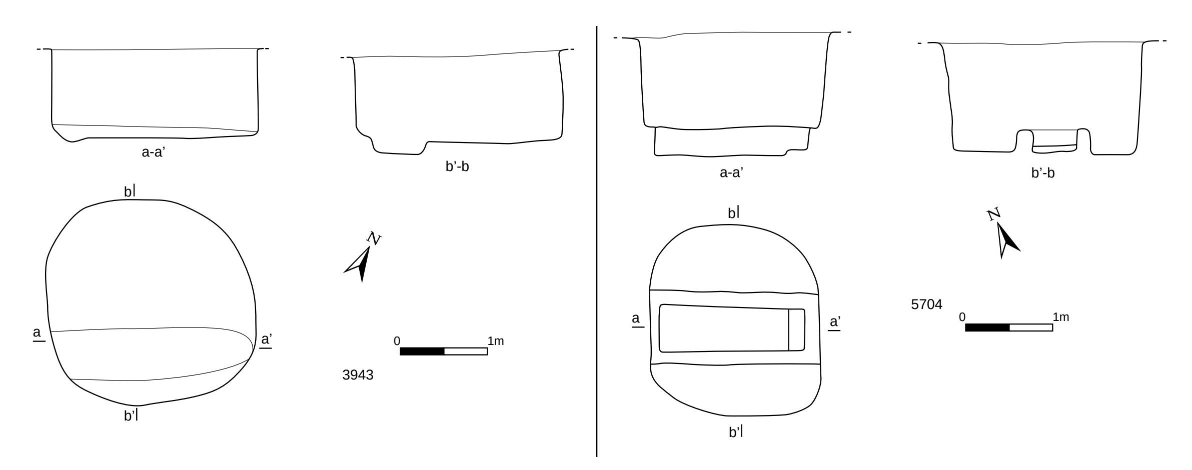


Figure 6. Tarquinia, nécropole du Calvario. Tombes à caisson 5704 et 3943
DAO : E. Lovergne, d'après Cavagnaro Vanoni 2000-2001, p. 77-78, fig. 75

mais à moins de 400 mètres à l'ouest de Contrada Campaccio, le toponyme de Pozzo Cassone, assez révélateur, pourrait indiquer la présence de tombes à caisson.

Parmi les fouilles plus récentes, deux tombes à caisson[45] ont été identifiées au cours des prospections géophysiques effectuées par la Fondazione Lerici entre 1959-1962 et 1966-1977, dans le secteur du Calvario de la nécropole des Monterozzi à Tarquinia.

Leur forme est cependant légèrement différente de celles du territoire interne : le caisson est caractérisé par des contours beaucoup moins définis, plutôt irrégulièrement arrondis, mais les aménagements internes sont analogues (fig. 6). Le caisson 3943[46], doté d'un seul *loculus* latéral, était complètement vide, le second, 5704[47], un caisson avec un pseudosarcophage, a livré quelques restes de son mobilier, des vases en céramique étrusque à figures rouges (une œnochoé du groupe de Barbarano et un *skyphos* du groupe fluide, une patère du groupe du Forum), à bandes peintes (un petit plat à tige), et à vernis noir (une *kylix* de l'atelier des petites estampilles).

La nécropole de Castel d'Asso a également livré trois tombes à caisson, dont une seule a fait l'objet d'une fouille complète[48], tandis que les deux autres[49] ont été seulement sondées avec le « spito », un outil en forme de « T » utilisé par les pilleurs de tombes.

Premiers résultats

Parmi les 83 tombes recensées sur le territoire, l'étude des mobiliers funéraires, retrouvés lors des fouilles de l'École française de Rome, et de ceux encore conservés dans les réserves des musées ou restitués à partir des descriptions des anciennes fouilles, a mis en évidence la présence constante d'objets datables entre les dernières décennies du IVe et le tout début du IIIe siècle av. J.-C., ce qui montre que ce type de tombe a été utilisé pendant un laps de temps assez court, probablement une ou deux générations au plus.

Si cet ensemble est chronologiquement cohérent, nombreux sont également les éléments récurrents qui permettent de mieux définir les traits spécifiques de ces tombes, et de proposer plusieurs hypothèses.

En premier lieu, la répétitivité typologique des caissons qui, hormis leurs différents aménagements internes, présentent toujours un plan analogue et les mêmes caractéristiques structurelles, indique avant tout une volonté collective d'adopter une structure funéraire complètement différente des types « conventionnels », comme les tombes à chambre ou à fosse, largement diffusées dans le territoire à la même période. Choisir une structure similaire implique également une dimension sociale particulière et suppose un système égalitaire au sein d'un même groupe culturel, aucun élément ne trahissant de hiérarchisation sociale évidente, à l'exception, peut-être, de la tombe du « guerrier de Montediano ».

Un autre point fondamental est le nombre de dépositions installées dans le caisson. Il s'agit le plus souvent d'un individu, parfois de deux, mais aucun caisson n'a livré plus de deux dépositions, raison pour laquelle il est légitime de supposer qu'ils étaient destinés à des noyaux familiaux très réduits composés au plus d'un

45 Cavagnaro Vanoni 2000-2001, p. 447-455, qui les classes cependant parmi les tombes à fosse.
46 Cavagnaro Vanoni 2000-2001, p. 447-448, fig. 75.
47 Cavagnaro Vanoni 2000-2001, p. 448-455, fig. 77-78.
48 Colonna et Di Paolo Colonna 1970, p. 85-86, tombe 3, pl. LXXVII-LXXIX, LXXXIV-LXXXVI.
49 Colonna et Di Paolo Colonna 1970, p. 89, tombe 7 et 8, pl. LXXX et XC.

couple d'individus, dont les liens doivent encore être élucidés, même si l'on peut raisonnablement penser que ces sépultures étaient destinées à des époux.

L'absence d'inscriptions funéraires et d'épitaphes étonne aussi à une époque caractérisée par la présence de familles aristocratiques dans le territoire, où la plupart des *gentes* tarquiniennes affirment leur statut social à travers l'image de la tombe monumentale, et en particulier, même si cet usage n'est pas systématique, à travers les inscriptions témoignant de leur appartenance à une famille déterminée.

De ce fait, la documentation archéologique inviterait à supposer un groupe social ou une communauté composée d'individus apparemment issus du même rang, complètement intégré au sein de la population locale. Si leurs structures funéraires se distinguent des grands hypogées aristocratiques de l'époque, l'analyse des assemblages funéraires, bien que souvent incomplets, n'indique pas de différenciation sensible dans leur composition ou leur qualité : plusieurs tombes à caisson ont livré des vases peints, ainsi que des services en bronze témoignant d'une certaine richesse des défunts.

Conclusions

Dans le cadre de cette recherche, le site de Musarna s'est présenté comme un cas privilégié afin de mieux comprendre certains aspects propres à ces tombes à caisson. Leur présence à Musarna incite à les mettre en stricte relation avec le phénomène de colonisation tarquinienne, car elles apparaissent au début de l'urbanisation de la ville et semblent y avoir anticipé de quelques décennies l'apparition des grandes tombes à chambre. Il s'agirait donc des tombes des premiers habitants du site, des colons pour lesquels l'adoption d'une architecture funéraire originale, complètement différente de celle des aristocrates locaux, refléterait l'isonomie en vigueur au sein de la petite cité.

À plus grande échelle, la distribution des tombes à caisson de « type Musarna » dans le territoire, avec une forte concentration au cœur de l'Étrurie rupestre, pourrait révéler la présence de plusieurs groupes de colons répartis à des emplacements stratégiques, afin de défendre le territoire de Tarquinia de l'avancée romaine. Il est probable qu'à chaque ensemble de caissons identifié puisse correspondre une agglomération ou un *oppidum* de dimensions réduites, qui n'a pas nécessairement été repéré[50]. La rareté de données dans la partie méridionale du territoire pourrait s'expliquer davantage par une lacune de la documentation archéologique que par l'absence réelle de ce type de tombes.

Au début du IIIe siècle av. J.-C., les tombes à caisson semblent disparaître complètement. En 281 av. J.-C. Tarquinia est conquise, et le système défensif de la ville perd toute raison d'être. Les premiers colons des *oppida* du territoire sont dorénavant appelés à cohabiter avec de nouveaux habitants, issus de la métropole conquise par Rome.

Après ce bref aperçu, il est désormais évident que les tombes à caisson de « type Musarna » doivent être considérées comme un trait distinctif de l'*ager Tarquiniensis*. Pour Montefiascone, un site de frontière, généralement considéré comme l'avant-poste le plus méridional de Volsinies[51], la documentation recueillie plaiderait plutôt en faveur d'un site placé sous la juridiction de Tarquinia : si plusieurs éléments des mobiliers funéraires témoignent d'une forte influence du territoire volsinien, l'utilisation d'une structure funéraire spécifique est un élément important de l'identité ethnique, et relève d'une unité aussi bien culturelle que géographique. Ainsi, il serait peut-être plus judicieux de l'inclure parmi les établissements placés sous le contrôle direct Tarquinia, comme on a pu le proposer pour le site de Corchiano[52], aux marges du territoire falisque, à la même époque.

50 Dès 1876, G. Körte et G. Fiorelli, avaient supposé la présence d'une agglomération sur la colline opposée aux tombes de Sette Cannelle.

51 Tamburini 1998, p. 67 ; Cifani 2003, p. 55 ; plus récemment, Pulcinelli 2016, p. 110-111.

52 Colonna 1990.



Bibliographie

Abréviations

ASBAT = Archivio Storico della Soprintendenza Archeologia della Toscana.

Manuscrits

Memorie 1804-1831 = *Memorie di Pio Semeria*. Manuscrit conservé à la Biblioteca degli Ardenti di Viterbo, fond Archivio Storico Comunale di Viterbo.

Taccuino II = Rossi Danielli L., *Taccuino di scavo II*. Manuscrit conservé à l'Archivio Storico Comunale della Biblioteca degli Ardenti di Viterbo.

VEM 1736 = Bussi F., *Veterum Etruscorum Monumenta in Viterbiensi Territorio reperta, aenis tabulis edita, brevibusque notis explicata a Feliciano Bussi Clericorum Regularium Infirmis Ministrantium*. Manuscrit conservé à l'Archivio Storico Comunale della Biblioteca degli Ardenti di Viterbo.

Source ancienne

Annio da Viterbo, *Antiquitatum variarum volumina* XVII *a venerando et sacrae theologiae et praedicatorii ordinis professore Ioanni Annio*, Paris, éd. Josse Bade et Jean Petit, 1515.

Travaux

Andreau J., Broise H., Catalli F., Galeotti L. et Jolivet V. 2002, *Musarna* 1. *Les trésors monétaires*, Collection de l'École française de Rome 304, Rome.

Bazzichelli G. 1850, « Descrizione del viaggio per la scoperta di Civitas Musarna », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, p. 28-30.

Bazzichelli G. 1876, « V. Viterbo », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 84-87.

Bazzichelli G. 1884, « XV. Viterbo. Rapporto dell'Ispettore cav. G. Bazzichelli, intorno a nuove scoperte nel tenimento "Macchia del Conte", riconosciuta sede dell'etrusca "Musarna" nel viterbese », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 215-220.

Broise H. et Jolivet V. 1997, « Une colonie étrusque en territoire tarquinien », Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 141/4, p. 1327-1350.

Broise H. et Jolivet V. 2004, *Musarna* 2. *Les bains hellénistiques*, Collection de l'École française de Rome 344, Rome.

Carosi A. 1981, « Il domenicano Padre Pio Semeria e le sue memorie », *Biblioteca e società* 3/1, p. 27-30.

Cavagnaro Vanoni L. 2000-2001, « II. Tarquinia (Viterbo). Necropoli dei Monterozzi. Tombe a buca e a fossa in loc. Calvario », *Notizie degli scavi di antichità* 11-12, p. 373-463.

Cifani G. 2003, *Storia di una frontiera. Dinamiche territoriali e gruppi etnici nella media Valle Tiberina dalla prima età del Ferro alla conquista romana*, Rome.

Coarelli F. 1976, « Un elmo con iscrizione latina arcaica al museo di Cremon », *in L'Italie préromaine et la Rome républicaine. Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, Collection de l'École française de Rome 27, Rome, p. 157-179.

Colonna G. 1990, « Corchiano, Narce e il problema di Fescennium » *in La civiltà dei falisci. Atti del 15º Convegno di studi etruschi e italici (Civita Castellana, 28-31 maggio 1987)*, Rome, p. 37-62.

Colonna G. et Di Paolo Colonna E. 1970, *Le necropoli rupestri dell'Etruria meridionale* 1. *Castel d'Asso*, Val di Pesa.

Cristofani M. 1993, « La ceramografia etrusca fra età tardo-classica ed ellenismo », *Studi Etruschi* 58, p. 89-114.

Fiorelli G. 1876, « VII. Viterbo », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 54.



Fiorelli G. 1877a, « V. Montefiascone », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 149.

Fiorelli G. 1877b, « VIII. Bieda », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 151-154.

Fiorelli G. 1879, « XII. Montefiascone », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 135.

Iacopini C. 1889, « X. Montefiascone », *Notizie degli scavi di antichità*, p. 220.

Jolivet V. 2013, « Civita Musarna tra passato, presente e futur », *FOLD&R* 283, p. 1-15, disponible sur : http://www.fastionline.org/docs/folder-it-2013-283.pdf [consulté en mars 2018].

Körte G. 1876, « a. Viaggi in Etruria. I. Montefiascone », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, p. 209-222.

Lejars T. 2015, « L'épée laténienne du Sanctuaire de Junon à Gabies. Les témoignages archéologiques d'une présence celtique dans le Latium », *Archeologia Classica* 66, p. 121-188.

Leone J. 2021, *Musarna* 4. *La céramique à paroi fine*, Collection de l'École Française de Rome 576, Rome.

Lovergne E. 2014, « Le necropoli ellenistiche di Musarna (fine iv-i sec. a.C.) », *in L'Etruria meridionale rupestre. Atti del Convegno internazionale "L'Etruria rupestre dalla protostoria al Medioevo. Insediamenti, necropoli, monumenti, confronti" (Barbarano Romano-Blera, 8-10 ottobre 2010)*, Rome, p. 255-263.

Lovergne E. 2017, *Le mobilier funéraire des nécropoles hellénistiques d'Étrurie méridionale : Musarna et le territoire de Tarquinia*, Thèse de doctorat, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne (inédit).

Mangani E. 1993, « Le fabbriche a figure rosse di Chiusi e Volterra », *Studi Etruschi* 58, p. 115-143.

Rebillard E. 2009, *Musarna* 3. *La nécropole impériale*, Collection de l'École française de Rome 415, Rome.

Orioli F. 1850a, « Scoperta d'una città, e d'un castello di origine etrusca nel territorio viterbese », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, p. 22-28.

Orioli F. 1850b, « Scavi presso Musarna (la città nuovamente scoperta nel Viterbese) », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, p. 35-44.

Orioli F. 1850c, « Sopra i paesi di nuova scoperta nel territorio di Viterbo », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, p. 89-96.

Petitti P. 1990, « Les témoignages d'occupation préhistorique du site de Musarna », *Mélanges de l'École française de Rome – Antiquité* 102, p. 478-479.

Pulcinelli L. 2016, *L'Etruria meridionale e Roma. Insediamenti e territorio tra iv e iii secolo*, Studia Archaeologica 208, Rome.

Rossi Danielli L. 1959, *Gli Etruschi del Viterbese. Scavi, disegni, foto e studi editi ed inediti* I. *Ferento*, Viterbe.

Rossi Danielli L. 1962, *Gli Etruschi del Viterbese. Scavi, disegni, foto e studi editi ed inediti* II, Viterbe.

Rovidotti T. 2005, « I dieci volumi manoscritti di Padre Pio Semeria (1804-1831) », *Bibilioteca e società* 25/1, p. 30-36.

Stefani E. 1942, « IX. Montefiascone. Scoperte varie avvenute nel territorio », *Notizie degli scavi di antichità* 3, p. 136-149.

Tamburini P. 1998, *Un museo e il suo territorio. Il Museo territoriale del Lago di Bolsena* 1. *Dalle origini al periodo etrusco*, Bolsena.

Vitali D. 1994, « Un fodero celtico decorato dal territorio di Montefiascone (Viterbo) », *Ocnus* 2, p. 211-223.

Vitali D. 2003, *La necropoli di Monte Tamburino a Monte Bibele*, Florence.



Comptes-rendus



François Lerouxel et Julien Zurbach (éd.), *Le changement dans les économies antiques*, Bordeaux, Ausonius éditions, Scripta antiqua 140, 2020, 395 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-35613-3465

Le titre choisi par les auteurs explicite le projet de l'ouvrage qui réunit les premiers résultats d'un groupe de travail formé et financé durant les années 2010 : envisager l'étude des économies anciennes en matière de *changement* et non de *croissance*. Dans l'introduction, les deux éditeurs remettent en question le cadre d'analyse historico-géographique centré sur la Grèce et sur Rome, excluant souvent les autres aires chronoculturelles du bassin méditerranéen (l'Égypte et le Proche-Orient ou encore les mondes celtique et ibérique, l'Afrique punique, etc.), ainsi qu'une définition de l'économie centrée sur la croissance et la performance, influencée par les sciences économiques. La croissance ne permettant pas de rendre compte de changements qualitatifs fondamentaux et son étude impliquant une documentation inadaptée pour l'Antiquité, la notion de changement ouvre d'autres perspectives méthodologiques.

Ce projet entend ainsi dépasser les frontières des spécialisations géographiques et des disciplines. Il s'agit de sortir d'un cadre géographique et chronologique gréco-romain et des seules sources textuelles et archéologiques classiques afin d'envisager une approche plus diversifiée, intégrant d'autres régions du bassin méditerranéen, ainsi que d'autres données, notamment celles accumulées par les études environnementales et par une archéologie tournée aujourd'hui vers les sciences de la nature (archéobotanique, études carpologiques, etc.). Il s'agit aussi d'envisager les dynamiques sur le long terme, les apports des différentes aires culturelles dans le cadre d'une démarche progressive plutôt que rétrospective. L'objet historique choisi pour débuter ces investigations était les produits agricoles. Cet ouvrage réunit neuf études rassemblées dans quatre parties.

La première partie rassemble trois contributions sur les céréales. Intégrant l'archéobotanique et l'histoire des techniques, ces études mettent en lumière le rôle fondamental de la technique dans les changements économiques.

Dans une première contribution, Damien Agut-Labordère, Charlène Bouchaud, François Lerouxel et Claire Newton étudient le remplacement de la culture de l'amidonnier (blé à grain vêtu) par celle du blé dur (*pyros*) dans la céréaliculture égyptienne qui s'opère entre les Vᵉ et IIIᵉ siècles av. J.-C. Les auteurs précisent les conditions chronologiques et géographiques de ce changement afin de tenter d'en expliquer sa survenue, en croisant trois types de sources : l'archéobotanique, la documentation écrite en démotique et en grec. Les spécialistes remettent en question l'hypothèse d'un choix culturel (basé sur l'idée d'une préférence des Greco-macédoniens pour le blé dur), privilégiant celle d'un choix agrotechnique lié au ravitaillement de la mégapole d'Alexandrie (le blé dur répondant mieux aux nouveaux défis concernant le traitement, la logistique et le stockage du blé).

Dans une seconde étude portant sur les céréales vêtues, Pierre Ouzoulias, étudiant les spécificités biologiques et agronomiques de ces céréales, les conditions techniques particulières de leur traitement et de leur utilisation, ainsi que leur mode de consommation. Il présente par ce biais le développement sur le long terme des techniques de pilage et questionne la répartition, la diffusion et la circulation des céréales vêtues, notamment de l'épeautre, dans le bassin méditerranéen sous l'Empire (en Italie, en Gaule, en Germanie, etc.). L'étude est conduite à partir de documents écrits et figurés et d'analyse de données archéologiques et carpologiques. Elle inclut des éclairages lexicographiques et des comparaisons ethnographiques.

De manière complémentaire, Véronique Zech-Matterne, propose une étude de l'épeautre en France et dans les territoires limitrophes (Espagne, Allemagne, Suisse, Italie, Belgique, Royaume-Unis, Pays-Bas) à partir d'analyses carpologiques. Après l'analyse des spécificités botaniques des céréales vêtues, particulièrement de l'épeautre, la spécialiste étudie l'évolution de la répartition et la diffusion de l'épeautre en France et dans les régions limitrophes d'Europe du Nord-ouest sur le long terme, entre 2200 av. J.-C. et le ve siècle apr. J.-C. Un changement s'opère dans le second âge du Fer (ve-ier siècles av. J.-C.) marqué par le déclin des blés vêtus au profit des blés nus. La spécialiste établit un parallèle entre ce déclin de la production de blés vêtus, le développement de l'urbanisation qui influence le mode de production et de consommation des céréales, et le développement d'une céréaliculture spécialisée dans la culture du blé nu, les blés nus présentant des avantages agrotechniques significatifs. Mais ces changements ne sont pas partout les mêmes. La spécialiste revient sur les contraintes liées aux sols et au climat, sur les pratiques et diverses utilisations alimentaires.

La seconde partie rassemble trois contributions portant sur des produits marquant des innovations charnières : les dattes, le coton, les salaisons.

Dans une quatrième contribution, Laetitia Graslin-Thomé étudie un changement agricole particulier, celui de la production de dattes qui caractérise certaines zones de Babylonie au vie siècle av. J.-C. Menée à partir de sources textuelles (tablettes des archives institutionnelles, celles des sanctuaires, et des archives privées), cette étude met en exergue le développement de la production, qui reste partiel et progressif, notamment à Sippar et à Borsippa. La spécialiste y décrit les contraintes techniques liées à la culture de palmiers dattiers et les structures de production. Elle étudie les facteurs permettant l'évolution des cultures (les grands travaux d'irrigation, la compatibilité des rythmes agricoles, la main-d'œuvre), ainsi que les facteurs permettant d'expliquer la réorientation, plus ou moins localisée, des cultures (une demande accrue liée à une hausse démographique, les rendements, la monétarisation de l'économie). L'évolution des habitudes de consommation dans ce changement, ainsi que les mentalités et les dynamiques de groupe sont également interrogées.

L'étude suivante, conduite par Charlène Bouchaud et Gaëlle Tallet, concerne le développement de la culture du coton en Arabie et en Afrique du Nord-est durant l'Antiquité et l'Antiquité tardive (ier-viie siècles apr. J.-C.). À partir de sources archéobotaniques, textiles et littéraires, les deux spécialistes analysent les processus de diffusion de la plante (géographie du commerce et de la production), ainsi que les transformations techniques, économiques et sociales qui lui sont associées. Elles envisagent les spécificités botaniques de la plante, les contraintes environnementales, les modèles économiques agricoles (l'intégration du coton en contexte oasien, la production en bordure du Nil), les structures de la production (contexte d'artisanat professionnel et contexte domestique) et les acteurs du développement (le rôle de l'État et des temples).

La sixième contribution concerne l'économie des conserves de poissons en Méditerranée antique. Emmanuel Botte étudie le développement de la production et la diffusion des conserves de poissons (les salaisons et particulièrement les sauces) dans le bassin méditerranéen de l'époque archaïque jusqu'au Bas-Empire, essentiellement à partir des sources archéologiques (structures de production et amphores). Les conserves de poissons furent certainement introduites par les Phéniciens en Méditerranée occidentale lors de l'établissement de comptoirs dans la région du détroit de Gibraltar dès les viiie-viie siècle av. J.-C. La production de ces produits aurait connu un important développement à la fin du vie siècle et durant le ve siècle, de l'ouest à l'est de la Méditerranée. D'importants changements surviennent à la fin de la période républicaine et sous le Haut-Empire avec l'explosion du nombre d'ateliers sur les littoraux (péninsule ibérique, côtes africaines de la Tingitane à la Proconsulaire, Gaules, Italie, mer Noire). La période est également marquée par une normalisation de la production avec un plan type d'atelier. Le développement est probablement lié au passage sous la domination romaine, mais aussi à une hausse de la demande pour ce type de produits. Au cours du iiie siècle apr. J.-C., une partie des ateliers du bassin méditerranéen décline et la production semble se concentrer sur quelques grands centres. La troisième partie est composée de deux études portant sur des produits de luxe : le poivre et les perles. Les auteurs montrent les dynamiques économiques différentes suivies par ces deux produits emblématiques de la révolution des mœurs de l'époque augustéenne.

Dans la septième contribution, Federico De Romanis, Pierre Schneider et Jean Trinquier étudient la circulation du poivre noir indien en Méditerranée. L'étude est centrée sur le développement de cette circulation, ses formes, ses effets et ses paradoxes, en s'appuyant sur une documentation variée : les sources écrites grecques et latines (littérature, papyrologie, épigraphie), parfois indiennes, et la documentation archéobotanique. Les



auteurs proposent une présentation botanique des espèces de poivres indiens (poivre noir, blanc, long), ainsi que des sources anciennes mentionnant la plante et ses usages médicinaux et culinaires. Ils reviennent ensuite sur les formes et les étapes du changement. Une analyse terminologique suggère le caractère commun du *piper nigrum* à l'époque impériale romaine. Les sources textuelles latines et archéobotaniques esquissent une chronologie de la diffusion de ce poivre noir dans la société romaine et son succès commercial entre la fin du Ier siècle av. J.-C. et le IIe siècle apr. J.-C. Des changements dans la structure du commerce et la consommation semblent perceptibles : le poivre devient un élément banal de l'alimentation tandis que le commerce direct entre la Méditerranée et l'Inde assure des importations massives, rendant le produit disponible à bon prix sur les marchés méditerranéens, du moins à Rome. À l'époque tardo-antique, ce commerce du poivre s'amenuise, devient moins accessible et plus cher.

Si le poivre se présente comme un produit médicino-culinaire de consommation massive dont le prestige diminue, les perles quant à elles, semblent avoir constitué un phénomène de mode fulgurant dont le prestige se serait maintenu. Dans sa contribution, Pierre Schneider propose une étude des perles de la mer Érythrée, fortement associées à la *luxuria* des femmes et à la dégénérescence sociale et morale qui l'accompagne. Le spécialiste analyse la perle et sa place dans la documentation textuelle et archéologique (les *realia*), entre la fin Ier siècle av. J.-C. et le IIIe siècle apr. J.-C. : l'objet, la production, le commerce. Il étudie les sources montrant le changement : les documents écrits, archéologiques et iconographiques suivent une dynamique similaire, attestant d'un développement de la consommation et de l'intérêt des Romains pour les perles aux Ier-IIe siècles apr. J.-C. Le spécialiste analyse ensuite ce développement en tant que phénomène économique, social et culturel. L'auteur revient sur les facteurs politiques et économiques d'une part (développement du commerce avec la mer Érythrée) et les facteurs sociaux et culturels d'autre part (évolution du goût, variété de perles de diverses qualités disponibles sur le marché). Il expose aussi les techniques et métiers nouveaux induits par le développement de la consommation.

La quatrième partie portant sur la mouture est composée d'une contribution unique, centrée sur un objet technique particulier : le moulin. Dans cette dernière étude, Olivier Buchsenschutz, Chloé Chaigneau et Stéphanie Lepareux-Couturier explorent l'évolution des moulins depuis le Néolithique jusqu'à l'époque romaine dans le bassin méditerranéen et particulièrement en France. Les éléments présentés dans ce chapitre sont issus de publications internationales récentes et du travail d'un Programme collectif de recherche qui explore depuis 2005 l'évolution des pierres à moudre particulièrement en France. S'appuyant sur l'étude des matériaux employés, des critères dimensionnels et typologiques et des contextes de découvertes (rural, urbain) des meules, les spécialistes mettent en exergue les changements relatifs à l'emploi des moulins à mouvement alternatif et des moulins à mouvement rotatif au cours du Ier millénaire av. J.-C. Ils soulignent les innovations techniques, les transferts culturels et variations régionales mises en lumière par les typologies. L'étude des matériaux constitutifs des meules de la période romaine met en exergue la coexistence de diverses meules et les innovations techniques dont elles ont pu faire l'objet : manuel, à traction animale/humaine ou hydraulique, se développant dans divers contextes (ruraux, urbains). Le mouvement rotatif constitue l'innovation majeure dans le courant des Ve-IVe siècle av. J.-C., mais même si d'autres innovations viendront s'y ajouter, le système de mouture par rotation ne sera pas remis en question jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Nous pouvons saluer l'originalité de l'ouvrage et la tentative des auteurs de proposer une approche de l'histoire économique de l'Antiquité s'écartant des termes du débat posé par les économistes et, dans leur sillage, par les tenants de la nouvelle économie institutionnelle (NIE). Les différentes études suivent de la manière la plus précise possible la trajectoire des produits, en partant de leurs caractéristiques et de leurs modes de production, pour percevoir les dynamiques et les changements des économies antiques.

Louise Fauchier

Doctorante à l'université Lumière Lyon 2, HiSoMA (UMR 5189)





Reine-Marie Bérard (éd.), *Il diritto alla sepoltura nel Mediterraneo antico*, Rome, Publications de l'École française de Rome, Collection de l'École française de Rome 582, 2021, 366 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-72831-4416, EAN électronique : 978-2-72831-4751, DOI : 10.4000/books.efr.12662

Le volume *Il diritto alla sepoltura nel Mediterraneo antico*[1] a été publié en février 2021 aux éditions de l'École française de Rome, sous la direction de Reine-Marie Bérard (CNRS, Centre Camille Jullian). Ce recueil d'articles est issu de trois journées d'étude organisées à l'École française de Rome par l'éditrice scientifique lorsqu'elle en était membre scientifique. Trois chapitres reprennent les thématiques complémentaires de ces journées : recrutement des défunts (3 articles), statut juridique des sépultures (5 articles), sépultures anormales, exclusion de la sépulture et dépôts humains non funéraires (5 articles et une seconde introduction). L'ouvrage est résolument pluridisciplinaire. Le sujet, au croisement de l'anthropologie et du droit, convoque les disciplines de manière équilibrée : archéologie, anthropologie biologique, épigraphie, histoire, philologie et études juridiques. Toutefois, les divers points de vue sont rarement combinés au sein d'un même article. La théorie, plutôt développée dans les introductions, laisse place à des études de cas concrètes relativement bien illustrées, bien que souvent en noir et blanc. On remarque un certain tropisme vers le monde romain (de la péninsule italienne surtout, mais aussi d'Asie Mineure), sans doute dû à l'abondance des documents juridiques sur le sujet. La diversité chronoculturelle est apportée par des articles sur Pithécusses, sur la Sicile au Bronze ancien et sur le monde grec classico-hellénistique. L'ouvrage se conclut sur plusieurs index : fonds littéraires (on y constate ainsi la prédominance du *Digesto*), fonds épigraphiques et lieux. Un index thématique permet également de naviguer de manière transversale dans le volume, et met en valeur la diversité des sujets abordés, comme les sépultures enfantines, les concessions funéraires ou le traitement funéraire des esclaves. Signalons que ce volume conséquent est disponible sur *OpenEdition Book* en accès libre. Il intéressera tout·e chercheur·euse s'intéressant aux problématiques funéraires.

Le premier chapitre aborde la question du recrutement funéraire à travers la nécropole de Pithécusses (Valentino Nizzo) et deux mausolées romains (Casal Bertone à Rome, Paola Catalano, Stefania di Giannatonio et Walter Pantano ; et la tombe 163D de Hiérapolis [Turquie], Caroline Laforest et Dominique Castex). À travers l'étude du mobilier (Pithécusses et Hiérapolis), l'anthropologie (Pithécusses et Casal Bertone) ou l'épigraphie (Hiérapolis), les auteurs définissent l'identité des défunts, ou plutôt la manière dont ils se représentent. Valentino Nizzo ouvre les réflexions avec une intéressante distinction conceptuelle entre exclusion, ségrégation, intégration et inclusion, afin de déterminer quel est le régime de la nécropole, mixte par nature, entre Grecs et indigènes. Il s'intéresse tout d'abord au recrutement des enfants : étonnamment, les enfants inhumés en vase ou en fosse sont très présents, associés notamment à du mobilier de banquet (la question ne sera plus guère abordée dans le reste de l'ouvrage.) Certaines tombes ne contenant aucun mobilier ont pu être datées grâce à la stratigraphie horizontale (voir ses précédents travaux), il apparaît ainsi qu'elles ont été marginalisées puis recouvertes lors de l'extension du tissu funéraire. Le propos alterne discussion théorique (historiographie, ethnicité, idéologie funéraire, etc.) et description des tombes et de leur mobilier. L'auteur traite ainsi la question de l'identité des défunts de Pithécusses et du traitement particulier de certains d'entre eux (les enfants, les sans mobilier, les corps entravés). Les deux articles suivants ont pour trait commun le type de sépulture étudiée : un mausolée hébergeant de nombreux défunts dont les relations sont sans doute familiales. Dans le cas du mausolée romain de Casal Bertone, l'analyse anthropologique conduit à différencier les 77 défunts du mausolée de ceux des nécropoles adjacentes : l'analyse des pathologies orales, des marqueurs de stress ou de traumatisme montre qu'ils étaient en meilleure santé tout en ayant des marques de travail importantes. L'auteur émet donc l'hypothèse qu'il s'agit des propriétaires de la *fullonica* voisine. Dans le cas de Hiérapolis, la tombe 163D est attribuée à une famille juive (IIIe siècle apr. J.-C.) par les inscriptions, mais le monument est plus ancien (époque augustéenne) et renferme en outre bien plus de défunts que ce qu'annoncent les inscriptions (293 en NMI pour une utilisation jusqu'au VIIe siècle apr. J.-C.). Malgré des circonstances de fouilles complexes, les auteurs reconstituent la dynamique générale des dépositions puis des réductions dans la chambre, intacte, grâce à l'étude des ossements et du mobilier. Les auteurs relèvent l'ab-

1 En accès libre : https://doi.org/10.4000/books.efr.12662.



sence d'enfants de 0 à 1 an, qui semblent être les seuls exclus de la sépulture. On apprécie la rigueur scientifique des auteurs qui expliquent les biais de leur recherche en toute transparence. Ils concluent à l'absence de stratégie de recrutement (à l'exception des périnataux) comme dans le reste de la nécropole, avec sans doute toutefois une logique familiale (potentiellement étendue).

Si Reine-Marie Bérard annonce en introduction une définition du droit intégrant la coutume, le chapitre se fonde essentiellement sur l'analyse de textes juridiques, par le biais d'une approche spécialisée. Réfléchir au statut juridique des tombes revient à s'interroger sur qui avait l'autorité pour les gérer et décider de leur statut. L'article de Michele Faraguna s'attache à cette question dans le monde grec. À travers une étude des corpus épigraphiques et philologiques d'Athènes, comparés à ceux de Kos, Rhodes et d'Asie Mineure, l'auteur cherche à identifier qui gère les tombes, laissant de côté la façon dont est géré l'espace même, ou les implications juridiques de cette gestion. Il rappelle que la tombe est importante dans la définition de la citoyenneté athénienne. Il observe une distinction entre les tombes situées sur des terrains privés et celles bordant les routes ; les autorités référentes diffèrent. L'auteur émet l'hypothèse que le dème gérait les espaces funéraires de la *chora* alors que les *astynomoi* géraient ceux de la ville. Les associations auraient pris le relais lors de la décroissance du dème à Athènes à l'époque classique. Ailleurs, les *koina* semblent aussi jouer un rôle important dans l'acquisition des espaces funéraires, afin notamment de permettre aux étrangers d'acquérir une sépulture, comme le montrent les exemples de Kos et de Rhodes. L'auteur affirme finalement qu'on ne peut identifier un modèle unique de gestion juridique des tombes dans le monde grec. L'Isola Sacra à Ostie est étudiée par Maria-Letizia Caldelli, qui s'intéresse à la gestion des tombes, entre évolution architecturale et droit d'accès. Les inscriptions, remises en contexte, suivent un modèle relativement standardisé : organisation de la propriété, identité de ceux qui y sont admis, dimensions et *iura sepulchrum*. Chacun de ces aspects est analysé à travers le cas d'une tombe, ou plusieurs dans le cas des mesures. L'autrice envisage ces inscriptions comme des actes juridiques plus que comme un moyen de représentation. L'article de Cecilia Ricci porte quant à lui sur le droit d'accès aux tombes en cherchant les sépultures de la famille d'Agrippa. Malgré les nombreuses constructions du général, aucun monument funéraire n'était prévu pour la *familia agrippae*. Les inscriptions permettent de retrouver trois lieux où les esclaves et affranchis ont été enterrés (Via Appia Latina, Via nomentana, Trastevere), souvent dans des columbariums impériaux où leur présence s'explique parfois via l'hérédité. L'autrice explique l'absence d'un monument unitaire par la mort d'Agrippa avant que les sépultures impériales communes ne deviennent courantes et par l'inadéquation avec son image publique. Arnaud Paturet étudie les implications juridiques de la violation des sépultures. Il s'agit d'un crime particulièrement grave dans la société romaine, car l'impact est double à la fois pour la société, qui peut être souillée par le mort, mais aussi pour les dieux, puisque les dieux mânes ont été dérangés. Ulpien nous permet de connaître les mécanismes juridiques du dépôt de plainte et des jugements lors de *violatio sepulchri*. Cette protection des tombes date peut-être de la loi des 12 tables et montre les valeurs de la société et l'absence de distinction entre *ius* privé et *ius* public dans le droit funéraire. Sergio Lazzarini étudie le droit des sépultures romaines en s'appuyant sur les abus du droit funéraire. La nature même de la sépulture comme *res religiosa* interdit qu'elle soit l'objet d'une transaction, certains useraient de ce statut pour protéger leur terrain et ainsi frauder leur créancier. L'auteur explique d'abord comment une sépulture devient un espace sacré, avant de signaler que les chercheurs ont selon lui pris le problème à l'envers jusqu'à présent en définissant en amont l'abus, alors que selon lui cette définition devrait être le point d'arrivée des études. L'auteur arrive à un résultat paradoxal : la *fiducia* et ledit abus de droit seraient en fait un moyen d'assurer la bonne volonté du débiteur, car il constitue une forme de pression morale.

À travers ces deux derniers articles plus particulièrement, la nature de la tombe romaine apparaît plus clairement : il s'agit d'un lieu rendu sacré par la présence du corps (et les rites performés), que la loi romaine cherche à protéger en plaçant la tombe dans un entre-deux, public et privé.

La nuance apportée par le geste funéraire dans la définition de la sépulture comme volontaire et positive met en évidence les divers cas où les restes humains ne sont pas ainsi traités. Le dernier chapitre a pour objectif d'aborder ces situations qui ne rentrent pas dans la norme. Anita Crispino et Massimo Cultraro traitent la marginalisation des défunts en Sicile au Bronze ancien, période la plus ancienne considérée dans ce recueil. Les auteurs s'intéressent à deux sites récemment fouillés de la culture de Castelluccio définie au XIX[e] siècle par Paolo Orsi qui a été le principal investigateur de ses nécropoles. Le site de Ciavolaro se compose de tombes *a groticella* et dans une anfractuosité naturelle, difficilement accessible un amas de centaines d'ossements humains (40 individus essentiellement des hommes robustes), d'animaux, quelques tasses et *attingitoio*. Le deuxième site est celui de Paolina Ragusa : à côté de tombes *a groticella*, ont été mises en évidence des structures en plaque de calcaire contenant des os ayant fait l'objet d'une sélection. Les auteurs concluent dans le cas de Ciavolaro à une possible épidémie alors qu'à Paolina Ragusa, il pourrait s'agir de personnages importants. Les deux cas ont fait l'objet de manipulation et de sélection des ossements après dépôt, ce que les auteurs identifient comme des rites de rupture. L'article d'Eva Christoff aborde la question

des cénotaphes en Asie Mineure hellénistico-romaine. L'autrice propose tout d'abord une analyse de l'usage du mot cénotaphe dans ce contexte. Il apparaît qu'il est utilisé pour désigner une tombe construite, mais pas encore utilisée, puis elle dresse une liste de 14 cénotaphes réels, avant de juxtaposer deux cas exceptionnels : le cénotaphe de Gaius Cesare à Limyra et celui de Trajan à Sélinonte (Cilicie). Sa réflexion se fonde sur des notions abordées plus tôt dans le livre pour le monde gréco-romain : importance de la mémoire et de la sépulture. Il existe deux catégories de cénotaphes (définies par Cecilia Ricci) : ceux nécessaires, car le corps a été perdu (souvent suite à un accident en milieu naturel) et ceux qui ont pour fonction d'honorer la mémoire d'un défunt enterré ailleurs. La juxtaposition de ces exemples permet à l'auteur de montrer qu'il s'agit d'une préoccupation partagée par toutes les strates de la société. Viennent ensuite deux articles consacrés à des restes humains dans la région de Modène. Le premier de Valentina Mariotti, Donate Labate, Luigi Malnati et Maria Giovanna Belcastro, est une étude anthropologique des décharges de Novi Sad utilisées pour déposer des restes humains entre le IIe av. J.-C. et le IIe apr. J.-C. aux abords d'une nécropole non perturbée. Les lésions du vivant, péri-mortem puis post-mortem leur permettent de comprendre mieux ces dépôts et de mettre en avant plusieurs hypothèses concernant ces restes humains abandonnés sans soin, qui doivent selon eux être envisagés ensemble : bonification d'une phase antérieure de la nécropole ou d'une fosse commune, utilisation magique, corps de personnes exécutées, gladiateurs, exposition de têtes coupées à la suite de combats militaires… Le second, de Donate Labate, Gigio Gruppioni, Vania Milani, Camilla Simonin présente l'étude anthropologique de deux autres sites à Modène où des corps mutilés, ont été découverts dans trois contextes différents : un fond de canal, un lieu funéraire et une décharge. Les auteurs reconnaissant dans tous les cas des morts violentes émettent des hypothèses différentes : les morts du canal et de la décharge pourraient être des victimes de crime ou de vengeance (probable écartèlement réservé aux traîtres), tandis que ceux dans le lieu funéraire sont sans doute liés à un événement militaire : soldat ou victimes civiles. Dans la continuité du thème de la privation de sépulture, l'article de José-Domingo Rodriguez-Martin traite la question de l'action noxale à l'époque classique. L'auteur propose ici une révision générale du texte *fragmenta augustunensia* en lien avec la question de la gestion du cadavre du criminel dépendant du *Pater familias* (enfant ou esclave). Selon Gaius, le don du cadavre à la victime comme dédommagement serait la limite de l'action noxale, car le corps est *res religiosa.* Les fragments d'Autun viennent contredire cela : ce commentaire du texte de Gaius, assez fragmentaire, semble faire état de la possibilité du don du cadavre ou d'une partie de celui-ci, tout en l'interdisant pour les animaux. Cela mène à une réflexion sur le droit de vie et de mort du *pater familias* sur les membres de sa famille et ses esclaves ; il apparaît que celui-ci se restreint à un droit de correction qui peut accidentellement mener à la mort. Ce dispositif aurait une fonction dissuasive, à la fois pour obliger le *pater* à payer plutôt que de donner le corps et en même temps dissuader les esclaves de fuir. La privation de sépulture à la période romaine, bien que redoutée, est bien attestée par les sources, sans que l'on puisse déterminer encore exactement la ou les causes exactes de ce non-traitement. À l'inverse, l'absence de corps n'empêche pas le traitement mémoriel indispensable, comme le montre l'usage des cénotaphes.

La problématique du volume concerne finalement souvent l'identité des défunts et de ceux qui les ont ensevelis. Une question sous-jacente revient régulièrement dans les contributions, celle du statut et de la gestion de la tombe, on a ainsi vu qu'elle pouvait parfois faire l'objet de transaction, d'évolutions. On peut regretter qu'il n'y ait pas eu plus de travaux sur des cultures autres que gréco-romaines, avec lesquelles la comparaison aurait pu s'avérer enrichissante. Cela aurait peut-être permis de poser quelques bases méthodologiques utiles lorsque les textes sont manquants (la question de la marginalisation des tombes a par exemple pu être étudiée grâce à des outils spatiaux à Pontecagnano[2]). Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt du volume et des contributions dont on apprécie la solidité des raisonnements méthodologiques. L'intégration des données brutes, souvent au sein des textes, et l'honnêteté des auteurs ont l'inconvénient de les empêcher d'arriver à une franche conclusion, laissant le lecteur avec encore plus de questions. L'ensemble ouvre donc des perspectives de réflexion nombreuses et invite à appliquer les mêmes questionnements de droit, de gestion et de normes à tous les lieux funéraires ; en utilisant les outils ici fournis par l'archéothanatologie. La thématique de ce volume au croisement du droit et de l'archéologie continue d'ailleurs d'être explorée, comme en témoigne la récente journée d'étude du projet MorAnt (*Les sociétés de l'Antiquité face à la mort*) dédiée aux terrains funéraires et leur gestion, organisée par Gaëlle Granier, Alexia Lattard, Reine-Marie Bérard et Florence Mocci.

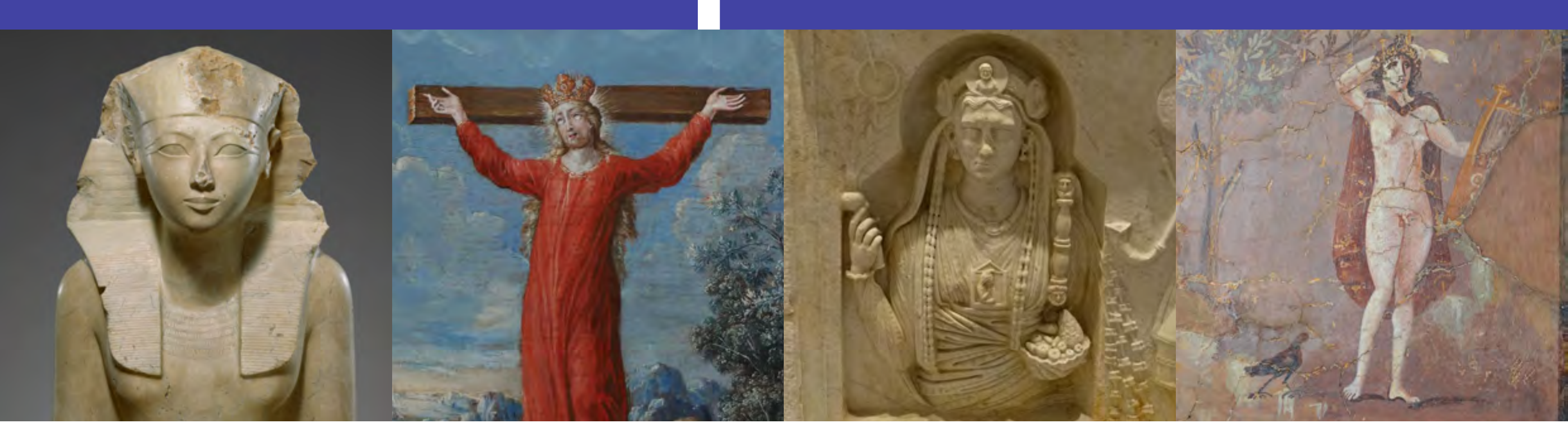
Anne-Lise Baylé

Doctorante en archéologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Arscan (UMR 7041) AOROC (UMR 8546)

2 Cuozzo M., D'andrea A. et Pellegrino C. 2004, « The use of space in the Etruscan cemeteries of Pontecagnano (Salerno-Italy) in the Orientalising period (8th-7th century BC) », *in* L. Smejda et J. Turek (éd.), *Spatial analysis of Funerary areas,* Plzen, p. 142-147.



Frontière·s
publications-prairial.fr/frontiere-s
Revue d'Archéologie,
Histoire & Histoire de l'art



Au croisement de plusieurs champs disciplinaires comme la sociologie, l'histoire et l'anthropologie, les études de genre interrogent les limites identitaires de chacun·e. Construction sociale propre à chaque culture et chaque groupe humain, la notion de genre est au cœur des normes sociales qu'elle contribue à définir et redéfinir. à travers les cultures et les époques, les genres et les sexes ont rarement été limités à la seule dualité masculin-féminin.
Ce cinquième numéro de la revue Frontière·s offre un ensemble d'études portant sur des cultures antiques ou médiévales au travers du prisme des genres. Ils démontrent par leur complémentarité la pertinence d'une telle approche et sans que cette dernière n'apparaisse anachronique. Les articles couvrent un cadre chronologique très ample et embrassent une vaste étendue géographique, témoignant que le genre n'est ni une donnée récente ni circonscrite à certaines cultures ou populations. Le cadre spatio-temporel s'étend ainsi des sociétés amérindiennes préhispaniques des premiers siècles de notre ère à la littérature tchèque du XII[e] siècle de notre ère.

N° 5 : Aux frontières des genres

Numéro dirigé par
Louban AYEB (Archéorient) et Élise PAMPANAY (HiSoMA)

Contributions de
Laura MARY (a.s.b.l., Paye ta Truelle)
Isabelle ALGRAIN (CReA-Patrimoine, Université libre de Bruxelles)
Alexia MORETTI (CeRAP EA 3551)
Adrien QUÉRET-PODESTA (Académie polonaise des sciences)
Yves PERRIN (HiSoMA UMR 5189)
Edwige LOVERGNE (AOrOc UMR 8546)

Frontière·s. *Revue d'archéologie, histoire et histoire de l'art* est éditée par l'Université Lumière Lyon 2 et hébergée par la plateforme de revues en accès ouvert Prairial. Elle est librement consultable et téléchargeable à l'adresse https://publications-prairial.fr/frontiere-s.







